This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,265,480

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Stedingk, Curt Bogislaus Ludvig Kristoffer = grefve, 1746 1837.

MÉMOIRES POSTHUMES

DU FELD-MARÉCHAL

COMTE DE STEDINGK,

RÉDIGÉS

Sur des lettres, dépêches et autres pièces authentiques laissées à sa famille;

PAR

LE GÉNÉRAL COMTE DE BJÖRNSTJERNA.

TOME TROISIÈME.

1463

PARIS.

ARTHUS-BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1847

3V
245

MÉMOIRES POSTHUMES

DU FELD-MARÉCHAL

COMTE DE STEDINGK.

Nous avons laissé le comte de Stedingk à Carlscrona, où il venait d'arriver de son ambassade de Russie (6 juillet 1808).

Nommé membre de la régence de Suède pendant l'absence du roi, qui se trouvait dans les îles d'Aland pour diriger les opérations de la guerre, il se rendit à Stockholm, et entra dans ses nouvelles fonctions.

La guerre contre la Russie était alors à son apogée; l'ennemi occupait le midi de la Finlande, l'armée sveco finlandaise le nord de cette province, et l'armée suédoise les îles d'Aland, ainsi que les frontières suédoises contre la Norvége et le Danemark. La Suède, entourée d'ennemis,

était forcée à faire face de tous côtés, depuis le Savolax jusqu'à la Scanie, savoir du 64° de latitude au 50°, et depuis le 50° de longitude jusqu'au 30°.

La flotte russe avait été forcée de rentrer dans ses ports, et de laisser la mer libre au pavillon suédois, celui-ci renforcé par quelques vaisseaux de ligne anglais.

L'armée du nord de la Finlande avait même repris l'offensive, et s'avança vers le midi, sous les ordres du maréchal Klingsporre.

Des combats sanglants se livrèrent de jour en jour dans ce pays entrecoupé, et rempli de positions qu'il fallait enlever à l'ennemi à la pointe de l'épée.

En donner le récit serait trop long, et n'entrerait pas dans le plan de ces mémoires. Nous croyons cependant devoir donner un aperçu général des opérations de cette guerre, très-peu connue encore en Europe, et qui, sous plusieurs rapports, mérite de l'être.

Elle commença, comme nous l'avons vu dans les dépêches du comte de Stedingk, le 20 février (1808), jour où l'armée russe passa les frontières (le Vigmene) divisée en trois colonnes.

Elle était sous les ordres du général comte de Bouxhoevden, et forte d'environ 17,000 hommes.

Il y avait à cette armée les généraux les plus distingués de l'armée russe : Bagration, Vaimensky, Toutschoff, Suchtelen, Raievsky, Chapeleff, Vuelnief, etc., etc., etc.

Les motifs politiques de cette guerre se trouvent développés dans les dépêches du comte de Stedingk, et sont surtout à retrouver dans l'article secret du traité de *Tilsitt*, où Napoléon, pour avoir les mains libres en Espagne et en Portugal, laissa à la Russie la Finlande, la Moldavie et la Valachie.

L'armée suédoise ne se composait que de ses régiments *finlandais*, toute communication avec la Suède étant coupée par les glaces du golfe de Bothnie. La force totale de ces régiments montait à 15,000 hommes, sans compter 4,000 de réserve (vargering).

Les forces des deux armées étaient ainsi à peu près égales, avec la différence cependant que l'armée russe pouvait facilement être renforcée même par la garnison de Saint-Pétersbourg, forte de 30,000 hommes, tandis que l'armée sveco-finlandaise ne le pouvait qu'à l'ouverture de la na-

vigation, savoir trois mois plus tard, dans ces régions septentrionales.

L'armée sveco-finlandaise se trouvait ad interim sous les ordres du vieux général *Klercker*, le général en chef comte de Klingsporre étant encore en Suède; nouvelle preuve de l'imprévoyance de Gustave IV. Le général Klercker avait concentré l'armée sur deux points, la force principale à *Tavastehus*, dans le midi de la Finlande, et le reste à *Kuopio*, dans le nord de la Finlande.

La réserve renforça les garnisons de *Svartholmen* et de Sweaborg, forteresses situées sur les côtes méridionales de la Finlande, mais prises de glaces alors. La dernière de ces forteresses était considérée comme très-forte, et contenait près de 1,000 bouches à feu.

Les frimas de l'hiver couvraient alors ce pays dans toute son étendue, savoir du 60° au 70° degré de latitude, et du 39° jusqu'au 45° de longitude.

Ses lacs et ses fleuves, qui en été forment de puissants obstacles à une armée qui s'avance, étaient tous gelés à porter des canons, et ses rivages mêmes, sur les golfes de Bothnie et de Finlande, pris de glaces, empêchaient tout secours maritime d'approcher de ses côtes.

La Finlande suédoise était ainsi laissée à elle seule ; c'était une province qui se battait contre un empire. D'une autre part, il faut avouer que le froid de cet hiver (montant souvent à plus de 30 degrés centigrades), que le manque de gîtes dans un pays si peu habité, que l'abondance des neiges qui couvraient le pays jusqu'à six pieds de hauteur, et que le misérable équipement des troupes russes, en pantalons de toile et sans magasins, opposaient de grands obstacles à l'invasion du pays.

Les troupes russes étaient aussi abattues à cette époque, par les revers qu'elles avaient essuyés dans la campagne de Friedland, et par l'opinion qu'on avait de l'excellence des chasseurs finlandais, qui ne manquaient jamais leur homme à trois cents pas de distance. Ces différentes raisons rendaient ainsi la défense du pays *possible*, sinon à la longue, au moins assez de temps pour pouvoir espérer un changement de politique à Pétersbourg, où le parti anti-français était très fort, et désapprouvait fortement une guerre qu'il taxait de déloyale, étant faite contre un beau-frère (Gustave IV) qui avait soutenu Alexandre dans sa guerre précédente contre Napoléon.

Le vieux général Klercker était un homme qui ne manquait pas de caractère; il avait résolu de défendre le pays pas à pas et avait déjà commencé cette défense, quand le général en chef comte de Klingsporre arriva de Stockholm par le chemin qui tourne le golfe de Bothnie.

Le premier ordre qu'il donna à l'armée fut celui de la retraite, ordre qu'il réitéra de jour en jour depuis le 23 février jusqu'au 8 avril, quoiqu'il ne fût poursuivi que très-faiblement par l'ennemi.

Cette retraite inouïe de plus de cent lieues de France livra sans coup férir presque toute la Finlande à l'ennemi; car l'armée se trouvait alors tout au nord du pays, près d'Uleåborg, adossée contre la Laponie, où il n'y a pas de vivres.

On se demande avec raison : Le général en chef était-il militairement justifié à faire cette retraite, ou avait-il des instructions royales qui l'obligeassent à la faire?

Cette dernière raison a été alléguée pour sa défense, et effectivement son instruction (dont nous joignons une copie *, contenait « que ses efforts devaient tendre *à sauver de l'armée tout ce*

* *Instructions données à l'ouverture de la guerre* par le

qui peut être sauvé; » mais ces instructions contenaient aussi les mots suivants : « Nous attendons néanmoins que vous chercherez à vous opposer aux progrès de l'ennemi autant que cela sera possible, et vous ne prendrez le parti de la re-

roi de Suède au comte de Klingsporre, général en chef de l'armée finlandaise.

Nous, Gustave-Adolphe, etc., notre très-cher et féal comte, seigneur du royaume, général d'infanterie, etc.

Les rapports politiques en général ayant tourné de manière que, malgré nos efforts constants pour maintenir les relations d'amitié et d'alliance qui nous unissaient depuis longtemps avec S. M. l'empereur de Russie, les mesures prises par ce souverain paraissent tendre à une rupture prochaine ; si cette rupture avait lieu dans le courant de cet hiver la circonstance présenterait d'autant plus d'embarras qu'il serait impossible de porter en Finlande des secours de la Suède, vu le manque de communications, et parce que l'armée finlandaise ne pourrait se prévaloir, contre un ennemi supérieur en nombre, des positions fortes et des défilés formés par les lacs et les marais, tant que ceux-ci seront couverts de glaces. Tous les efforts de notre côté doivent donc tendre à *sauver de l'armée tout ce qui peut être sauvé*, à jeter dans les places de Swartholm et de Sweaborg autant de troupes *qu'elles en peuvent contenir*, et à faire retirer le reste vers l'Ostrobothnie avec tout l'ordre qu'il sera possible de maintenir, jusqu'à ce que d'autres mesures puissent être prises à l'ouverture de la navigation pour reconquérir le pays. Nous envoyons à cet effet notre colonel Sehenbom pour préparer les moyens de subsistance nécessaires dans les endroits par lesquels l'armée finlandaise doit se retirer. Nous ordonnons de même à qui appartient de vous fournir, aussitôt que faire se pourra, 91,000 écus de banque,

traite que lorsqu'elle sera devenue absolument nécessaire. »

Or cette *nécessité absolue* n'est rien moins que prouvée, et nous considérons que le comte de Klingsporre n'était nullement justifié à faire cette retraite *.

Le général Klingsporre alléguait, comme motif de cette retraite, qu'il ne voulait pas s'exposer à voir ses seules communications avec la Suède être coupées par le corps russe, qui s'avançait du Savolax vers Torneä ; mais cette raison n'est pas valable. D'abord, il n'était d'aucune importance

dont vous enverrez 60,000 à Sweaborg et 6,000 à Swartholm, pour servir de solde aux garnisons de ces places. Vous remettrez au commissariat général de l'armée finlandaise le surplus de la somme susmentionnée, pour être employé tant à l'achat des chevaux d'artillerie, d'après un prix fixe, qu'au payement des troupes qui seront en activité de service, jusqu'à ce qu'il ait moyen de vous transmettre d'autres sommes pour subvenir à ce dernier besoin. Mais, comme il est dit plus haut, nous regardons comme le point le plus essentiel des mesures de défense à prendre durant cet hiver, celui de sauver l'armée et pourvoir à la sûreté des forteresses. Nous attendons néanmoins que vous cherchiez à vous opposer aux progrès de l'ennemi, autant que cela sera possible, et que vous ne prendrez le parti de la retraite que lorsqu'elle sera devenue absolument nécessaire. Nous vous prescrivons en conséquence ce qui suit, etc.

* Celui qui écrit ces lignes était alors aide de camp du général Klingsporre, et ainsi à portée de juger des circonstances.

pour l'armée de Finlande, qui avait ses magasins en Finlande, d'être coupée du nord de la Suède, où il n'y en avait pas; et puis le motif allégué cessa même quand nous fûmes à la hauteur de Bjôrneborg, moitié chemin de la retraite, où nous apprîmes que le corps russe qui avançait par le Savolax s'était retiré vers la frontière, manque de vivres, et à cause de l'intensité du froid.

Le général en chef eut donc doublement tort de faire cette retraite, qui livra la Finlande à l'ennemi pendant la campagne d'hiver, et coûta des efforts inouïs à reconquérir en été, quand les fleuves nombreux du nord de la Finlande forment autant d'obstacles, et quand ses lacs et ses marais forment des défilés très-difficiles à forcer.

Cette retraite de cent lieues forme la première partie de la campagne de 1808; la seconde est celle où l'armée finlandaise, renforcée par des régiments suédois, s'avance de nouveau, force l'ennemi dans de nombreux combats *, et reconquiert les trois quarts de la Finlande.

La dernière partie est celle où l'armée sveco-

* *Revolax*, *Ny Carleby*, *Lappo*, *Idensalmi*, *Vmortane*, *Alitavo*, etc., etc., etc.

finlandaise, affaiblie par ses propres victoires, et voyant les forces de l'ennemi s'accroître continuellement, est forcée de nouveau à la retraite par le même chemin qu'elle avait déjà fait auparavant, en longeant les côtes du golfe de Bothnie, et qui l'acculèrent de nouveau contre les déserts de la Laponie.

La première retraite fut cause d'un autre malheur qui peut-être sans cela ne serait pas arrivé, savoir la réduction des deux forteresses qui devaient défendre la Finlande (Svartholm et Sweaborg); elles capitulèrent toutes deux d'une manière honteuse, l'une par trahison manifeste; l'autre, Sweaborg, par trahison masquée, mais non moins coupable.

C'est pendant la seconde partie de cette campagne, quand l'armée s'avança de nouveau sur l'ennemi, que le comte de Stedingk entra en quelque sorte en action. Il avait été appelé par le roi, non à prendre un commandement dans l'armée, auquel il était plus propre que tout autre, mais à joindre le quartier général du roi (établi alors dans les îles d'Aland), afin qu'il pût émettre son opinion et éclairer Sa Majesté par ses conseils et son expérience. Ils furent cependant tota-

lement perdus, le roi ne suivant que l'impulsion de ses propres pensées, décousues autant que bizarres.

Avec plus de 100,000 hommes sous les armes en Suède et en Finlande, il eut le talent de combiner tellement les mouvements de ses troupes, que jamais il n'eut 10,000 hommes réunis sur ce point; elles s'épuisaient en marches des frontières de la Norvége à celles de la Russie, des frontières de la Russie à celles du Danemark, vers le Sund; et c'est ainsi qu'une grande partie de l'armée périt de fatigue sur les grands chemins, sans jamais même avoir vu l'ennemi.

Il croyait à lui seul pouvoir suffire à tout, entendre tout et conduire tout. Il ne permettait aux généraux commandant les différents corps d'armée en Finlande, sur les frontières de Norvége, sur celles du Sund et dans les îles d'Aland, aucun mouvement sans qu'il ne fût ordonné par lui, quoique éloigné d'une centaine de lieues.

Il ne se montra dans aucune affaire de près, lui qui se croyait un second Charles XII; il avait deux flottes en mer, une de grands vaisseaux et une de petits, et ne se rendit jamais à leur bord.

Retiré dans une des îles de l'archipel d'Aland,

entouré de troupes et de chaloupes canonnières pour veiller à sa sûreté personnelle, il n'écoutait même personne; rêveur, triste, méfiant, son quartier général présentait l'air le plus sombre qu'on puisse s'imaginer.

La nation avait fait les plus grands efforts pour le soutenir; elle avait mis à sa disposition plus de 110,000 hommes, et tout l'argent qu'elle avait. Mais ces sacrifices n'étaient pas même reconnus par le roi, qui vivait dans la ferme conviction que le devoir le plus *doux* était celui de périr pour son roi.

Enfin, jamais roi n'a couru plus aveuglément et plus volontairement à sa perte et à celle de son pays, que ne le fit Gustave IV.

La seule et la meilleure de ses excuses est celle d'un dérangement d'esprit dont depuis longtemps il avait donné des preuves, et qui dura autant que sa vie.

Le comte de Stedingk, sincèrement attaché au roi, plutôt cependant par principe de loyauté que par sympathie personnelle, et voyant qu'il se perdait lui et son pays, risqua souvent des représentations quelquefois très-vives auprès de lui, mais toujours infructueusement. Le roi répondit

froidement qu'il avait pris son parti, que rien ne l'en détournerait, que jamais il ne ferait la paix avec Buonaparte, qu'il appelait l'antéchrist (et auquel il appliquait le chapitre XIII, verset 18 de l'Apocalypse, où il est question du nombre 666), ni avec les alliés de ce réprouvé.

« Mais sachez au moins faire la guerre si vous ne voulez pas faire la paix, lui disait souvent l'ancien ami de son père. — Que voulez-vous de plus? lui répondait le roi; est-ce que je ne me bats sur toutes les frontières de mon royaume? »

C'est ainsi qu'il éloigna de lui et qu'il fit avorter les efforts de ses sujets les plus dévoués, et qu'il amena la catastrophe qui, au mois de mars 1809, lui coûta la couronne, et fit perdre l'héritage de cette couronne à son fils, entièrement innocent des folies de son père.

Oui le fils était innocent; mais examinons si le peuple suédois pouvait maintenir les droits de ce fils sans s'exposer lui-même à une perte certaine.

Une longue minorité eût été la première suite de cet acte de justice, qui, dans l'état d'agitation où se trouvait la Suède, eût été très-dangereuse. Cette considération est cependant de moindre importance que celle de placer sur le trône un fils

qui aurait été obligé de tenir son père ou en prison ou dans l'exil, et encore un père du caractère bizarre et volontaire de Gustave IV.

Il faut se rappeler que la couronne de la Suède avait été *élective*, et que la maison de Gustave IV (celle de Holstein-Gottorp) avait été *élue*, il n'y avait guère qu'un demi-siècle, en éloignant de la succession des branches collatérales de la maison de Wasa plus rapprochées qu'elle ; que le caractère du fils portait les traces de celui du père ; que la sympathie d'un prince ne peut pas être grande pour un peuple qui a détrôné l'auteur de ses jours, ce qui pourrait amener un système de vengeance de sa part envers ce peuple.

Une révolution dynastique est toujours un grand malheur, celle de Suède se fit cependant, il faut l'avouer, avec beaucoup de modération. On rendit la liberté au roi, celle de sa famille n'avait jamais été violée, et on leur donna une liste civile, assez considérable pour les moyens réduits où le roi avait laissé son pays, pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Le roi ne voulut jamais rien toucher de cette pension, qui alla à sa famille. Il vivait du produit de quelques diamants qu'il avait emportés avec lui.

Jamais révolution ne se fit plus tranquillement que celle de 1809; elle ne coûta pas une goutte de sang, et pas même sa place à un seul individu dans le royaume; tout le monde était d'accord, on se félicita de part et d'autre, et le tout avait plutôt l'air d'une fête de famille que d'un changement de dynastie.

Le comte de Stedingk était peut-être celui qui prenait le moins de part à l'allégresse générale; ami du père, loyal autant qu'on peut l'être, il croyait devoir faire tout ce qu'il pouvait pour détourner du roi ce qui le menaçait. Instruit un des premiers qu'une partie de l'armée marchait des frontières de la Norvège contre la capitale dans des vues hostiles contre le roi, il se rendit de suite auprès de lui pour l'avertir de ce mouvement insurrectionnel. Mais qu'arriva-t-il? Gustave IV, au lieu de se jeter dans les bras de celui qui lui rendit cet éminent service, se mit en tête que c'était une trahison de la part du comte de Stedingk, entra en fureur, l'appela traître, et alla même jusqu'à tirer l'épée contre lui, ainsi qu'un autre prince plus récemment envers un autre maréchal. Le comte de Stedingk raconta souvent au sein de sa famille l'impression que cette épithète de traître

et cette épée tirée firent sur lui. « Dois-je, s'était-il dit, faire comme *Sture*, dont l'ancêtre Sten Sture était protecteur du royaume, qui, percé par l'épée d'Éric XIV, la tira sanglante de son sein, la baisa, et la remit de nouveau entre les mains du roi? Non, ce serait une lâcheté. » Il mit donc la main sur la garde de son épée, et ce mouvement suffit pour faire rentrer celle du roi dans ce fourreau qu'elle avait pour la première fois quittée pendant cette guerre.

Le roi fut arrêté peu de jours après par le général Adlercreutz, sans que personne pensât même à prendre sa défense, tellement il était tombé dans l'opinion de son peuple. Son oncle, le duc de Sudermanie, qui avait été régent du royaume pendant la minorité de Gustave IV, se chargea fort à contre-cœur des rênes du gouvernement.

L'état du royaume était tel alors que la direction des affaires était une des charges les plus difficiles qu'on pouvait accepter, surtout à un âge aussi avancé que celui du duc, sans enfants et sans espoir d'en avoir.

En guerre, pour ainsi dire, avec toute l'Europe, sur le point même d'être brouillé avec l'Angleterre, contre l'ambassadeur de laquelle (Mur-

ray) Gustave IV avait aussi eu le bon esprit de tirer l'épée, après avoir voulu faire confisquer les vaisseaux de son gouvernement. Sans argent, sans crédit et sans armée, le duc de Sudermanie fit preuve, non pas d'ambition, mais de dévouement et de patriotisme, en acceptant le gouvernement.

Il ne le fit que sous le nom de protecteur, et fut élu plus tard, dans toutes les formes, roi de Suède, sous le nom de Charles XIII.

Charles XIII était un prince faible, si l'on veut, mais sage, bon, instruit et éclairé, qui, pendant la guerre de Gustave III contre la Russie, avait commandé la flotte avec honneur et courage.

Ayant, pendant sa régence, le premier reconnu la république française, on lui avait fait une réputation de jacobinisme dans les cours de l'Europe, qu'il ne méritait pas. Il n'avait fait que ce que tout le monde fit plus tard, et son peuple avait retiré de grands avantages de cette mesure.

Il n'avait pris aucune part à la révolution de 1809, quoi qu'on en dise, et se trouvait plus malheureux qu'aucun autre du changement qui eut lieu. Son premier soin devait être de faire la paix avec l'Europe, que Gustave IV avait conjurée

contre lui. Son choix tomba, dans ce but, sur le comte de Stedingk, auquel il offrit le ministère des affaires étrangères. M. de Stedingk crut cependant devoir le refuser, soit par considération pour l'ancien roi, soit parce qu'il craignait que ses nombreux amis dans l'étranger ne supposassent qu'il avait pris part à la révolution, qui, quoique approuvée par lui à cause de l'urgence du cas, répugnait à sa loyauté. A force d'instances, il se chargea cependant de la besogne difficile de négocier la paix avec la Russie, dont les armées étaient, l'une vis-à-vis la capitale, dans les îles d'Aland, et l'autre dans le nord même de la Suède.

La considération, l'estime dont il jouissait en Russie, lui fit un devoir d'accepter, comme pouvant par là rendre service à sa patrie dans un moment si critique.

La besogne était d'autant plus difficile qu'on craignait que l'empereur Alexandre ne cherchât à conserver la succession du trône à son neveu le prince Gustave, ce que les états généraux en Suède refusaient *unanimement*. Enfin il se chargea de cette mission difficile, et partit de Stockholm les premiers jours d'août 1809 pour se rendre à

Fredricshamn, en Finlande, où avaient lieu les négociations pour la paix, et où le comte de Romanzoff (chargé alors *ad interim* du portefeuille des affaires étrangères, et depuis chancelier de Russie) vint le rejoindre comme négociateur.

La Finlande, perdue par le sort des armes, ne pouvait être reconquise par la plume; il fallait y renoncer. Le baron de Stedingk croyait cependant pouvoir sauver l'archipel des îles d'Aland à la Suède, dont les habitants s'étaient toujours montrés extrêmement attachés à la mère patrie.

Dans cette vue, il avait demandé et obtenu la promesse, non-seulement du régent et de ses ministres, mais des quatre orateurs des ordres de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans réunis à la diète; que ces îles ne seraient point cédées à la Russie; mais ces promesses furent vaines, et les instances de la Russie, sous ce rapport, ne furent que trop écoutées à Stockholm.

Il serait superflu de donner ici toute l'histoire de la négociation de paix qui eut lieu à Fredricshamn; dictée par le plus fort, l'issue ne pouvait

en être douteuse, surtout depuis que le dernier effort de la Suède pour reconquérir les provinces envahies n'avait réussi qu'à moitié. La Finlande fut cédée, et la Suède perdit une province qu'elle avait conquise il y a 800 ans, où elle avait introduit le christianisme, qu'elle avait civilisée, et qu'elle avait rendue fertile et heureuse. Le golfe de Bothnie et des rivières de la Laponie, devinrent la nouvelle frontière entre la Suède et la Russie, frontière qui changea aussi en grande partie les relations politiques de la Suède.

Par cette nouvelle position géographique imposée par le traité de Fredricshamn, la Suède devint, il est vrai, moins vulnérable qu'elle ne l'avait été du côté de la Russie, dont elle se trouvait maintenant séparée par le golfe de Bothnie et par les déserts de la Laponie, mais elle perdit le tiers de son territoire, une province dévouée, et une grande partie de son influence politique en Europe.

La paix de Fredricshamn fut signée le 5 (17) septembre 1809, et M. de Stedingk retourna après cette paix à Saint-Pétersbourg, où il reprit ses anciennes fonctions d'ambassadeur à cette cour. Nous joignons à la présente des pièces officielles ayant rapport à la paix conclue entre la Suède et

la Russie, ainsi qu'à celle conclue entre la Suède et la France; après quoi nous donnerons des extraits des dépêches de l'ambassadeur depuis la paix de Fredrìcshamn jusqu'à son retour en Suède en 1811.

Copie d'une lettre de M. le baron de Lagerbjelke à S. G. M. le comte de Romanzoff, en date du 12 mai 1809.

M. le baron de Schwerin étant de retour depuis quelques jours, S. A. R. Monseigneur le régent a vu, avec infiniment de regret, que le résultat de sa mission conciliante a si peu répondu aux désirs empressés de S. A. Royale, à ses sentiments personnels pour S. M. l'empereur de Russie, et à ses vœux en faveur de l'ouvrage salutaire de la paix. S. A. Royale, qui certainement considère la pacification de sa patrie comme le principal objet de ses soins et de sa sollicitude, aime encore à croire que l'état d'incertitude inséparable d'un premier moment de crise a seul pu s'opposer au développement immédiat des intentions loyales et équi-

tables de S. M. Impériale ; et, malgré le point de vue peu favorable sous lequel et les sentiments du gouvernement suédois, et l'état intérieur de mes affaires, paraissent d'abord avoir été considérés en Russie, malgré les conditions très-dures sur lesquelles il est question de fonder le rétablissement de la bonne harmonie entre les deux États, S. A. Royale reçoit toujours avec intérêt les assurances que Votre Grandeur a bien voulu me faire parvenir dans sa lettre du 10 avril, et des dispositions pacifiques de S. M. Impériale. Les communications que je dois maintenant avoir l'honneur de lui faire affermiront, à ce que j'espère, ces dispositions conciliantes, rendront le commencement des hostilités aussi contraire aux intérêts qu'aux sentiments réciproques, et serviront à hâter les résultats désirables de mes négociations.

Le gouvernement de la Suède est, depuis avant-hier, légalement institué ; les états généraux du royaume acceptèrent alors à l'unanimité l'abdication spontanée de S. M. le roi, et en étendirent l'effet sur sa postérité. Jamais suffrages ne furent ni plus prononcés ni mieux partagés : les grandes raisons d'État qui servirent de base à cette importante résolution, et la nécessité absolue de forti-

fier la chose publique par la plus étroite union, avaient tellement frappé tous les esprits, que dans une assemblée de plus de mille personnes, nobles, élèves, bourgeois et cultivateurs, pas une seule voix ne s'est séparée de l'opinion générale.

Celle-ci (je dois avoir l'honneur d'en prévenir Votre Grandeur) décerne déjà, et de la manière la plus décisive, la couronne de Suède à S. A. R. Monseigneur le duc, qui jusqu'ici s'est refusé à cette mesure trop précipitée, et a exigé quelques modifications indispensables dans les lois fondamentales de l'État, avant que de se prononcer sur un objet de cette importance, et qui, à l'âge déjà avancé de S. A. Royale, ne peut jamais avoir pour elle d'autres attraits que son ardent désir de sauver la patrie, et son espérance de concourir à la tranquillité du Nord. S. A. Royale ayant, en attendant, déféré aux vœux des États de continuer ses fonctions de régent du royaume avec toute la plénitude de l'autorité royale, elle croit ne pouvoir en consacrer l'usage à un objet plus digne d'elle et de l'auguste souverain auquel elle s'adresse, qu'en offrant sincèrement et loyalement la paix à S. M. l'empereur de Russie, et en faisant

accompagner cette démarche de la demande des passe-ports nécessaires pour S. G. M. le baron de Stedingk, ancien ambassadeur près de S. M. Impériale et général de l'infanterie, muni des pleins pouvoirs et des instructions nécessaires pour conclure et signer la paix définitive. Le choix d'un négociateur aussi distingué, et qui se flatte d'avoir anciennement mérité les bontés de S. M. l'empereur, prouvera, à ce que j'espère, le prix extrême que S. A. Royale met au retour des relations d'union et d'amitié entre les deux États, et son désir d'en accélérer l'époque en tout ce qui dépendra d'elle. Dès que les passe-ports nécessaires seront arrivés, S. G. M. le baron de Stedingk se mettra en chemin sans la moindre perte de temps. Cette dépêche servira, comme j'aime à m'en flatter, de réponse aux points principaux qui m'ont paru être le sujet de la lettre dont Votre Grandeur a bien voulu m'honorer, savoir : son incertitude à l'égard de la solidité du nouveau gouvernement, et ses doutes sur les dispositions conciliantes de S. A. Royale.

Ces obstacles levés par une loyauté et une confiance réciproques, les rapports futurs dans lesquels je pourrais avoir l'honneur de me trouver

avec Votre Grandeur serviront encore à consolider de plus en plus ces sentiments, aussi conformes aux intérêts des deux États qu'aux vœux particuliers de S. A. Royale.

Copie d'une lettre de S. G. M. le comte de Romanzoff à M. le baron Lagerbjelke, chancelier de la cour et du roi, en date de Saint-Pétersbourg, le 14 mai 1809.

MONSIEUR LE BARON,

L'empressement que je mets à répondre à la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 12 mai, nouveau style, et que m'a remise M. le major de Spalding, est un sûr garant de la satisfaction que j'éprouve à reprendre avec elle une correspondance qui présage la paix et doit nous y conduire.

L'empereur la désire, et fait ici volontiers cette profession de foi, que rien ne lui tient plus à cœur que de renouveler l'intimité la plus étroite

entre les trois puissances du Nord, et que, la paix étant faite, Sa Majesté se livrera tout entière à la tâche honorable de constater en toute occasion qu'elle désire la prospérité de la Suède et l'avantage de ce royaume en toute chose. D'après ce principe, S. M. Impériale veille à écarter tout ce qui pourrait éloigner la paix. Elle me charge par conséquent de m'ouvrir avec Votre Grandeur, sans aucune réserve, sur les trois points suivants :

1° L'empereur se persuade qu'en lui proposant la paix, c'est la proposer à ses alliés, dont Sa Majesté ne se détachera pas.

2° L'empereur est également convaincu que la Suède, qui connaît à quel point le système politique qu'elle avait embrassé lui a été désavantageux, y renonce aujourd'hui, et qu'en manifestant le désir de la paix, elle donne témoignage qu'elle est prête à adhérer au système continental.

3° S. M. Impériale met hors de doute que la Suède, afin d'obtenir le bénéfice inappréciable de la paix et tout l'avantage qu'elle pourra retirer d'une étroite intimité avec la Russie, s'est déjà déterminée à reconnaître que dorénavant le golfe

Bothnique et la rivière de Vialin seront la limite des deux États.

Les trois bases de la négociation étant fixées, la paix sera facile à conclure, et c'est dans le dessein de la rendre aisée que Sa Majesté me prescrit de vous inviter, monsieur le baron, à arrêter ces trois points avant que M. le baron de Stedingk se rende ici comme plénipotentiaire pour la paix.

Si la Suède admet d'une manière pure et simple cette base pour la négociation, il dépend alors de M. le baron de Stedingk de se mettre en route, et de réclamer ses passe-ports chez M. le général Barcklei de Tolly auquel je les adresse, et qui a ordre de les remettre lorsqu'il sera prévenu que les trois points susdits sont en effet convenus.

Sa Majesté m'a très-expressément ordonné, monsieur le baron, de vous témoigner combien le choix du négociateur lui fait plaisir; elle rend une justice parfaite au mérite de M. le baron de Stedingk, et prend confiance en la paix, puisque c'est lui qui sera chargé de travailler à la conclure.

Je le répète à Votre Grandeur, rien ne peut être plus au gré de l'empereur que de voir la nation suédoise, de tout temps l'objet de son estime par-

ticulière, redevenir l'amie intime de l'empire qu'il gouverne, et voir les deux États n'avoir donéravant en toute chose que le même intérêt.

De mon côté, je ne puis assez me féliciter de l'espoir où je suis de toucher à une époque où ma correspondance avec Votre Grandeur sera une des hlus actives que j'aurai, et je consacrerai tous mes soins à prouver le prix que j'y attache.

Je prie Votre Grandeur d'agréer, etc.

Signé Le comte Nicolas DE ROMANZOFF.

Copie d'une lettre de S. G. M. le baron de Stedingk à S. G. M. le comte de Romanzoff, en date de Stockholm, le 8 juin 1809.

Votre Grandeur m'avait prédit que nous nous reverrions à Pétersbourg, et elle a jugé des événements mieux que moi. Dans l'âge où le repos est le premier des besoins, je croyais impossible de me charger d'aucune affaire, et j'y étais décidé. Le désir qui ne m'a jamais quitté, même dans le plus fort de la guerre, de voir la paix et l'union rétablies entre la Suède et la Russie, la confiance dont a daigné m'honorer en tout temps le souverain que les vœux de la nation viennent de placer sur le trône de Suède, et le souvenir des bontés dont on m'a comblé en Russie, ont changé mes résolutions. Il m'a fallu surtout l'es-

poir de retrouver dans votre auguste souverain les sentiments de bienveillance qu'il a manifestés fréquemment pour ma nation et pour moi en particulier, et la conviction que Votre Grandeur est trop éclairée pour ne pas être d'accord qu'une paix, pour être solide, doit être fondée sur la sûreté et l'avantage réciproques. Pour gagner ce but, pour concerter avec Votre Grandeur les moyens d'y parvenir promptement, je n'attends que les passe-ports nécessaires pour me rendre à Pétersbourg. Je jouis d'avance du plaisir de revoir les amis que je crois y avoir laissés, parmi lesquels j'ose compter Votre Grandeur, et j'éprouve une grande satisfaction d'avoir trouvé cette occasion de lui renouveler les sentiments de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Signé STEDINGK.

Copie d'une lettre de M. le baron de Lagerbjelke à S. G. M. le comte de Champagny, en date du 14 mai 1809.

L'événement important pour les destinées futures de la Suède, qui vient d'avoir lieu ici, me fournit une occasion bien favorable pour avoir l'honneur de m'adresser à Votre Grandeur, et pour lui communiquer, avec cette confiance entière qui sera toujours inséparable de mes relations officielles, les circonstances principales qui ont rapport à la situation présente des affaires intérieures en Suède.

La tendance de l'esprit public vers un seul objet majeur, les vœux et la volonté unanimes qui avaient préparé et finalement opéré le changement dans le gouvernement de l'État, se sont

aussi manifestés de la manière la plus prononcée dans les premières démarches des représentants de la nation. En examinant de plus près toute l'étendue des dangers auxquels la Suède a été exposée, ils se sont réunis de cœur et de volonté autour de la personne de M^gr le duc régent, qui, maintenant comme autrefois, n'a pas désespéré du salut de l'État.

La marche de la diète a par conséquent été calme, mais en même temps ferme et décidée, tant pour ce qui regarde l'ancien ordre de choses que pour celui qui doit le remplacer. Ce sentiment général a eu occasion de s'énoncer, le 10 de ce mois, de la manière la plus solennelle. Dans une assemblée générale des états du royaume, S. A. R. le duc régent fit faire lecture de l'acte d'abdication spontanée du roi; elle fut acceptée, quoique les états la déclarassent en même temps superflue, les plus grandes raisons d'État prescrivant en tout cas cette mesure, dont les états étendirent aussi l'effet sur la postérité de Sa Majesté. Jamais leurs suffrages ne furent plus unanimes. La nécessité absolue de la plus étroite union avait tellement frappé tous les esprits, que pas une seule voix ne s'éleva en faveur ni du roi ni de sa dynastie,

dont les droits furent annulés par une assemblée de plus de mille députés, nobles, clercs, bourgeois et cultivateurs.

La destitution du roi et de son fils n'influera cependant en rien sur la manière mesurée dont ils ont été traités jusqu'à présent. La nation, généreuse et loyale, saura montrer au malheur les égards qui lui sont dus; elle n'aspire qu'au moment où ce prince malheureux puisse retrouver, loin de ce pays et au sein de sa famille, le bonheur et la tranquillité que pendant son règne il n'a su procurer ni à son peuple ni à soi-même, et les sentiments connus de M^gr^ le duc régent servent à cet égard de règle à l'opinion de tout le monde.

Les suffrages non douteux des états, la voix publique, le besoin généralement senti d'une main ferme et expérimentée pour la gestion des affaires du royaume, décernent déjà la couronne, et de la manière la plus décisive, à M^gr^ le duc régent. Si S. A. R. n'avait pas voulu elle-même retarder le moment de sa proclamation, en indiquant aux états quelques modifications indispensables à adopter préalablement dans les lois fondamentales subsistantes, et en déclarant ne vou-

loir accepter la royauté qu'après que cette réforme de nos lois constitutives ait été définitivement faite, il est indubitable que la grande mesure adoptée à l'égard du roi et de sa postérité eût été immédiatement suivie de l'avénement au trône de S. A. R. Mais son cœur, cruellement déchiré, s'est refusé à cette mesure précipitée, et en remettant de quelque temps sa proclamation, le duc a donné à ses sujets à venir un exemple de modération et de sensibilité qui ne sera pas perdu pour eux.

Il n'est question d'aucune régénération de nos lois fondamentales; seulement, on tâchera d'en écarter tout ce qu'une expérience bien chèrement achetée pendant ces derniers temps a prouvé être préjudiciable aux vrais intérêts de l'État. L'autorité royale sera maintenue dans sa plus parfaite intégrité; la représentation nationale et les droits des états, conservés comme autrefois, sont comme les divers priviléges des ordres de la société civile. La responsabilité ministérielle, l'administration financière, seront établies sur des bases solides et d'une manière étroitement liée au pouvoir exécutif. Le duc régent, ayant provoqué les travaux constitutionnels de la diète, les surveillera de près; et d'après toutes les probabilités, ce travail

ne durera pas au delà d'une quinzaine de jours, et pendant ce court intervalle, S. A. R. continuera d'exercer l'autorité royale dans toute sa plénitude.

Cette affaire terminée, il est à prévoir que M^gr le duc déférera aux vœux des états et de la nation, en acceptant la couronne royale. Son premier soin sera pour lors d'envoyer auprès de S. M. Impériale et Royale des personnes investies de toute sa confiance, chargées de la double mission d'annoncer son avénement à l'auguste empereur des Français, et de conclure la paix définitive de la Suède avec la France, et avec celles des puissances, ses alliées, qui consentiraient à lui déléguer le soin de leurs intérêts. C'est S. G. M. le baron d'Essen, un des seigneurs du royaume et général de cavalerie, avec qui je suis destiné à partager l'honneur de remplir le premier de ces objets, et la vive satisfaction de travailler au second. J'ignore si Votre Grandeur a fait expédier des passe-ports demandés dans la dépêche de M. le baron d'Ehrenheim, du 17 mars, et s'ils nous parviendront ici ou ailleurs, par l'entremise du ministre de S. M. Impériale et Royale, à Hambourg ou à Copenhague; mais au cas qu'une me-

sure pareille n'eût pas encore été adoptée, je prends la liberté de lui proposer de vouloir bien confier ces passe-ports, pour nous et pour notre suite, soit à M. le général commandant à Stralsund (où nous comptons nous rendre par eau), soit au ministre de S. M. l'empereur et roi, à Berlin.

Ce sera M. d'Arwedson, major du régiment des gardes à cheval, qui aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Grandeur. Tous les vœux de cet officier seraient remplis, s'il peut espérer, par les bontés de Votre Grandeur, d'être présenté à l'empereur. Il partage ce désir avec tous les Suédois.

C'est avec les sentiments, etc.

Signé G. DE LAGERBJELKE.

Copie d'une lettre de S. G. M. le comte de Romanzoff à S. G. M. le baron d'Engestrom, en date de Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1809.

J'ai reçu la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire, et qui m'a été remise par M. de Taube.

Je vois avec un plaisir infini que Votre Grandeur, en se chargeant du ministère des affaires étrangères, commence sa carrière par tâcher de préparer la paix entre deux États qui n'auraient jamais dû se diviser. Elle me rend justice lorsqu'elle me suppose le désir le plus sincère de l'assister en tout ce qui peut amener un ordre de choses si conforme à l'intérêt des deux monarchies, aux vœux de l'empereur.

Puisque c'est après la réception de la lettre que

j'avais eu l'honneur d'écrire à M. le baron de Lagerbjelke que M. le baron de Stedingk a réclamé ses passe-ports auprès du chef de notre armée, je suis, je le confesse, en droit de conclure que, pour traiter de la paix avec la Russie, la Suède a accepté d'une manière *pure et simple* les trois points tels qu'ils avaient été énoncés dans ma lettre, et qui devaient servir de base fixe à la négociation.

Je suis, monsieur, en droit de le conclure, puisque dans cette même lettre il était dit positivement que c'était dans le cas de l'acceptation pure et simple que M. le baron de Stedingk pouvait recevoir ses passe-ports.

Je l'avoue cependant à Votre Grandeur, je ne trouve pas dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, cette acceptation pure et simple telle que nous l'avions demandée. Elle ne se trouve qu'en ce qui concerne le premier point, et la réponse aux deux autres n'offre rien de bien déterminé et laisse trop de vague. J'en écris à M. le baron de Stedingk, pour le prévenir que la négociation ne peut s'ouvrir qu'à ce prix, et qu'il veuille bien suspendre sa route, s'il ne peut me donner l'assurance positive que j'avais prié

M. le baron de Lagerbjelke de me faire parvenir.

L'empereur, uni par les liens du sang les plus rapprochés aux monarques de la Suède, attaché à la postérité de cette monarchie par l'intérêt de son empire et par l'estime infinie qu'il porte à cette brave et loyale nation, se propose de traiter avec elle sans déguisement, sans arrière-pensée. Il est résolu de détacher de la négociation de la paix tout ce qui peut la retarder et produire à la fin de nouvelles divisions. S. M. Impériale peut-elle donner un plus sûr garant du désir sincère qu'elle a de conclure la paix? Pourquoi donc, monsieur, par une sorte de réserve, dans les expressions qui doivent être précises, retarderions-nous l'immense bénéfice de la paix? N'éloignez pas, je vous prie, cette époque heureuse qui doit unir les deux monarchies par la plus étroite amitié.

Si les trois points tels qu'ils sont dans ma lettre du 14 mai à M. le baron de Lagerbjelke sont adoptés d'une manière pure et simple et de façon à ne pouvoir plus devenir objet de discussion, la paix sera conclue, je le promets à Votre Grandeur, en deux fois vingt-quatre heures, et, par conséquent, il n'y aura pas même le temps nécessaire pour régler un armistice.

Je m'estime d'autant plus heureux des rapports où je me trouve avec Votre Grandeur, que j'ai la flatteuse conviction que notre correspondance nous conduira à la paix, et, à la suite de celle-ci, aux relations les plus intimes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé le comte Nicolas de ROMANZOFF.

Copie d'une lettre de S. G. M. le baron d'Engestrom à S. G. M. le comte de Romanzoff, en date de Stockholm, le 4 juillet 1809.

Le baron de Taube m'a remis la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 12 juin, et je me suis empressé de la mettre sous les yeux du roi.

Sa Majesté a été très-peinée de voir que la négociation dont elle s'était promis le rétablissement de la bonne harmonie entre les deux États, doit encore souffrir un retard, qui, de telle courte durée qu'il puisse être, ne peut que prolonger d'autant les maux dont souffre l'humanité. Uni par les liens du sang les plus rapprochés à S. M. l'empereur de Russie, le roi verra avec regret s'éloigner le moment tant désiré de faire revivre

l'amitié qui doit exister entre de si proches parents. Le bien de ses sujets et l'estime qu'il porte à la brave nation russe lui inspirent le désir sincère de renouveler des liaisons, lesquelles, comme Votre Grandeur l'a fort bien remarqué, n'auraient jamais dû être rompues, et qui certainement ne l'ont pas été par sa faute.

Le roi désire sincèrement la paix, et croit en avoir donné une preuve non équivoque dans la déclaration qu'il m'ordonna de transmettre à Votre Grandeur en date du 9 juin. Sa résolution de faire au bien de l'humanité et au bonheur de son peuple de grands sacrifices y est énoncée de la manière la plus solennelle ; mais de quelque étendue que doivent être ces sacrifices, il y a des détails sur lesquels il faut s'entendre avant que de pouvoir faire une acceptation pure et simple. Les difficultés de détails seront, selon toutes les apparences, facilement levées par la négociation préparée, car le seul moyen de s'entendre est de se communiquer, et le baron de Stedingk ne fera assurément aucune difficulté que le véritable intérêt du roi n'exige. Votre Grandeur est trop juste pour demander plus de lui.

Il est peut-être inconnu à Votre Grandeur que

l'ancien système en faveur de l'industrie nationale, que le roi est décidé à maintenir, exclue déjà des ports de Suède les productions d'une industrie contre laquelle le continent s'est déclaré.

La perspective d'une paix conclue en deux fois vingt-quatre heures que vous me faites entrevoir, monsieur le comte, est séduisante, je l'avoue, mais je n'ose pas me livrer à une illusion aussi agréable. Votre Grandeur me permettra de lui faire observer que, lorsqu'il y a tant d'intérêts publics et particuliers à démêler, tant de nouvelles relations à établir, quand on veut faire une paix comme celle dont il est question maintenant, sincèrement, et de manière à prévenir pour l'avenir des divisions funestes, cela demande du temps. D'autant plus tôt que la négociation commence, d'autant plus tôt on peut parvenir à l'époque heureuse qui doit unir les deux monarchies *par la plus étroite amitié*.

C'est pour parvenir à un but aussi désirable que je supplie Votre Grandeur de faire agréer à l'empereur, son auguste maître, que le baron de Stedingk profite de ses passe-ports pour se mettre en route.

Pour ce qui me regarde, monsieur le comte, je travaillerai assurément avec le zèle le plus vif et la

plus grande loyauté au rétablissement de la bonne harmonie.

Parfaitement d'accord avec Votre Grandeur sur ce point, il pourra m'arriver de différer d'opinion avec elle sur d'autres articles jusqu'au moment de la conclusion de la paix. C'est un nouveau motif pour moi de souhaiter son accélération, et je me flatte que le désir de faire le bien de l'humanité qui nous est commun à tous les deux nous rapprochera insensiblement.

Signé L. D'ENGESTROM.

Copie d'une lettre de S. G. M. le baron de Stedingk à S. G. M. le comte de Romanzoff, en date de Stockholm, le 5 juillet 1809.

Prêt à me mettre en route pour me rendre en Russie, j'ai eu l'honneur de recevoir la lettre que Votre Grandeur a bien voulu m'adresser en date du 12 juin vieux style. En rendant justice aux sentiments qui m'animent pour l'accélération de l'œuvre salutaire de la paix, Votre Grandeur jugera facilement combien j'ai dû éprouver de regrets en voyant un retard inattendu être apporté à mon voyage. Je m'étais déjà livré à l'espoir consolant de pouvoir contribuer de mon côté à éteindre les feux d'une guerre funeste, et j'avais cru que la cour de Russie trouverait une garantie suffi-

sante des sentiments pacifiques du roi mon maître, et de sa détermination à se prêter aux sacrifices, même les plus grands, qui puissent être compatibles avec la dignité et l'indépendance future de son royaume, dans la déclaration contenue dans la lettre à Votre Grandeur de Sa Grandeur M. le ministre d'État et des affaires étrangères baron d'Engestrom, que je serais muni de pouvoirs assez étendus pour conclure la paix.

J'aime à croire que cette déclaration, ainsi que les éclaircissements que le ministre d'État aura l'honneur de communiquer aujourd'hui à Votre Grandeur, et auxquels je me réfère entièrement pour ce qui regarde les questions que vous avez bien voulu m'adresser, monsieur le comte, seront jugés assez satisfaisants, assez conformes aux vœux comme aux intérêts des deux pays, pour ne plus entraver l'ouverture des négociations. Le choix que l'empereur a fait de Votre Grandeur pour traiter avec moi me présage les résultats les plus heureux, et je la supplie de croire à la vive satisfaction que cette nouvelle m'a causée. Tous mes désirs eussent été remplis, si l'endroit fixé pour les négociations de la paix eût pu être transféré à Saint-Pétersbourg, et c'est un objet que j'aban-

donne entièrement à l'intervention obligeante de Votre Grandeur auprès de l'empereur son auguste maître.

Signé CURT V. STEDINGK.

Copie d'une lettre de S. E. M. le baron d'Engestrôm à S. G. M. le comte de Romanzoff, en date de Stockholm, le 26 *juillet* 1809.

J'ai à remercier Votre Grandeur des deux lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, le 2 et le 7 du courant v. st.; la première, arrivée avec le courrier suédois, et la seconde qui me fut remise hier au soir, par M. Schubert.

Je m'empresse de faire savoir à Votre Grandeur que le baron de Stedingk se mettra sous peu de jours en route pour avoir l'honneur de la voir à Fredrikshamn. Arrivé à Åbo, il vous priera, M. le comte, de l'informer du temps où pourra commencer une entrevue, dont nous espérons un effet si salutaire pour le bien des deux pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé L. D'ENGESTRÔM.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM,

MINISTRE D'ÉTAT ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Saint-Pétersbourg, le 27 octobre 1809.

L'ambassadeur de France a reçu ce matin un courrier qui lui apporte la nouvelle que la paix avec l'Autriche a été signée le 14 à Vienne. Le pays de Salzbourg, le quartier de l'Inn jusqu'à la rivière de Traun, la Nouvelle-Gallicie et le littoral, sont les sacrifices que l'Autriche a dû faire à la paix.

L'empereur Napoléon allait à Munich, où il passera quelques jours pour attendre la ratification; de là il fera, à ce que l'on dit, une tournée en Flandre avant d'aller à Paris et en Espagne, où le général Blake a eu un avantage sur le géné-

ral Saint-Cyr, qui a dû abandonner le siége de Gironne.

Ce matin l'empereur, qui a été malade depuis quelques jours d'un érysipèle aux deux jambes, venu à la suite de la chute qu'il avait faite, est sorti pour la première fois, et a passé en revue les prisonniers suédois. Après cela, il les a envoyés tous chez moi avec son premier aide de camp, le comte de Liewen, pour que je les visse. On les a rangés dans ma cour, au nombre de 1,300, divisés en six compagnies, avec les officiers et bas-officiers russes qui les ont surveillés. Ils étaient habillés à neuf de pied en cap, très-proprement, avec chacun son manteau, un cordon jaune autour du chapeau, avec des parements et rebords bleus sur leurs jaquettes grises. Ils vont partir au premier jour par compagnie.

Je suis certain que nous ne serons pas en reste de cette galanterie de la part de l'empereur, et que le roi renverra les prisonniers russes de la même manière.

Signé CURT V. STEDINGK.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 24 novembre 1809.

Le général Suchtelen, étant au moment de son départ, m'a demandé une lettre pour Votre Excellence, pour certifier que ses instructions, autant que ses sentiments particuliers à l'égard de notre nation, lui imposaient le devoir de contribuer autant qu'il pourrait au maintien de la bonne harmonie et de l'amitié qui heureusement a été rétablie entre les deux souverains. Si le général a été un de ceux qui nous ont fait le plus de mal pendant la guerre, s'il a prouvé par là son zèle pour son souverain et son exactitude à remplir les ordres qui lui avaient été donnés, il ne sera pas

moins empressé à s'acquitter d'une commission plus conforme à son penchant et à ses désirs. Je l'ai assuré qu'il trouvera chez nous la meilleure réception, et je suis bien certain de n'avoir rien avancé en cela qui ne sera justifié par l'événement. Les personnes attachées à sa mission sont, pour la partie diplomatique, M. de Sievèrs, conseiller de collége, M. de Santi, qui vient de Copenhague, fils du général, deux de ses anciens aides de camp, un lieutenant-colonel et un major du génie.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement et la plus haute considération, etc.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 25 novembre 1809.

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence hier par M. Suchtelen, qui cependant ne partira que demain, à ce que j'ai appris. Nous sommes en plein hiver ici depuis une quinzaine de jours; le froid a déjà été à 15 degrés au thermomètre de Réaumur, et comme le passage par les îles d'Aland pourrait devenir impraticable, le général a été obligé de changer d'équipage. Il ira en traîneau jusqu'à Åbo, et s'il ne peut passer par là, il continuera sa route par Tornea.

M. de Forselles part aujourd'hui, et il a été chargé de remettre à Votre Excellence la boîte qui

me restait des cadeaux du roi pour les employés aux négociations de Fredrikshamn.

J'ai eu l'honneur de dîner chez l'empereur avant-hier en petite société. Sa Majesté était de fort bonne humeur. Le public ne l'est pas : les finances, qui sont dans un État ce qu'est le pouls dans le corps humain, indiquent une crise quelconque. Le comte Saint-Julien est arrivé ici avant-hier, envoyé par l'empereur d'Autriche pour régler ce qui a rapport à la paix avec ce pays-ci.

A l'ambassadeur, par M. de Wetterstedt, chargé ad interim du portefeuille des affaires étrangères.

Stockholm, le 8 décembre 1809.

D'après les lettres arrivées aujourd'hui de M. d'Adlerberg à Jonkôping, il y a tout lieu de croire que la paix avec le Danemark sera signée aujourd'hui.

Nous attendons de même, d'un moment à l'autre, la nouvelle de la paix avec l'empereur des Français, et sitôt qu'une de ces choses importantes se vérifiera, Votre Excellence en sera instruite par un courrier extraordinaire.

La dépêche informe Votre Excellence du départ

du ci-devant roi et de sa famille de Gripsholm à Carlscrona. Nous avons déjà la nouvelle que Sa Majesté, ainsi que son auguste épouse, ont passé Norrkôping hier au matin.

Une proposition a été adressée aujourd'hui aux états du royaume pour demander leur assentiment à la translation de l'ancienne famille royale hors des frontières du royaume, et à sa fixation hors le territoire de la Suède. Les quatre ordres ont déjà unanimement consenti à l'une et l'autre de ces mesures, et ont fixé en même temps une somme de 66,666 r. de banque annuellement, pour l'entretien futur du roi Gustave-Adolphe et de sa famille, y compris les rentes des capitaux qu'ils possèdent déjà, et dont les fonds resteront en permanence dans le pays *.

* Environ 500,000 fr. d'après le cours de change d'alors.

DU MÊME AU MÊME.

Stockholm, le 15 décembre 1809.

Nous avons enfin la paix avec le Danemark, et cette paix est fort insignifiante, si ce n'est l'article secret dont nous avons réussi, par les mots *autant que faire se pourra*, à mitiger les stipulations un peu hasardeuses *. Votre Excellence communiquera naturellement le tout au Ministère impérial.

Les dépêches de Paris instruisent Votre Excellence de la tournure que vos affaires y prennent.

* Ces mots se rapportent au *système continental*, dont le Danemark, forcé par Napoléon, avait fait une condition de la paix.

Elle n'est pas trop consolante, mais l'espoir nous reste au moins d'obtenir quelque modification ultérieure. Dans une guerre aussi désastreuse que celle dans laquelle le monde se trouve enveloppé, on n'a que le choix des maux, et la Suède ne pouvait pas seule à la longue échapper à la désolation générale. Si nous risquons la rupture de nos négociations avec la France, ce qui certes ne sera pas le cas, nous nous exposerions d'abord à une nouvelle guerre avec nos voisins, et Dieu sait si le gouvernement anglais, qui n'a pas encore reconnu l'ordre actuel des choses en Suède, ne se montrerait pas revêche à un nouveau rapprochement si nous osions le tenter. J'espère seulement que la loyauté de notre conduite préviendra toutes les résolutions brusques. Jusqu'à présent lord Bathurst est très-modéré, mais Brinckmann* craint son successeur le marquis de Wellesley, qui doit avoir une humeur emportée et despotique.

Ne sera-t-il pas nécessaire de convenir du grade des ingénieurs qui doivent se rendre à Torneä, pour régler nos limites? Je crois que si nous ne

* Ministre de Suède à Londres.

finissons pas maintenant cette affaire, elle ne sera jamais finie.

Notre éternelle diète dure encore, et ne finira sûrement pas je crois d'un mois. Nos grands orateurs commencent cependant à s'ennuyer un peu. Ah! s'ils le devenaient autant que nous le sommes d'eux!

C'est avec les sentiments de la considération la plus respectueuse que j'ai l'honneur d'être.

DU MÊME AU MÊME.

Du 25 décembre 1809.

Le roi désire que Votre Excellence sonde le terrain, pour apprendre si l'empereur de Russie ne voudrait pas de nouveau arborer l'ordre des Séraphins.

Dans ce cas, il ne sera pas question d'une nouvelle nomination. On regardera le passé comme non avenu. On l'ignorera comme effectivement la chose est peu connue, pour ne pas dire inconnue. Si l'empereur l'agrée, on vous enverra le cordon bleu à la première occasion.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 11 (23) janvier 1810.

SIRE ! *

Je suis fort aise de pouvoir annoncer à Votre Majesté que l'empereur a consenti avec infiniment de grâce à la proposition de reprendre les décorations de l'ordre des Séraphins, et de regarder tout ce qui a rapport au renvoi de cet ordre comme non avenu. M. le chancelier de l'Empire, auquel j'avais fait part du désir de Votre Majesté à cet

* Roi Charles XIII.

égard m'a communiqué la réponse de sa Majesté Impériale dimanche dernier, et ayant eu l'honneur de dîner ce jour-là à la cour, j'ai eu occasion de témoigner à l'empereur la satisfaction que Votre Majesté éprouverait de cette nouvelle marque d'amitié de sa part. M. le comte de Romanzoff a mis dans cette affaire toute la courtoisie de la bienveillance qu'il manifeste dans tous les rapports que j'ai avec lui. Il a été convenu entre nous que l'intention de l'empereur étant d'effacer tout souvenir du passé, il fallait remettre les choses sur l'ancien pied sans le moindre éclat, et dès que Votre Majesté m'aura envoyé les décorations de l'ordre, je les donnerai au comte de Romanzoff pour les remettre entre les mains de Sa Majesté Impériale. Il s'ensuit naturellement que le nom de Sa Majesté reprendra dès à présent sa place parmi les chevaliers de l'ordre.

M. de Gorgoli, aide de camp de Sa Majesté l'empereur, est arrivé hier en courrier de Paris. Il m'a apporté une lettre du comte d'Essen du 2 janvier, qui m'annonce que notre paix avec la France est prête à se conclure, quoique malheureusement le 3e article du traité de Fredrikshamn, qui était moins désavantageux que plusieurs au-

autres * y sera tronqué de manière à nous causer de grands embarras.

J'ai l'honneur de joindre ici la Gazette de Strasbourg qui contient la nomination des membres du Grand Conseil. Le public se promet beaucoup d'avantage de cet établissement et du choix des personnes qui en sont.

Signé, CURT V. STEDINGK.

* Se rapporte au système continental.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 9 (21) février 1810.

M. LE BARON,

Votre Excellence verra, par sa très-humble dépêche, que tout ce qui regarde l'ordre des Séraphins est remis *in stato quo ante bellum*. Que n'est-il de même pour ce qui concerne les relations politiques, et cette Finlande qui me navre le cœur?

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 28 janvier (9 février) 1810.

La nouvelle de la paix avec la France était très-bien venue. Nous avons obtenu tout ce que nous pouvions espérer dans les circonstances actuelles, où le commerce n'est compté pour rien par une des puissances belligérantes et où il forme la base de la prospérité de l'autre. J'ai envoyé d'abord à M. le chancelier de l'Empire les trois lettres du général Suchtelen que Votre Grandeur m'a fait parvenir, et je lui ai remis hier matin une copie de notre traité de paix avec la France, en lui faisant part en même temps de l'arrivée du prince royal, Charles-Auguste, prince d'Augusten-

bourg, et de son entrée solennelle à Stockholm, dont il avait été instruit aussi par les rapports du général Suchtelen.

M. l'ambassadeur de France a donné hier un très-beau bal masqué où la noblesse et les premières maisons commerçantes étaient invitées. Je n'ai pas pu y assister, ma mauvaise santé ne me permettant pas les veilles, ce qui me prive de beaucoup de sociétés qui ne commencent ordinairement à s'assembler ici que vers les onze heures du soir.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 9 (21) février 1810.

SIRE,

La paix que Votre Majesté vient de conclure avec la France a fait beaucoup de sensation ici. L'empereur doit avoir dit à l'ambassadeur de France que Napoléon avait fait de fort bonnes conditions à la Suède; à quoi il a répondu, ce qui m'a été dit aussi, que l'on voyait que nous n'étions pas voisins de la France. Le comte de Romanzoff m'a fait faire compliment à ce sujet, et prétend que c'est une suite de l'heureuse paix de Fredricshamn, et par conséquent en partie son ouvrage, dont il s'applaudit infiniment. Je ne

conçois pas comment nous pourrions exister à la longue, à côté de ce colosse, à moins d'une diminution de sa force ou d'une augmentation de la nôtre. C'est la Norvége surtout qui serait d'un grand prix pour nous, et si cette réunion ne peut pas se faire, les deux nations seront perdues avant un demi-siècle. Les Russes ne se donneront point de repos avant qu'ils aient étendu leur domination jusqu'à la mer du Nord. Si Napoléon vit encore trente ans, comme il paraît qu'il en a le projet, il pourrait y avoir quelque mécompte dans les calculs d'envahissement de cette cour. La première opération du nouveau Conseil a été d'augmenter les impôts de près de cinquante pour cent. Il est vrai qu'il y avait pour autant de déficit dans la dépense de l'année dernière ; mais Votre Majesté verra, par la gazette que j'ai l'honneur de joindre ici, combien, dans la distribution de cette imposition énorme, on a peu ménagé l'opinion publique et les principes adoptés par d'autres gouvernements. On doit remarquer à ce sujet que, dans ce pays-ci, il n'y a jamais de non-valeur dans la recette, puisque tout s'y paye en masse et par corporation. Ce que cela prouve évidemment, c'est la ductilité de ce peuple et l'immense pouvoir

de son souverain. On gémit, on murmure, mais on obéit. Ce qui me paraîtrait le plus désirable pour nous serait que toutes les issues fussent fermées au commerce russe, excepté celles qui conduisent en Suède, si ce projet pouvait se concilier avec la bonne intelligence qu'il est si nécessaire de conserver avec la France. Le discours du roi d'Angleterre n'annonce que des dispositions pacifiques envers la Suède; mais il y a peu à compter sur des ménagements de la part de l'une ou de l'autre des puissances belligérantes, que la neutralité sera bien difficile à conserver à la longue, et qu'il faut être préparé à tout événement. Dieu veuille que les travaux de la diète finissent bientôt, et que Votre Majesté soit mise en état de mettre ses forces de terre et de mer sur un pied respectable, sans quoi il n'y a pas de salut à espérer pour nous ni pour aucun État, dans la situation critique où ils se trouvent tous plus ou moins.

Je me trouve heureux, Sire, de pouvoir à cette occasion déposer aux pieds de Votre Majesté mes très-humbles félicitations sur l'arrivée du prince royal auprès d'elle *. Ma joie sur un événement

* Le prince Charles-Auguste de Holstein-Augustenbourg.

qui donne un appui au trône de Votre Majesté, et qui comble d'espoir tout ce qu'il y a de bons Suédois, ne peut être égalée que par le vœu bien sincère que le prince qui s'est acquis un nom et des droits au respect de tout militaire et à l'attachement des gens d'honneur, trouve chez nous toute la satisfaction et la prospérité dues à ses talents et à son mérite.

J'ai l'honneur de joindre ici la prestation de mon serment et de celui des personnes qui sont attachées à ma mission et au service de Votre Majesté. Le serment des autres Suédois ne pourra être envoyé que dans quelque temps d'ici, la souscription n'allant que lentement, puisqu'un ministre étranger ne peut pas, ici comme ailleurs, faire une insertion dans les feuilles publiques sans beaucoup de détours et de formalités.

Les nouvelles de l'armée du prince Bagration, depuis sa retraite en deçà du Danube, ne contiennent rien de bien intéressant. Il est certain qu'elle a essuyé de grosses pertes, tant par les maladies que par plusieurs échecs qu'elle a reçus aux environs de Silistrie; mais ce que les Turcs en disent est fort exagéré; néanmoins on est

obligé d'y envoyer beaucoup de renforts, et il a passé ici l'autre jour la cinquième division, composée de quatre régiments d'infanterie et deux de chasseurs, venant d'Umeâ* et allant en Lithuanie avec plusieurs autres régiments, pour remplacer les troupes envoyées en Moldavie. Votre Majesté verra, dans *la Gazette de Pétersbourg*, n° 11, le grand éloge fait de cette division à l'occasion du combat de Ratan. Le général Kamensky, qui la commandait, est nommé, à ce que l'on assure, pour prendre le commandement de l'armée russe à la place du prince Bagration. Celui-ci est tombé en défaveur pour n'avoir pas exécuté le plan qui lui avait été envoyé, et qui ne tendait à rien moins qu'à prendre Silistria, Gorgona et Varna, et de forcer les Turcs à la paix. Le prince prétend que tout cela est impossible, son armée étant en fort mauvais état et l'approvisionnement de l'autre côté du Danube impossible, faute de vivres et de chemins pour en transporter. Il a demandé en conséquence d'être relevé. Cette guerre mine les Russes, et leur coûte un argent prodigieux. Le prince Czartorisky a donné au conseil, dont il est

* Nord de la Suède.

membre, un plan de finance très-bien conçu, et qui a eu l'approbation générale; mais comme il insistait fortement sur la nécessité de faire la paix avec les Turcs, il n'y a eu que le comte de Soltykoff, ministre adjoint des affaires étrangères, qui a voté pour lui. Toutes les autres voix ont été pour le projet qui a été adopté, et dont j'ai eu l'honneur de faire mention.

M. d'Alopeus paraît être destiné à négocier la paix avec les Turcs, lorsqu'on les aura réduits à la demander. Il préférerait infiniment retourner à Stockholm, et toutes les caresses qu'il me fait n'ont pas, je crois, d'autre objet. Si Votre Majesté le désire pour ministre à Stockholm, il me sera facile de l'obtenir; mais si, au contraire, elle n'en veut pas, le plus sûr moyen de l'éloigner de cette mission sera de la lui faire attendre, et de garder le général Suchtelen le plus que l'on pourra.

La députation de l'armée de Finlande n'a pas encore obtenu ce qu'elle est venue solliciter, et il est encore douteux qu'elle l'obtienne. En attendant, on lui fait beaucoup d'accueil. On est flatté de voir des officiers (C... D...) suédois suppliants à la cour de Pétersbourg, et on les invite régulièrement au spectacle de l'Ermitage.

J'ai l'honneur de joindre ici un état de situation de la marine russe, qui fait voir qu'il y a plus de 20,000 hommes entretenus pour le service de dix vaisseaux de ligne ; car il n'y en a pas davantage en ce moment-ci. Il est vrai qu'il y en a six en construction, qui ne seront pas prêts l'été prochain.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 17 janvier (1er mars) 1810.

SIRE,

La grande nouvelle du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise est arrivée au duc de Vicence jeudi dernier, par un courrier français, suivi le lendemain d'un autre, accompagné d'un courrier russe. L'ambassadeur en a été atterré pendant plusieurs jours. Il aurait désiré que son souverain eût choisi madame la grande duchesse Anne, ce qui eût été une bonne aubaine pour lui, et aurait encore augmenté son crédit et son autorité ; au lieu qu'il est impossible que l'un

et l'autre ne diminuent un peu par cet événement. Les Russes n'en sont pas moins stupéfaits; leur vanité aurait été flattée de voir une de leurs princesses sur le trône de France, et ils s'imaginaient que cela devait arriver nécessairement par l'amitié que Bonaparte leur portait. Quand je dis les Russes, je n'entends que le parti dominant dans le conseil de l'empereur; car le gros de la nation détestait cette alliance, et on prétend que l'impératrice-mère était du même sentiment; mais la vanité et l'intérêt l'eussent emporté sur toute autre considération, si le mariage eût été mis en question. Il faudra à présent que madame la grande-duchesse se contente de son ancien prétendu, le prince de Cobourg *, beau-frère de M^gr le grand-duc Constantin, qui, étant venu ici l'hiver dernier, a plu beaucoup à l'impératrice douairière. Les temps présents sont fertiles en événements étrangers à toute combinaison politique. Il est permis cependant de croire qu'une princesse qui doit avoir de l'esprit et de l'agrément, propre à contenter l'ambition et la tendresse de son époux, pourrait acquérir quelque crédit sur son esprit,

* La grande duchesse Anne épousa le prince d'Orange, roi de Hollande maintenant.

tout comme elle ne manquera pas de trouver un parti en France prêt à soutenir les intérêts d'une souveraine issue du sang de ses anciens rois. Les mariages ont toujours été favorables à la maison d'Autriche, et elle a de grandes pertes à réparer et beaucoup d'injures à venger. Parmi ces dernières, il n'y en a pas de plus sanglante que celle qu'elle a reçue tout récemment de la Russie, son ancienne alliée. Le comte Saint-Julien m'a assuré que son maître était en état de résister à la France, et qu'il n'aurait pas fait la paix de sitôt, si l'empereur Alexandre, libre de disposer de la majeure partie de ses forces après la paix avec la Suède, ne l'avait pas menacé de faire marcher 100,000 hommes contre lui, qui, avec 50,000 Polonais, auraient agi sur les derrières de l'armée autrichienne, et rendu la lutte trop inégale. De toutes les conséquences à tirer de ces aperçus, il y en a une surtout qui me frappe et qui m'occupe sans relâche, celle de la nécessité absolue, où nous sommes en Suède, d'être armés de pied en cap pour pouvoir soutenir notre existence, et profiter des événements favorables qui pourraient se présenter.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 11 (23) mars 1810.

SIRE,

Ce qui occupe le cabinet russe infiniment en ce moment, c'est la crainte que le mariage de l'empereur Napoléon n'influe sur le système politique de ce souverain, et que ses relations intimes avec ce pays-ci n'en soient altérées. L'opinion générale est que cela arrivera nécessairement, et on ne sait plus où on en est. La peur qui a fait agir ce cabinet depuis plusieurs années, et qui a produit de si étranges résultats, l'obsède de nouveau. On renforce l'armée dans la Lithuanie et

dans la Pologne. On ne parle que de paix et de la nécessité absolue dont elle est pour remettre un peu d'ordre dans les finances; elles sont abîmées au point que, malgré le fameux ukase qui augmente tous les impôts de 50 pour 100, les caisses sont vides, et que le cours de change va en baissant. Si les Turcs tiennent bon, ils auront une paix meilleure qu'ils ne pouvaient l'espérer, et si nous n'avions pas été forcés de finir la guerre avant cette époque, la paix nous aurait été moins funeste. La voie de la corruption étant fort en usage ici, on a envoyé force diamants au général Kamensky, commandant l'armée russe, pour en faire usage en temps et lieux. Le jeune comte Stroganoff, qui était venu ici de cette armée, il y a trois semaines, vient d'y retourner avec des instructions qui, la plupart, ont rapport aux négociations à entamer. Le cadeau que Napoléon a fait à l'empereur Alexandre, de la Moldavie et de la Valachie, devient sujet à caution; la Valachie surtout pourrait bien être soustraite à ce don, l'Autriche ne pouvant pas voir sans inquiétude entre les mains des Russes une province qui prend toute la Transylvanie et une partie de la Hongrie à revers. Une chose digne de remarque,

c'est la conduite du duc de Vicence dans cette affaire du mariage. Il m'avait été prouvé depuis longtemps que cet ambassadeur était plus Russe que Français, tenant ici à des liaisons de cœur et d'intérêt qui aveuglent sa politique ; mais je ne croyais pas qu'il le fût à ce point. Quand le général Savary, homme très-hardi et fort au fait de l'intérieur de la famille de Buonaparte, entreprit de faire épouser madame la grande-duchesse Catherine à son maître, il le fit en partie de son propre mouvement ; mais il était bien certain d'être approuvé s'il pouvait réussir, l'alliance de la Russie étant alors du plus grand intérêt pour la France. Il trouva des obstacles insurmontables dans le caractère décidé de la grande-duchesse et dans la répugnance de l'impératrice-mère. Pour éviter toute poursuite ultérieure, on se hâta de marier cette princesse avec son cousin, ce qui, dans l'Église grecque, est regardé comme un inceste. Tout est changé depuis ce temps, et M. de Caulincourt aurait dû sentir que l'alliance qui vient de s'effectuer était plus avantageuse pour son souverain et plus conforme aux intérêts de la France et à ceux de l'Europe entière, que celle dont il s'occupait. Le divorce avec l'impératrice

Joséphine était à peine connu, qu'il trahissait le désir que son souverain tournât sa vue de ce côté-ci. On assure même qu'il a fait plusieurs démarches qui étaient bien hasardées, si elles ne lui ont pas été commandées. Il a, dit-on, prévenu l'empereur que Napoléon demanderait madame la grande-duchesse Anne en mariage. L'impératrice-mère, en ayant été informée, en a été fort chagrine d'abord ; mais elle a fini par donner son consentement à cette union. Elle désirait seulement qu'elle fût différée quelque temps, à cause de la grande jeunesse de la princesse. Toutes les difficultés paraissaient aplanies par là, et M. de Czernischoff, le même qui avait été auprès de l'empereur Napoléon à Vienne, fut envoyé à Paris au commencement du mois de février, pour porter ces bonnes nouvelles au prince de Kourakin. Précisément, vers ce temps-là, le prince de Schwartzemberg signa à Paris l'acte de mariage de madame l'archiduchesse. Après cela, il n'est pas étonnant que l'on soit un peu stupéfait et confondu ici, et M. de Caulincourt le premier ; mais il me semble que la terreur qui s'est emparée des esprits, et qui influe non-seulement sur le cours de change, mais aussi sur les opérations du

cabinet, est aussi précoce que les espérances dont on est déchu. Il se pourrait bien que Buonaparte, en laissant agir M. de Caulincourt et en accréditant les bruits de son mariage avec la grande-duchesse, n'ait voulu qu'accélérer la décision de la cour de Vienne.

Le général Suchtelen, dans une conversation que j'eus avec lui avant son départ, me disait du ton de la meilleure foi et sans que j'eusse provoqué son opinion : « Il faut que vous ayez la Norvége. » On pourrait en induire qu'il nous serait plutôt favorable que contraire, et du reste il ne serait jamais dangereux.

On s'entretient dans le public d'un projet de Napoléon de remettre le roi Ferdinand sur le trône de Naples, et de donner la Pologne, érigée de nouveau en royaume, à son beau-frère Murat. On ajoute que la Gallicie y serait réunie, et que l'empereur d'Autriche recevrait d'amples dédommagements dans la Turquie. Ces bruits n'ont peut être d'autre origine que les alarmes que l'on a conçues. Je sais de bonne part que l'on commence même à s'inquiéter de nous, et malgré les économies que l'on s'est proposé de faire dans les différents départements, on vient d'assigner deux

millions de plus à la marine, dont la plus grande partie doit être employée à la construction de chaloupes canonnières et d'autres bâtiments de l'escadre légère. Il règne au reste une grande diversité d'opinions dans le conseil, et ce nouvel établissement ne remédiera pas aux maux qui affligent cette vaste monarchie.

L'ordre de Malte vient d'y être aboli, ou peu s'en faut, par l'ukase que j'ai l'honneur de joindre sous ce pli avec celui que l'empereur avait donné à son avénement, en se déclarant protecteur de l'ordre. La comparaison de ces deux pièces prouve combien on a dégénéré, et que cette réforme n'a d'autre objet que de s'emparer d'un million d'épargnes qu'avait amassé l'ordre par les responsions et d'autres revenus, qui n'avaient pas été envoyés au grand-maître depuis plusieurs années.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 22 mai (3 juin) 1810.

SIRE,

Quoique je n'aie rien d'intéressant à mander à Votre Majesté, et que, d'après ce qui se pratique ici constamment, je n'aie pas reçu de réponse à plusieurs notes que, par son ordre, j'ai données au ministère, je ne dois pas tarder plus longtemps avec mon très-humble rapport, le dernier que j'ai adressé à S. E. M. le baron d'Engestrôm étant du 19 avril (1er mai). Il m'est bien doux de pouvoir féliciter Votre Majesté sur les grandes et glorieuses entreprises qu'elle a conduites à leur fin

dans un court espace de temps. Elles feront époque dans les annales de la Suède ; mais ce qui doit surtout faire bénir le règne de Votre Majesté, c'est d'avoir réussi à réunir les esprits divisés et aigris par les malheurs des temps passés, et d'avoir raffermi les bases de notre existence politique en augmentant la force armée *. Il est tout simple que cette loi de conscription, qui suffirait pour illustrer le règne de Votre Majesté, en assurant le repos et l'intégrité de la Suède, n'ait pas été vue de bon œil ici. On assure même que le général Suchtelen avait reçu les ordres de la contre-carrer, s'il y avait moyen ; mais je le crois trop sage pour s'être chargé d'une besogne dont il voyait bien ne pas pouvoir venir à bout. Du reste l'empereur témoigne en toute occasion beaucoup d'égards pour Votre Majesté. A cela près qu'on ne fait presque rien de ce que je demande, et qu'on ne répond pas même à mes notes du moment qu'il s'agit de quelque dédommagement pour la couronne ou des particuliers que l'on a vexés ou dépouillés, on me traite ici avec toute la politesse et l'attention imaginables. L'empereur me té-

* Vote de la conscription.

moigne souvent ses regrets de mon prochain départ. On me fit jouer avec l'impératrice-mère, le jour du bal de l'ambassadeur de France, et on ne fit pas le même honneur au comte Saint-Julien *, qui est dans la même catégorie que moi, et qui n'en fut pas scandalisé, étant fort coulant. M. de Narischkin, grand-chambellan, se chargea de l'iniquité et en fit des excuses au comte, de manière que cette grande affaire se passa sans faire du bruit.

Le baron Hubsch, fils du banquier et ministre-président du Danemark à Constantinople, après avoir été ici, il n'y a pas longtemps, est revenu depuis quinze jours; il apporte la nouvelle que les Turcs ne veulent entendre à la paix avec la Russie sous aucune condition. Avant d'entrer en négociation, ils demandent qu'on leur restitue tout ce que les Russes leur ont enlevé dans cette guerre, et notamment la Valachie et la Moldavie. Or les Russes, malgré le désir et le besoin qu'ils ont de la paix, sont très-décidés à garder ces provinces. Ils viennent de les réunir à leur empire de la même manière qu'ils l'avaient fait

* Ambassadeur d'Autriche.

de la Finlande avant que ce pays leur fût cédé par la paix. Ils ont déclaré même au comte Saint-Julien que les franchises des Autrichiens, dans ces provinces acquises, devaient cesser dorénavant, parce qu'elles formaient une partie intégrante de la Russie. Ces droits avaient été acquis à force d'argent donné aux Hospodars et à leurs créatures, et leur cessation est une nouvelle injustice que l'on fait à l'empereur d'Autriche.

Des personnes très-sensées croient que la France excite les Turcs à tenir bon; mais ces aperçus paraissent être en contradiction avec les hostilités qu'ils se permettent contre les nouvelles acquisitions de la France en Croatie et ailleurs, à moins qu'on ne regarde ces entreprises comme un brigandage individuel. M. Palin * ne m'en parle pas dans la lettre que j'ai l'honneur de joindre ici, en cas que ses très-humbles rapports ne fussent pas arrivés encore, et il est très-difficile de se procurer des renseignements certains sur ce qui se passe de ce côté-là. Ce que l'on affirme généralement est que l'armée russe, forte de 40,000 hommes et approvisionnée pour sept

* Ministre de Suède à Constantinople.

semaines, a passé de nouveau le Danube pour attaquer l'armée du vizir, laquelle, à ce que l'on dit, occupe une position très-avantageuse. Si elle était battue, comme il y a quelque apparence, les Russes voudraient franchir les montagnes du Balkan; mais cette entreprise me paraît fort hasardée, tant qu'ils ne seront pas maîtres de Silistria. De notre côté, ils se tiennent extrêmement sur leurs gardes, et on dirait qu'ils nous craignent plus que nous n'avons lieu de les craindre dans ce moment-ci. D'après un calcul qui me paraît fort probable, ils ont encore 30,000 hommes en Finlande, depuis qu'il y est venu deux régiments qui n'ont pas passé par Pétersbourg. Tout ce qu'ils font pour fortifier l'île d'Åland est certainement connu de Votre Majesté, et on m'a dit que la bâtisse de nouvelles chaloupes canonnières sur le golfe de Bothnie va grand train; mais tout cela n'empêchera pas qu'ils seront obligés de restituer ce qu'ils ont pris d'une manière atroce, si jamais la partie est bien liée contre eux et bien conduite.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 31 mai (12 juin) 1810.

SIRE,

J'ai été atterré par la triste nouvelle que le major Brunoff m'a apportée mercredi, le 6 juin, au soir*. J'en avais été averti trois heures auparavant par le comte de Romanzoff, qui m'envoya le jeune Suchtelen. Il était arrivé à midi, et ses dépêches furent envoyées tout de suite à l'empereur par le comte.

* Mort subite du prince royal Charles-Auguste de Holstein Augustenbourg.

En apprenant le malheureux événement qui plonge notre patrie dans le deuil et la consternation, mes premières pensées se sont portées sur Votre Majesté. Elle sait combien je désire qu'elle soit heureuse et tranquille, et je la vois de nouveau dans toutes les horreurs de l'incertitude et de l'agitation. La seule consolation qui se présente à mon esprit dans un si grand malheur, est que jamais les choses ne tournent aussi mal qu'elles paraissent devoir le faire, et que les droits que Votre Majesté a acquis sur la reconnaissance de la nation sont trop manifestes, trop profondément gravés dans tous les esprits, pour qu'elle ne les manie pas à son gré. Dans une circonstance pareille, il ne peut pas être question de moi ni de ma femme et mes enfants, quelle que soit ma tendresse pour eux, et Votre Majesté disposera de moi tout et comment elle voudra, elle me verra redoubler de vigilance et de zèle pour lui prouver ma fidélité et mon attachement, heureux si je puis, comme je l'espère, contribuer à garantir ma patrie de tout danger de ce côté-ci.

Aussitôt que la funeste nouvelle m'était parvenue et que j'avais reçu les ordres de Votre Majesté, j'ai demandé un entretien au comte de Romanzoff

qu'il m'a accordé pour le lendemain à onze heures.

Il m'a reçu avec toutes les marques d'une véritable douleur, qu'un expert même aurait eu de la peine à distinguer de la facilité qu'il a de prendre les formes qu'il veut, et à s'énoncer en termes convenables.

Il m'a dit : que la conservation et la tranquillité de la Suède entrait essentiellement dans le système politique de la Russie, et que l'empereur croyait l'avoir prouvé suffisamment, lorsque pendant la dernière révolution qui avait changé l'ordre de succession, Sa Majesté avait non-seulement évité avec soin tout ce qui aurait pu gêner la marche du gouvernement ou la délibération des États, mais sacrifié même des intérêts de famille et des droits qu'elle aurait pu faire valoir. Je l'ai interrompu pour lui faire la remarque que les droits m'étaient entièrement inconnus, mais que je reconnaissais que la Russie s'était abstenue de nos affaires intérieures et que Votre Majesté ne pouvait pas s'attendre à une autre conduite dans un moment surtout où elle faisait les plus grands sacrifices pour rétablir la paix et la bonne intelligence avec la Russie. Le comte poursuivit en ces termes : « A peine la paix et » la tranquillité sont-elles rétablies dans le Nord,

» que le malheureux accident qui nous afflige vient » de nouveau troubler notre repos et changer tout » ce qui avait été fait. » (Ces paroles me rendirent fort attentif, mais je me gardais de l'interrompre pour entendre la fin de la phrase.) « Je n'ai pas vu » l'empereur. Je n'ai pas pu prendre ses ordres, » mais je puis vous assurer d'avance que Sa Majesté » sera très-affligée des chagrins du roi votre maître » et des grands embarras dans lesquels la Suède se » trouvera. » En ce moment est arrivé un Feldtjaeger pour lui dire d'aller chez l'empereur. J'ai voulu m'en aller, mais il m'a dit que cela ne pressait pas. En lui remettant les lettres de notification, il m'a dit que je n'aurais point d'audience à ce sujet, l'empereur ayant établi qu'il n'y en aurait point dans ces occasions, et que cela s'était pratiqué de même pour les lettres de notification du mariage de l'empereur Napoléon. Je l'ai prié de dire à l'empereur, que Votre Majesté comptait fermement sur les dispositions amicales de Sa Majesté Impériale, et pour répondre à sa phrase sur les embarras de la Suède, je lui ai fait entendre que nous n'avions à en craindre d'autres que la difficulté de remplacer un prince qui avait si complétement justifié le choix que la nation avait fait de lui.

Je lui ai fait part aussi des dépêches de M. de Brinckman, pour autant qu'il importait de faire parvenir à sa connaissance. Il est convenu qu'il désespérait de la paix avec l'Angleterre, et même que cette puissance, malgré toutes les avances que Napoléon lui faisait, trouvait trop d'avantages dans la continuation de la guerre, pour ne pas les rejeter. Il me confia, ce que je savais déjà, que ce souverain avait communiqué toutes les démarches qu'il avait faites pour obtenir la paix, à l'empereur Alexandre, dans une lettre particulière qu'il lui a écrite et que M. Vatteville, fils du Landamman de Suisse, officier d'ordonnance, a apportée le 4 juin au duc de Vicence.

J'ai fait sonner bien haut les armements considérables que Votre Majesté a été obligée de faire pour garantir les côtes et les ports de la Suède d'une insulte de la part des Anglais. Effectivement, ces armements doivent occasionner des frais considérables, et notre état de paix diffère peu de celui d'une guerre avec l'Angleterre. Le comte me témoigna ses inquiétudes pour notre flotte, mais en même temps, ce qui me paraissait contradictoire, il me dit que l'on nous soupçonnait de favoriser le commerce anglais. Je lui fis apercevoir la contradic-

tion de ces assertions et il en rejeta le tort sur la France, disant que c'était elle qui formait ces plaintes et que j'en entendrais parler. Il cita ce qui s'est passé au sujet du navire suédois pris par un corsaire français et amené à Danzig. Les licences anglaises et les lettres qui s'étaient trouvées à son bord avaient compromis plusieurs maisons de commerce à Pétersbourg. Cette affaire m'était connue par un mot que m'en avait dit l'ambassadeur de France, et par l'extrait d'une dépêche de monsieur le baron de Lagerbjelke, arrivée par le dernier courrier, de manière qu'il ne me fut pas difficile de l'expliquer. A cette occasion je dois observer que les Anglais, qui vont en Russie pour y faire un commerce illicite, sont dans l'usage de se faire recevoir bourgeois dans quelque ville de Suède. Ils viennent ensuite chez moi leurs lettres de bourgeoisie à la main, me demander une lettre de protection, que je ne puis pas leur refuser. L'inconvénient ne serait pas grand, si ces Messieurs étaient tant soit peu discrets, mais, comme ils ne e sont guère, il ne se cachent pas de cette manœuvre, et ils compromettent la mission de Votre Majesté qui par-là devient véritablement la protectrice du commerce anglais en Russie. Le duc

de Vicence n'est aucunement tracassier, et il me témoigne toutes sortes d'égards et d'amitiés ; mais il doit suivre ses instructions, et cette manigance anglo-russe ne peut manquer de parvenir à la connaissance du cabinet des Tuileries. Si la France en porte des plaintes ici, mes lettres de protection serviront d'excuse au ministère russe, et tout le tort retombera sur la Suède. Pour aller à Pétersbourg, les Anglais devraient choisir des personnes qui fussent tant soit peu naturalisées en Suède, et qui sussent du moins quelques mots de suédois.

La conversation avec le comte de Romanzoff fut interrompue par l'arrivée de l'ambassadeur de France. Je lui cédai la place, et il vint peu de temps après chez moi pour me faire ses compliments de condoléance. Ayant communément un dîner ce jour-là, que j'avais contremandé, en faisant part à mes convives du malheur qui me privait de les recevoir, la nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville et devint l'objet de toutes les conversations. Ce que j'en ai appris me prouve qu'il n'y a point d'idée assez extravagante pour ne pas trouver un grand nombre d'adhérents. J'ai remarqué aussi qu'une diète est regardée ici

comme une calamité publique et j'ai été un peu étonné de voir l'ambassadeur de France en avoir quelques inquiétudes, mais j'ai réussi facilement à rectifier ses idées à ce sujet.

On a notifié hier le deuil de cour pour quinze jours, comme l'annonce ci-jointe l'indique, et la promptitude inusitée que l'on y a mise peut être regardée comme une attention.

L'empereur est parti hier pour Tver, quoique madame la duchesse Catherine, qui y réside, soit attendue à Pawlowsky en trois semaines, pour y faire ses couches. Sa Majesté reviendra en dix jours. Ces fréquents voyages pour voir une sœur que l'empereur aime beaucoup, et qui est très-prononcée contre Napoléon et le système actuel de la Russie, ne font certainement pas plaisir au duc de Vicence. Cette princesse, qui a beaucoup d'esprit et d'instruction joints à un caractère très-décidé, passe pour avoir une grande influence sur le reste de la famille impériale*. Ce qui est très-certain, c'est qu'elle gouverne son mari qui doit avoir des qualités solides, mais peu saillantes, et qu'elle est l'oracle du grand-duc Constantin.

* Grande duchesse d'Oldenbourg, plus tard, en secondes noces, reine de Wurtemberg.

On lui attribue généralement tout ce qui n'est pas conforme aux désirs du gouvernement français; et de faire vaciller quelquefois l'empereur son frère dans ses opinions politiques à l'égard de la France. Elle seule suffit pour expliquer l'attachement que la nation russe a pour cette princesse.

Mes derniers très-humbles rapports envoyés par le capitaine Vallgren étaient du 22 mai (3 juin).

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

CURT V. STEDINGK.

Très-humble Apostille.

Saint-Pétersbourg, le 31 mai (12 juin) 1810.

Je viens d'apprendre que la lettre de Napoléon à l'empereur, apportée par M. de Vatteville, contient, outre ce que j'en ai marqué dans ma très-

humble dépêche, le refus de l'empereur des Français de ratifier une transaction proposée par la cour de Russie, pour régler définitivement tout ce qui a rapport à la Pologne. Cette négociation, qui a été tenue fort secrète, a été entamée depuis plusieurs mois. Des soulèvements partiels dans quelques gouvernements russes en Pologne, et la crainte de se voir enlever ce pays tôt ou tard faisaient que la Russie y attachait une grande importance. Un premier projet à ce sujet avait été envoyé à Paris et renvoyé ici avec plusieurs remarques, qui toutes avaient été observées soigneusement dans le second projet. On se croyait sûr de son fait, mais il en est arrivé autrement. Napoléon n'a pas voulu davantage de la seconde transaction que de la première, mais en revanche il a écrit à l'empereur dans des termes les plus amicals, qu'il ne voulait rien changer au sort actuel de la Pologne. L'empereur a été fort content de cette lettre, et a dit à ses affidés qu'elle équivalait à un traité. M. de Vatteville est reparti aujourd'hui, et le temps prouvera si ces témoignages d'amitié de part et d'autre sont bien nécessaires.

Les bâtiments que Votre Majesté m'a fait la grâce d'envoyer pour m'emmener, sont arrivés hier

à Cronstadt. Je les fais venir ici pour embarquer quelques prisonniers de guerre suédois, qui sans cela auraient été perdus pour la Suède; et pour transporter quelques effets qui me sont à charge ici, après quoi ils partiront pour Stockholm, où je vois par les ordres du commandant qu'en tous les cas ils étaient destinés d'aller. *Ut in litteris submisse humillimis.*

CURT. V. STEDINGK.

DU BARON D'ENGESTROM A L'AMBASSADEUR.

Stockholm, le 1er juin 1810.

MONSIEUR LE COMTE,

Les dépêches et les journaux vous ont déjà appris le malheur qui nous a frappés *. La consternation est générale. Le roi est inconsolable, mais a, grâce à Dieu, conservé sa force d'esprit, et sa santé est bonne, malgré la secousse qu'une nouvelle aussi inattendue devait porter à son système nerveux.

Votre Grandeur peut facilement se représenter

* Mort du prince royal Charles-Auguste de Hollstein Augustenbourg, par un coup d'apoplexie.

notre situation en apprenant la nouvelle du décès du prince royal.

L'effet que cette nouvelle pouvait produire sur le roi nous alarmait vivement, les médecins ayant déclaré qu'ils ne pouvaient répondre de la vie de Sa Majesté, s'il avait une rechute de la maladie qui faillit nous l'enlever l'hiver dernier.

Ce ne fut donc qu'avec les plus grands ménagements que nous lui apprîmes la vérité. Heureusement nos soins furent couronnés de succès, et nous pouvons espérer de le conserver encore. Notre situation n'est pourtant rien moins qu'agréable.

Sans héritier présomptif du trône, et ne sachant où en chercher un, nous nous trouvons d'un côté entre la France, qui insiste sur des hostilités envers l'Angleterre, et de l'autre entre la flotte anglaise, qui peut anéantir notre commerce et s'emparer de nos possessions ultra-marines.

Il faut tâcher de ne pas perdre la tête, et se conduire avec autant de dignité que notre faiblesse nous le permet.

Le sort et les circonstances décideront sur la manière dont nous nous tirerons de cette triste position; mais si je suis contraint, vers le déclin

de ma vie, à déplorer le malheur de la patrie, j'espère au moins avoir la consolation de pouvoir me dire que ma conscience ne me fait aucun reproche, et que je n'ai rien négligé de ce qui dépendait de moi pour combattre la ruine qui nous menace. Le peuple, qui regrette vivement le prince royal, s'obstine à croire qu'il n'est pas mort de mort naturelle.

Pour moi, j'ai la conviction que S. A. Royale, qui déjà, avant son arrivée en Suède, était fort maladif, est tombé victime d'anciens refroidissements. Mais les masses ne veulent pas entendre raison là-dessus, et persistent dans leur idée que le prince a été empoisonné. Ils mettent ce crime sur le compte de la comtesse Piper, sœur du comte de Fersen, quoiqu'il me serait impossible d'imaginer quand elle aurait pu l'accomplir.

D'après les rapports de la police, les esprits sont si exaspérés contre le comte Fersen, qu'on en craint les résultats les plus fâcheux.

Votre Grandeur comprend que ce que je lui mande ici est sous le sceau du secret.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

LARS VON ENGESTRÖM.

DU BARON D'ENGESTROM A L'AMBASSADEUR.

Stockholm, le 22 juin 1810.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai de la peine à donner à Votre Excellence une idée juste de l'indignation qu'a fait naître chez nous l'horrible événement qui eut lieu mercredi passé *. Je crois, monsieur le comte, vous avoir déjà parlé des bruits que des intrigants ont fait courir, et que d'honnêtes fanatiques ont accrédités. Je n'ai cessé de les combattre, heureux d'avoir été plus sage que les autres, mais malheu-

* L'assassinat du comte de Fersen, grand maréchal, par la populace de Stockholm.

reux de ne pas avoir été cru. Le grand-maréchal cômte Axel Fersen est tombé victime innocente de la fureur d'un peuple, pour ne pas dire populace, aveuglé par des préjugés et enivrée aux dépens de personnes qui espéraient pouvoir tout bouleverser. Il fut impossible de sauver le comte de Fersen, parce qu'on n'avait rien prévu, parce que la police était plus que borgne, parce que les troupes étaient en parade et n'avaient pas chargé, enfin, je crois pouvoir le dire, parce que Adlercreutz n'y était pas. Il y avait conseil d'État à Haga; il en est revenu trop tard. Le roi Charles XIII a prouvé dans cette occasion qu'on peut avoir du nerf dans un âge avancé et avec une faible santé.

La tranquillité est rétablie pour le moment; mais il faut être sur ses gardes, et nous le serons. Nous passons la nuit au château, MM. de Wetterstedt, Platen, Hjerta et moi, pour être prêts en cas de besoin.

Les séditieux trouvent très-mauvais qu'on ait tiré sur eux. Ils auraient trouvé plus agréable de lapider les soldats à leur aise. Les troupes se sont parfaitement bien conduites. Le colonel Lagerbring est arrivé avec une partie du régiment d'Up-

lande. Les Finnois qui nous restent sont ici, et les cuirassiers du *Lifregemente* seront ici demain et après-demain. On a arrêté beaucoup de personnes; on va en arrêter bien d'autres, et l'on procédera avec vigueur. Il est question, dans ce moment, de l'existence de la Suède. Nous sommes perdus si nous ne nous faisons pas respecter; mais si, comme je l'espère, on se montre bien, si la justice est sévère, le moment est favorable pour donner de la force au gouvernement. Il faut avouer que j'ai été réservé pour des temps extrêmement difficiles. Je tâcherai de me conduire de manière à mériter l'estime des honnêtes gens. La seule chose dont je peux assurer Votre Excellence, c'est que je n'ai pas perdu courage.

Madame de Piper, sœur du comte de Fersen, est probablement dans ce moment à Waxholmen en sûreté.

L'aide-de-camp du feu prince royal, M. de Holst, donne sa déposition, qui prouve clairement que le prince n'a pas été empoisonné.

Je joins une copie de la note de M. de Suchtelen, qui prouve toute sa reconnaissance des mesures prises pour sa sûreté.

Le comte d'Essen vient d'arriver.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments de la plus haute considération et de l'attachement le plus sincère, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Laurent D'ENGESTRÔM.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 13 (25) juin 1810.

MONSIEUR LE BARON,

Les nouvelles que j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence, par M. Lang, de grands avantages remportés par l'armée russe sur les Turcs, se sont confirmées pleinement, quoique avec quelque différence dans les détails qui n'étaient pas bien connus pendant l'absence de l'empereur. Silistria, qui avait résisté aux armes victorieuses de Munich et de Romanzoff, qui n'a jamais été prise, à ce que l'on prétend, s'est rendue après un bombardement de trente-six heures. Les Russes

se sont rendus maîtres de plusieurs places sur la mer, et il paraît qu'après le combat de Marardschik, qui a été très-sanglant, et après la prise du séraskier Peglivon, l'âme du conseil et des opérations du grand-visïr, les Turcs ont perdu la tête, et que le découragement les a saisis. Ils ont envoyé un parlementaire au général Kamenski, qui espère de pouvoir conclure bientôt la paix avec eux, aux conditions qu'il plaira à la Russie de leur imposer. Il y a eu à cette occasion un *Te Deum* vendredi dernier à la chapelle du palais d'hiver, où le corps diplomatique a assisté, et où, selon l'usage, et avant le service divin, le ministre de la guerre a lu, en langue russe, la relation de tous ces avantages. L'empereur était revenu la veille de son voyage à Tver, et il y eut avant le *Te Deum* une grande parade. D'après tout cela, il paraît très-probable que les Turcs céderont la Moldavie et la Valachie, et que les Russes ajouteront ces belles provinces à leur immense empire. L'empereur Napoléon est trop occupé en Espagne, et l'empereur d'Autriche trop nouvellement sorti d'une guerre malheureuse, pour pouvoir s'opposer à cet accroissement, qui ne peut convenir ni à l'un ni à l'autre.

Son Excellence le baron d'Armfelt, M. de Clairfelt et les deux officiers commandants le navire envoyé pour me chercher, ont été présentés hier à leurs Majestés Impériales. L'empereur a demandé au premier s'il comptait s'établir en Russie; à quoi il a répondu négativement. Le comte de Romanzoff lui ayant demandé s'il voulait être présenté comme Finnois ou Suédois, il lui a fait la même réponse, et en conséquence c'est moi qui ai dû demander sa présentation.

. . . . . .

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, 25 juin (7 juillet) 1810.

SIRE !

Rien n'égale la surprise et la douleur dont j'ai été saisi en apprenant le crime atroce qui vient de se commettre à Stockholm *. Ce qui m'a frappé davantage, est la flétrissure, le déshonneur qui en résulte pour le nom suédois, et qui ne pourra jamais être effacé, à moins que la punition la plus prompte et la plus sévère ne prouve au monde

* Le meurtre en pleine rue du grand maréchal comte de Fersen par la populace de Stockholm.

entier l'horreur que ce forfait inspire à toute la Suède. Si je pouvais être insensible à la perte d'un ami, dont je connais mieux que personne l'honneur et la probité, si le danger auquel la patrie serait exposée en ne sévissant pas contre un attentat pareil, pouvait jamais m'être indifférent, mon horreur pour toute émeute populaire, pour toute cruauté, n'en serait pas moindre, surtout lorsqu'elle se trouve unie à la perfidie et à la bassesse. Ici, et à une certaine distance, il est impossible de concevoir comment un tel désordre a pu avoir lieu sans une grande négligence et beaucoup de faiblesse de la part de la police et du militaire qui assistèrent au convoi funèbre. Vint fois le jour je me trouve dans le cas de répéter cette déplorable histoire sans qu'il y ait moyen de détruire les objections que l'on me fait à cet égard, et sans réussir à disculper entièrement ces deux supports de l'ordre et de la sûreté publique. Un grand inconvénient encore de ce malheureux accident, est que Votre Majesté sera forcée d'entretenir à Stockholm une garnison beaucoup plus forte que par le passé.

Ne pouvant pas supposer que le général Suchtelen n'enverrait pas de courrier dans une occa-

sion pareille, je ne me suis pas pressé d'informer le comte de Romanzoff des mauvaises nouvelles que je venais de recevoir. Il est arrivé par là que lui et l'empereur ont été des derniers à les apprendre, et il me paraît que M. de Suchtelen a poussé la finesse et la circonspection, auxquelles j'attribue ce silence, un peu trop loin. Ce n'est que samedi dernier que j'ai vu le comte et que je l'ai mis au fait de ce que je savais.

Le comte de Romanzoff m'a parlé de cette émeute avec circonspection, mais dans le meilleur sens, en me répétant ce qu'il m'a dit souvent, que l'empereur s'intéressait vivement à la tranquillité et au bonheur de la Suède, et que tout ce qui regardait personnellement Votre Majesté acquerrait un nouveau degré d'intérêt pour S. M. Impériale. Mais pour donner à Votre Majesté une idée juste de la manière dont le comte de Romanzoff envisage la position de la Suède, je citerai un propos qu'il a tenu à un personnage considérable de ce pays-ci, qui lui faisait compliment sur le succès des armes russes contre les Turcs. Il lui dit que cela devait arriver naturellement, et que la paix en serait la suite, et quant à la Suède, ajouta-t-il, *c'est un malade qui s'éteint et auquel il ne faut pas*

toucher avant qu'il expire. On prétend même qu'il a tenu un propos pareil en plein conseil, et que plusieurs membres ont dit assez haut pour être entendus, qu'ils croyaient le comte de Romanzoff plus malade que la Suède. Je n'ai pu me refuser la satisfaction de rapporter ce propos, dont je suis certain, à l'ambassadeur de France, avec lequel je cause quelquefois très-confidentiellement, en me plaignant, avec les ménagements nécessaires, de l'indifférence de son souverain ou des fausses mesures qu'il prend à notre égard. Je lui ai demandé si effectivement son maître voulait que nous expirions, et s'il ne croyait pas la Russie assez puissante pour bouleverser l'Europe, quand il n'y aurait plus un Napoléon. Cette conversation eût lieu avant l'arrivée de la nouvelle de l'émeute à Stockholm, et il m'avait demandé de pouvoir faire usage de mes réflexions, qui paraissaient avoir son approbation. Aussitôt qu'il fut informé de nos troubles, il vint chez moi, et me dit que Napoléon était l'ennemi juré des insurrections et de toute émeute populaire, et qu'il craignait beaucoup que cette nouvelle ferait un mauvais effet aux Tuileries. Je l'ai tranquillisé tant que j'ai pu, et je n'ai pas manqué de lui faire parvenir les

nouvelles rassurantes que j'ai reçues depuis quelques jours. Cependant il me paraît démontré que si la tranquillité n'est pas rétablie en Suède, si les États qui vont s'assembler ne montrent la sagesse et le calme qui convient à des législateurs, nous serons exposés à avoir des troupes françaises en Suède, ou, ce qui serait pire encore, une armée russe que Napoléon y enverrait pour remettre l'ordre, ne demandant pas mieux, peut-être, après que la Russie aura fait sa paix avec les Turcs, que de lui tailler une nouvelle besogne, jusqu'à ce que le temps soit venu de l'entamer elle-même.

L'impératrice mère, qui ne se gêne pas ni dans ses expressions, ni dans sa manière d'être, nous accuse hautement de jacobinisme, depuis la catastrophe du 20 juin. Elle a dit à S. Exc. M. le baron d'Armfelt, qui lui a été présenté à Pawlowsky dimanche dernier avec M. de Clairfelt, que rien ne ressemblait plus aux scènes de Paris du 5 septembre, que ce qui venait de se passer à Stockholm, et malheureusement, en cela, elle n'a pas tort tout à fait. Son Excellence se dispose à partir d'ici pour Ancinne dans deux jours. S'étant déclaré Suédois à son arrivée, il ne jouit pas de toutes les petites distinctions et flagorneries

que l'empereur prodigue à ses nouveaux sujets de la Finlande. Le ministère paraît même être prévenu contre lui et voir avec plaisir la résolution qu'il a prise de s'en aller. Je crois pourtant qu'on lui rendra sa pension de 5,000 roubles en argent qu'il a depuis son exil à Kaluga.

On s'attend tous les jours à apprendre la défaite totale de l'armée du grand-visir. Elle se trouve acculée aux montagnes du Balkan et n'a pas d'autre retraite. Elle est bien retranchée, à ce que l'on dit, et peut vivre, tandis que le pays que les Russes occupent est dénué de tout. Les habitants ont déserté des villages et se sont retirés dans les bois, où ils font le métier de voleurs et assassinent tous les Russes qui s'écartent tant soit peu de l'armée. Cet état des choses ne peut pas durer; et le général Kamensky a écrit qu'il était décidé à attaquer les Turcs dans leurs retranchements. S'ils sont battus, comme il y a apparence, ils auront bien de la peine à se retirer et surtout à se sauver leur bagage et leur artillerie, les chemins étant très-difficiles dans ces montagnes, et les Cosaques infatigables dans la poursuite.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

CURT V. STEDINGK.

DU BARON D'ENGESTROM A L'AMBASSADEUR.

Stockholm, le 17 juillet 1810.

MONSIEUR LE COMTE,

Le courrier Lundquist arriva avant-hier au matin, et me remit les dépêches de Votre Grandeur du . . . . . Tout est tranquille maintenant à Stockholm, et tout le monde s'arrange pour le voyage d'Oerebro, où la diète commencera le 23. Le baron de Flemming sera maréchal de la noblesse; voilà tout ce que je puis dire d'avance sur la diète.

Le roi va partir après demain.

Je crois de mon devoir de rectifier quelques idées qu'on vous a données sur la malheureuse journée qui mit fin à la vie du comte de Fersen. Malheureusement celui qui avait le droit de commander aux troupes s'est sacrifié lui-même pour sauver le comte ; le général Silfversparre crut pouvoir parlementer avec le peuple, et loin de faire avancer les troupes, il leur ordonna de rester en place. C'est qu'une fureur comme celle de ce jour-là était inconnue en Suède. Ce n'est que le malheur qui nous a appris qu'il faut agir avec plus de vigueur. Adlercreutz fit former en pelotons les gardes qui étaient en haie et nettoya la place et les rues, et depuis ce temps-là tous les régiments, sans en excepter aucun, firent leur devoir. Avare du sang suédois, ce n'est qu'après avoir épuisé tout ce que la modération peut demander, qu'on prit le parti d'attaquer la populace. Infanterie et cavalerie firent également bien, et l'affaire fut finie dans un instant.

Je vous prie de croire que la punition sera sévère ; si l'inquisition dure encore, c'est que la bagarre était telle, qu'il a été impossible aux honnêtes gens qui, par hasard, se trouvaient dans le voisinage, de distinguer et de reconnaître les coupables. On en a pourtant trouvé beaucoup déjà, et

l'on espère parvenir à en découvrir bien d'autres encore.

C'est un fait, que l'assassinat du comte de Fersen ressemble aux premiers jours de la révolution française, mais ce qui contraste parfaitement avec la conduite des troupes françaises d'alors, c'est celle qu'a tenue nos troupes depuis le moment où on les a rendues actives. On a tout fait pour les insurger contre leurs officiers. Il y a eu dans chaque régiment quelques soldats de gagnés, mais ils ont été arrêtés d'abord par leurs propres camarades, et il n'y a pas eu un moment de désordre. Les soldats ont même arrêté et livré à la justice des personnes qui ont tenté de les égarer. Ils seront punis de mort.

DU BARON DE WETTERSTEDT A L'AMBASSADEUR.

Oerebro, le 8 août 1810.

MONSIEUR LE COMTE,

Les dépêches officielles instruisent V. E. de notre position à l'égard de la succession du trône. — Si le duc d'Augustenbourg * n'accepte point, je crois que le prince de Ponte-Corvo réunira le plus grand nombre de partisans. — Quant au roi de Danemark, toute la Suède s'oppose à son élection. — Le duc d'Augustenbourg sera élu, presque unanimement, à en juger par les appa-

* Frère aîné du prince qui venait de mourir.

rences. Le ton est calme chez les États et en faveur du gouvernement.

Le comité secret s'est déclaré en faveur du duc d'Augustenbourg. — Le général Wrede a seul été d'un avis contraire. — Dans deux ou trois jours le comité présentera le résultat de son travail au Roi. — Il faut voir cependant si on pourra procéder à l'élection dans les quatre ordres, avant de s'être assuré, par un nouveau message, de l'assentiment préalable du duc, à l'offre qui lui sera faite, sa lettre n'étant nullement claire à ce sujet.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 7 (19) juillet 1810.

SIRE,

L'envoi de ce courrier est occasionné par un entretien que j'ai eu avec l'ambassadeur de France, dont j'ai cru devoir rendre compte à Votre Majesté. Étant venu me voir le matin, comme il fait quelquefois, il me demanda si j'avais connaissance d'un article fort intéressant du journal de l'Empire au sujet de la Suède. Je lui dis que je venais d'en lire un dans la gazette d'Hambourg, contenant quelques conjectures sur le choix d'un prince héréditaire de la couronne de Suède à la

diète prochaine *. C'est le même, me dit-il, quoiqu'un peu tronqué ; qu'en pensez-vous? Je pense que les gazetiers cherchent bien moins le vrai que l'extraordinaire, le merveilleux, pour intéresser davantage leurs lecteurs ; cependant le projet n'est pas mauvais. Songez que votre puissance est réduite à peu de chose, et que vous avez tout à craindre de ce côté-ci, non pas tant que l'empereur Alexandre vivra, mais lorsqu'il n'y sera plus, au lieu que la réunion des trois couronnes vous rendrait une existence solide et vous garantirait pour toujours d'être envahis. Songez encore que c'est une occasion unique de vous agrandir et vous fortifier sans risque ni danger, et que si vous la laissez échapper, elle ne se présentera plus jamais. En me parlant ainsi, il avait la mine et le ton d'un homme qui dit moins qu'il ne pense, et qui ne peut pas tout dire, mais il me faisait entendre assez clairement, pour être compris, que cet article du journal n'était pas là sans dessein, et que sa cour favoriserait le projet, s'il avait l'approbation de Votre Majesté. J'avoue qu'il

* Cet article parlait en faveur du roi de Danemark, l'un des candidats pour être élu prince héréditaire à la couronne de Suède.

est tellement séduisant, et qu'il réunit à un si haut degré tout ce qu'un bon patriote pourrait désirer pour sa patrie dans la situation où elle se trouve présentement, que s'il pouvait s'exécuter, rien ne devrait empêcher de s'y attacher sans relâche, mais les difficultés qu'il présente par le contraste des mœurs, des usages, de la constitution des deux pays, et par la rivalité, l'antipathie qui les a divisés depuis tant de siècles, me paraissent invincibles, et je me suis attaché à le faire sentir au duc de Vicence, sans lui cacher en même temps mon opinion particulière sur le personnel du roi de Danemark. Il m'a répondu à cela par la maxime très-connue, que les souverains changeaient, tandis que les États durent.

J'ai eu une conférence avec le comte Romanzoff lundi dernier, à laquelle il m'avait invité par un billet. Il était chargé par l'empereur de me faire des représentations sur la sommation par le conseil de guerre en Suède, de plusieurs officiers accusés de n'avoir pas fait leur devoir pendant la dernière guerre, et devenus par la paix sujets de Sa Majesté Impériale. Il prétendait que cette procédure était diamétralement opposée à l'article XI du traité de Fredricshamn, qui stipule une am-

nistie générale pour les sujets respectifs, dont l'opinion ou les faits en faveur de l'une ou de l'autre des hautes parties contractantes, pendant la dernière guerre, les auraient rendus suspects ou soumis à un jugement. Il me rappela que cet article avait été débattu entre nous fort longtemps, que je m'y étais fortement opposé, et qu'ayant fait l'objection que cet article entraînerait non-seulement le pardon de crimes très-graves, mais aussi l'obligation pour Votre Majesté de continuer aux criminels les émoluments et les pensions dont ils avaient joui avant la guerre, l'empereur n'avait jamais voulu y renoncer, mais qu'il avait consenti à y insérer la clause qui termine cet article. Il ajouta que l'honneur de l'empereur ainsi que celui de Votre Majesté était intéressé à ne pas laisser porter atteinte à une stipulation aussi solennelle, et qu'il s'en remettrait à moi d'empêcher par mes représentations que notre ouvrage ne fût entamé ou détruit. Je m'étais attendu depuis longtemps à ces observations, qui ne sont pas sans quelque fondement, mais il fallait défendre cette cause, et je le fis avec les mêmes arguments que j'avais employés pour m'opposer à ce fatal article pendant les négociations de Fredricshamn. Je

fis valoir les raisons militaires et politiques qui devaient engager l'empereur à ne pas donner une trop grande extension à une stipulation faite en faveur des habitants qui s'étaient prononcés fortement pour ou contre la Russie, mais aucunement pour donner atteinte à la discipline militaire que tous les souverains étaient intéressés à maintenir. Je lui citais l'exemple de la Prusse, qui, après la dernière guerre, avait fait le procès à ses commandants qui s'étaient rendus coupables, malgré qu'une amnistie avait été publiée à la paix. Je dis cela au hasard, ne sachant pas bien si un article pareil existe dans sa paix avec la France; mais sur quoi j'appuyais fortement, c'était que dans aucun cas l'article XI ne pouvait être appliqué aux individus dont le procès avait été entamé avant la conclusion de la paix. Le comte ne fut pas d'accord sur ce point, qu'il disait avoir été prévu et spécifié dans ce même article, et je fus obligé de recourir à ma dernière objection, celle que les officiers qui avaient été sommés, n'ayant pas encore reçu leurs démissions, étaient censés être encore au service de Votre Majesté! Le comte parut faire plus d'attention à cette raison qu'à toutes les autres que j'avais allé-

guées, mais il ne m'assura pas moins que l'empereur ne se désisterait jamais à exiger l'accomplissement ponctuel de l'article en question, qui lui tenait fort à cœur et intéressait l'honneur de sa Majesté, ne pouvant pas accorder que des officiers qui étaient à son service et portaient son uniforme fussent cités à d'autres tribunaux que les siens. Ce mot d'*honneur* me donna occasion de répéter au comte ce que je lui avais dit à Fredricshamn, que l'article XI me paraissait moins honorable pour le souverain qui le proposait que pour celui qui l'accepterait; mais on est ici en d'autres principes, et on l'a été depuis bien longtemps, de manière que si Votre Majesté veut donner une suite à cette affaire, l'empereur s'y attachera davantage, et nous ne gagnerons rien, au lieu qu'en la laissant tomber, ou en déclarant qu'en vertu de l'article XI la procédure envers les accusés vient à cesser, les personnes qui ne veulent ou ne peuvent pas se justifier n'en seront pas moins déshonorées dans l'opinion publique, ce qui, selon moi, est la plus grande des punitions.

L'amiral Cronstedt a une pension de l'empereur de 4,500 riksdalers banque d'Hambourg. Le major Gripenberg, qui a rendu Svartholm,

n'a pas grand'chose, mais on m'a assuré que cette place a été vendue avant que les Russes eussent passé la frontière. Tous ces lâches et ces traîtres, couverts d'opprobre, sont méprisés ici comme ils le méritent, même par les Russes.

Le baron d'Armfelt a obtenu la jouissance du bostaelle Mustiala et un délai jusqu'à la fin de l'an, pour se décider s'il veut être Finnois ou Suédois. Il aura aussi sa pension. Toutes ces affaires le retiendront ici encore quelques semaines.

Signé, CURT V. STEDINGK.

Très-humble apostille.

Saint-Pétersbourg, 7 (19) juillet 1810.

La nouvelle de la défaite de l'armée du grand visir, à laquelle on s'attendait depuis plusieurs jours, n'est pas arrivée encore, mais il y a eu deux affaires le 10 et le 11 n. st., dont la dernière a été fort sanglante et a coûté à l'armée

russe un officier général tué et 200 hommes. Le grand visir ayant pris le parti fort extraordinaire de jeter une grande partie de son armée, forte, à ce que l'on dit, de 20,000 hommes, dans la ville de Schumla qui n'est pas fortifiée, le comte de Kamensky a fait un mouvement avec son aile droite pour occuper un poste dans les montagnes sur les derrières de l'armée Turque, et lui couper la communication avec le chemin qui conduit à Adrianople. Les Turcs n'en ayant pas d'autre pour faire arriver leurs convois et se retirer en cas de besoin, ont voulu empêcher ce mouvement le 10, et ont été repoussés avec perte. Ils sont revenus à la charge le lendemain avec plus de force, et ont attaqué les Russes, qui en attendant avaient gagné le poste qu'ils voulaient occuper, et qu'ils ont maintenu malgré la perte qu'ils ont faite, les Turcs s'étant repliés dans leur camp. Le comte de Kamensky avait écrit qu'il voulait attaquer les Turcs dans la ville de Schumla, mais je crois qu'il y pensera à deux fois, n'étant pas aisé d'attaquer une ville défendue par 40,000 hommes, même des Turcs, lorsqu'un corps de pareille force est campé tout auprès et prêt d'attaquer les assaillants. Il est plus probable qu'il

cherchera à les affamer et les obliger par là à souscrire aux conditions de paix que la Russie veut leur imposer. Elles consistent dans la cession de tous les pays qu'ils possédaient sur la rive gauche du Danube, et dans une contribution de 20 à 40 millions de piastres pour les frais de la guerre. *Ut in litteris submissè humillimis.*

CURT V. STEDINGK.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 1 (13) août 1810.

Malgré que ma très-humble dépêche du 19 juillet, envoyée par le major Brunow, ait répondu en grande partie à la question que Votre Grandeur m'a faite, par sa dépêche en chiffre du 24, j'ai cru ne pas devoir tarder de faire parvenir au roi les notions que j'ai pu rassembler ici, sur le grand objet qui nous occupe en ce momnet.

Jamais le présent n'a été plus problématique, ni l'avenir plus incertain. Si on se décide pour le Danemark, nous courrons risque de cesser d'être Suédois; si on ne le fait pas les deux pays

sont en danger de devenir des provinces de leurs puissants voisins. Plus notre choix est libre, et plus nous serons sans excuses, s'il ne tourne pas à notre avantage. Le personnel du souverain que nous choisirons me paraît devoir entrer en considération beaucoup moins que la convenance des peuples que l'on veut réunir sous le même sceptre. Une constitution est mauvaise si l'État ne peut se maintenir que sous un grand prince, mais l'unité dans la constitution des peuples, qui obéissent au même souverain, me paraît nécessaire pour leur bonheur à tous. Cependant la maison d'Autriche a longtemps offert, et offre encore l'exemple du contraire, et qui sait si un prince Danois naturalisé en Suède, ne ferait pas, en faveur d'une grandeur réelle, le sacrifice de ce pouvoir illimité, dont les Danois ne se trouvent pas fort bien à l'heure qu'il est? J'imagine qu'il ne pourra pas être question de l'ancien prince royal, mais il n'est pas moins vrai que ce choix, s'il n'augmente pas notre force réelle, nous éviterait bien des embarras présents et futurs, et mettrait notre bon roi fort à son aise. Enfin rien n'est plus grand que ce qui se traite dans ce moment à Oerébro, et rien ne sera plus glorieux

pour Votre Grandeur, et ceux qui jouent un rôle principal, que de faire tourner cette grande aventure au plus grand bien de la patrie.

Je viens d'apprendre que le général Kamensky, qui était allé avec deux divisions de son armée à Rutschuk, en a détaché une pour aller à la rencontre du Pascha de Widdin, qui marchait au secours de Rutschuk, et que l'on dit avoir été battu complétement par cette division, et obligé de rebrousser chemin. Les Russes s'étaient emparés aussi de quelques îles dans le Danube, entre Rutschuk et Georgewo, ce qui facilite beaucoup le transport des vivres. Pendant ce temps le grand vizir, ayant été informé de l'absence du général et des deux divisions, a fait une sortie générale. Le combat a été des plus sanglants, et les Russes ont perdu beaucoup de monde, mais ils se sont maintenus dans leur position. Le gouvernement vient de faire une capture considérable. Plus de 70 vaisseaux marchands, venant d'Angleterre avec de faux papiers comme s'ils venaient de Ténériffe, avaient été arrêtés en différents ports de Russie. Le conseil vient de décider que leurs cargaisons, dont la valeur se monte à plus de 20 millions de roubles, seront confisquées au profit

de la couronne. Les navires seront relâchés et pourront être chargés de marchandises russes. Peut-être les Anglais s'apercevront-ils à la longue que s'ils ménagent la Russie, elle ne les ménage guère.

DÉPÊCHE DU BARON DE WETTERSTEDT A L'AMBASSADEUR.

Oerébro, 28 août 1810.

Le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo vient d'être élu prince royal de Suède, et héréditaire de la couronne de Charles XIII. L'élection a été *unanime dans ces quatre ordres*. L'ordre des paysans avait déjà fait son choix à neuf heures trois quarts ce matin. Celui des trois autres ordres a suivi immédiatement après. Pas une voix n'a été contraire. Cette union dans les opinions doit faire impression dans l'étranger; il est à désirer que la Russie ne s'en effarouche point. Le général Suchtelen s'est plaint, et avec raison, des abus de la liberté de la presse, sur-

tout dans la grande affaire de la succession au trône. Tout cela finira maintenant que le choix est fait, et le gouvernement a déjà pris toutes les mesures, compatibles avec nos lois organiques, pour prouver à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, que le roi ne désire rien plus vivement que de conserver intactes ses relations de bonne harmonie avec S. M. Impériale. Les rires de quelques folliculaires n'influeront en rien sur la marche et le système du roi.

Apostille de la main du baron d'Engestrom.

C'est maintenant, monsieur le comte, que la patrie a besoin des talents, de la sagesse de Votre Grandeur, et de la haute considération qu'elle a su se donner en Russie. Il est question de faire comprendre dans ce pays là, qu'aucune influence étrangère n'a déterminé l'élection qui vient de se faire, et qu'elle ne changera en aucune manière le système de modération que le roi a adopté.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 22 août (3 septembre) 1810.

SIRE,

Les deux courriers arrivés successivement le 15 et le 23 août m'ont apporté des nouvelles fort différentes. D'après les premières je devais croire que les vœux de Votre Majesté, et ceux de la nation se réuniraient en faveur du prince d'Augustenbourg, et je vois par la dépêche de S. E. M. le baron d'Engestrom, que le prince de Ponte-Corvo a été choisi pour successeur à la couronne, à l'unanimité. N'étant pas instruit de ce qui a pu occasionner un changement aussi prompt et aussi

inattendu, je dois me borner à faire des vœux pour qu'il serve au bien de la patrie et à la satisfaction de Votre Majesté, qui sont ce qui me tient le plus à cœur dans ce monde ci. La sensation que ce grand événement a produit ici surpasse toute idée. Le ministère, les grands, le public le regardent comme le complément du malheur dont ils craignent que leur pays est menacé; et ils se croient déjà à la veille, où, par l'influence de la France, la Russie sera obligée de restituer ce qu'elle a envahi depuis un siècle. L'armée sous les ordres du général Kamensky fait peu de progrès; cette guerre mine lentement la Russie en hommes et en argent, et il n'est pas décidé que la Moldavie et la Valachie lui resteront. Rutschuk tient encore. Un assaut que le général Kamensky a donné à la place, a été repoussé avec perte de 2,000 hommes. La veille les Turcs avaient fait une sortie, enlevé la tranchée et du canon, et les Russes avaient perdu le général Siewers, plusieurs officiers de marque et 1,200 hommes.

Les cargaisons de 14 navires, de la valeur de 15 millions de roubles, ont été confisquées au profit de la couronne, leurs papiers n'ayant pas été trouvés en règle. Ils passaient pour venir de

Ténériffe, quoique la plupart venaient bien certainement de Londres, et d'ailleurs tout navire qui porte une licence anglaise est sujet à confiscation; d'après la jurisprudence du comte, quoique cela ne soit pas dit expressément dans aucune oukase. Il le déclare en propres termes dans sa réponse à une note que je lui avais adressée en faveur d'une cargaison, appartenant à la maison Bohman, Hassel et Gorges, à Stockholm. J'ai l'honneur de joindre ici (sub. litt. A. B.) les deux pièces qui regardent cette affaire. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que l'acte de rigueur exercé ici contre le commerce, en vertu du système continental, est de même date que l'abolition des décrets de Napoléon contre l'entrée des denrées coloniales en France. Ce contraste augmente encore l'aigreur du public contre le comte de Romanzoff; et on est si persuadé à Pétersbourg que le système actuel ne pourra pas durer, et que le gouvernement sera forcé de se rapprocher de l'Angleterre, que les gens à argent font des spéculations dans cette supposition, qui cependant ne pourra avoir de réalité que dans quelque temps d'ici.

La nouvelle de l'élection du prince de Ponte-

Corvo m'étant parvenue le 22 août à 2 heures après midi, je me suis rendu chez le comte de Romanzoff vers les 7 heures du soir, pour la lui communiquer. Ne l'ayant pas trouvé, il m'a écrit bientôt après pour m'inviter de venir le voir. Ce que je venais lui apprendre était assez marquant pour faire quelque impression sur son esprit, mais habile dans l'art de se composer, il n'a pas donné le moindre signe d'étonnement ou de désapprobation. Il a trouvé au contraire fort simple que le prince de Ponte-Corvo fût élu, ayant pour lui les vœux de la nation qui ne pouvaient qu'engager Votre Majesté à le proposer aux états. Malgré cette tranquillité apparente, il n'est pas moins certain que les Russes sont au désespoir de ce choix aussi bien que les Danois, ce qui me paraît être de fort bon augure pour la Suède.

Très-humble apostille.

Saint-Pétersbourg, le 12 (24) septembre 1810.

Le courrier porteur de cette très-humble dépêche

était sur le point de partir lorsqu'une personne très-sûre et très-connue qui m'a prié de ne pas la nommer, est venue m'avertir que le ci-devant roi de Suède était arrivé à Polangen le 17 de ce mois, accompagné d'un seul domestique, qu'il avait écrit à l'empereur, que sa lettre était arrivée ici le 19, que l'empereur avait paru fort surpris et touché de cette opposition, et a envoyé le 21 à Polangen, son aide de camp général le comte Ozarofsky, avec sa réponse. Il lui offre, dit-on, un asile dans ses états, ainsi qu'à sa famille. Il est le maître de se rendre ici, et partout où il voudra en Russie, et on lui promet la meilleure réception. On croit savoir que le projet de Gustave Adolphe est de se rendre en Angleterre, et qu'il n'a demandé à l'empereur que de pouvoir s'embarquer dans quelque port de ses états. A cela l'empereur doit avoir répondu que si c'était là son dessein, il lui donnerait un vaisseau de guerre pour se rendre à bord de la flotte anglaise qui était dans la Baltique. Le secret le plus profond a été gardé sur l'envoi du comte Ozarofsky, et personne encore ne se doute ici de cet incident. On n'a pas pu me dire si l'ambassadeur de France en était averti, mais je le soupçonne, puisqu'il a

expédié avant hier un courrier pour Paris. Je sais que lorsque Gustave Adolphe est venu pour la seconde ou troisième fois à Berlin, le roi de Prusse a eu quelque inquiétude que ces fréquentes apparitions pourraient le compromettre avec les cours de Suède et de France, et qu'il a ordonné au comte de Goltz d'en parler au chargé d'affaires de France. Celui-ci lui a répondu que son maître ne s'embarrassait pas du tout de ce que le ci-devant roi de Suède faisait.

Comme j'ai vu par la gazette que la reine, son épouse, avec sa famille, s'approche de ces contrées, et avait déjà passé Weimar, je crains beaucoup que le projet du ci-devant roi de Suède est de venir ici, où il a beaucoup de partisans, de s'y établir peut-être, ce qui rendrait ma position plus pénible encore qu'elle ne l'est déjà. *Ut in litteris submissè humillimis.*

CURT V. STEDINGK.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 20 septembre 2 octobre) 1810.

La lettre de Votre Grandeur du 22, m'a fait grand plaisir, mais elle m'a causé aussi beaucoup d'agitation. En me parlant de mon retour en Suède, comme d'une chose qui dépend de moi, Votre Grandeur m'inspire le plus grand désir de l'exécuter sans le moindre délai; mais la condition attachée à cette permission de consulter avant tout le service de l'État, fait que j'hésite. Plusieurs symptômes paraissent annoncer une crise prochaine dans ce pays-ci. Les dernières victoires des Russes en Bulgarie ont à la vérité relevé leur courage, mais Rutschuk tient encore, et tant qu'ils ne seront

pas sûrs d'avoir la paix de ce côté-là, leurs finances ne se relèveront point. La stagnation du commerce tarit les sources de l'aisance publique, et le mécontentement est général. Tous les vœux sont pour la paix avec l'Angleterre, et la France est abhorrée. Le foyer de cette haine est à la cour même, si j'en excepte l'empereur et quelques courtisans. Tout cela joint aux menées de l'Angleterre, pourrait produire une explosion, un changement de système, et exiger une attention suivie, qui certainement ne manquerait pas à M. de Schenbom ; son zèle et son patriotisme sont à toute épreuve, mais il est moins bien placé que moi, pour être instruit à temps.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 24 septembre (6 octobre) 1810.

M. Broberg m'ayant demandé un passe-port de courrier pour aller plus vite, j'en profite pour informer Votre Grandeur que Rutschuk et Georgewo, qui ne font qu'un, ont capitulé le 15 (27). L'empereur en a reçu la nouvelle le 5 octobre (nouveau style) à minuit, et nous avons assisté à un *Te Deum* au palais d'hiver dimanche passé. Les garnisons fortes de 6 à 7,000 hommes, ont obtenu de sortir avec tous les honneurs militaires, et de se rendre au camp du Grand-Vizir. Les Russes, en bons courtisans, avaient offert ces conditions aux Turcs, s'ils rendaient les forteresses

le 15 (nouveau style), jour du couronnement de l'empereur. La majeure partie de ces garnisons était formée par les habitants, et n'a pas été comprise dans la capitulation. De cette manière les Russes sont complétement maîtres de la Moldavie, de la Valachie, et de ce que les Turcs possédaient de ce côté-ci du Danube. Ils ont, sur l'autre rive, Silistria, Sistava, Rutschuk avec quelques autres places, qui leur servent de point d'appui et facilitent leurs opérations ultérieures. Le gouvernement espère, qu'après avoir essuyé des pertes aussi considérables, les Turcs deviendront plus traitables, et accepteront les conditions de paix qu'il veut leur accorder, en se relâchant même sur quelques conditions, auxquelles ils ne voulaient pas s'entendre. On croit que M. d'Italinsky, qui a été longtemps à Constantinople, sera chargé de la négociation, si elle peut s'entamer. D'autres prétendent que cette commission pourrait regarder M. d'Alopeus, qui revient de Vienne en grande diligence.

Une nouvelle encore, qui n'est pas moins intéressante pour nous, est que le comte de Gottorp, Gustave IV Adolphe, ne viendra point ici, et n'a pas le projet de rester en Russie. Il est ar-

rivé à Riga dimanche 30 septembre à 1 heure après midi dans une calèche ouverte, accompagné du comte Osorofsky, et d'un seul domestique qui était sur le siége. Il est descendu au gouvernement, où on lui a servi un dîner de l'auberge. Le général comte de Wittgenstein, qui commande les troupes dans ces quartiers, avait été à sa rencontre, jusqu'à Polangen, et l'avait précédé à Riga d'un jour. L'empereur ayant appris qu'en arrivant à Polangen, il n'avait pas eu de quoi payer l'estafette qui devait porter sa lettre à S. M. Impériale, lui avait envoyé 5,000 ducats, en l'autorisant, en même temps, de tirer sur lui des lettres de change, pour autant qu'il aurait besoin. Il a refusé ces offres, l'une et l'autre, disant que dans sa position on n'avait pas besoin d'argent. Le comte de Wittgenstein lui avait trouvé deux bâtiments à choisir, qui étaient à Dûnamûnde. Le marché avait été fait pour la cahute, à 600 roubles de banque par mois, ce qui paraît indiquer que le voyage sera long. Ce fut lundi 1^er^ octobre, que le comte de Gottorp alla à Dûnamûnde, pour faire son choix et pour s'embarquer. Les nouvelles ne vont pas plus loin. C'est par un voyageur, que je les ai reçues. Le comte de Ro-

manzoff ne m'en a pas dit un mot, et quand je lui ai demandé s'il avait appris quelque chose touchant le comte de Gottorp, il m'a répondu que non. Je lui ai dit alors ce que j'en savais, il m'a répliqué que j'étais mieux instruit que lui. Cependant le baron de Keller, aide de camp du comte de Wittgenstein, était arrivé ici le 3, et en est reparti le 5. Ce que j'ai l'honneur de mander à Votre Grandeur est d'accord avec les renseignements que l'ambassadeur de France a reçus.

Apostille.

Saint-Pétersbourg, le 27 septembre (9 octobre) 1810.

Ma dépêche était écrite et allait partir, lorsque le courier Liljedahl est arrivé ce matin de fort bonne heure ; avec les dépêches de Votre Grandeur du 1^er^ octobre. L'empereur n'ayant consulté personne, lorsqu'il fit sa réponse au comte de Gottorp à Polangen, il est à croire que, sans songer aux conséquences, il n'a suivi que des

mouvements du repentir et de la commisération, en lui accordant sa demande et des secours, certain, au reste, d'être fortement approuvé par sa mère, sa sœur et une grande partie du public. Cette première démarche faite, toute représentation contre l'admission ou le départ du comte aurait été inutile, mais de ma part, elle aurait pu produire le mauvais effet de jeter de l'odieux sur les démarches de notre gouvernement, puisqu'on regarde tout ce qui concerne ce prince sous un point de vue bien différent que chez nous. Il n'y avait que la désapprobation de la France, qui aurait pu arrêter le mal ; mais loin de désapprouver la démarche de l'empereur, je sais, à n'en point douter, que le duc de Vicence a trouvé que ce souverain ne pouvait pas agir autrement qu'il a fait, et que c'est dans ce sens qu'il en a écrit à sa cour.

Malgré quelques indices d'un refroidissement entre la Russie et la France, celle-ci tient toujours la même conduite et le même langage vis-à-vis de l'autre. Pour ce qui regarde la Suède, elle évite soigneusement de donner le moindre ombrage ici. Son ambassadeur vient de communiquer au comte de Romanzoff, par ordre de sa

cour, la lettre originale par laquelle le roi, en communiquant à Napoléon l'élection du prince de Ponte-Corvo, lui demande son agrément pour le prince d'accepter, ainsi que la réponse que l'empereur y a faite. Quant au comte de Gottorp, la mission française s'explique ici comme à Berlin, que l'empereur s'embarrasse fort peu de ce que le ci-devant roi de Suède fait. S'il fallait en juger d'après les apparences, on dirait que jusqu'à présent la Suède entre pour peu de chose dans les vues politiques de Napoléon, et que l'intérêt qu'il lui porte, se borne à vouloir sa conservation, et sa tranquillité intérieure, tandis que ce pays-ci tient le premier rang dans son esprit, par l'idée, peut-être exagérée, de sa grandeur et de sa puissance, que le duc de Vicence a grand soin d'entretenir.

J'expédierai un courrier, dès que je me serai assuré du départ du comte de Gottorp. En attendant j'ai l'honneur de joindre ici les dernières gazettes de Pétersbourg.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 15 (27) octobre 1810.

M. Sterky, après avoir fini ses achats ici, m'ayant prié de lui donner un passe-port de courrier, pour lui faciliter son voyage, j'en profite pour informer Votre Grandeur qu'il n'y a absolument rien de nouveau ici. Le ci-devant roi Gustave-Adolphe est la plupart du temps à Riga, où il commence à se plaire, et à s'humaniser au point qu'il y fréquente les bals et les sociétés. Il ne songe plus à s'embarquer pour l'Angleterre, ni à aller à Constantinople. — Il avait annoncé le projet d'aller à Sarepta, le chef-lieu des frères Moraves en Russie, mais lorsque tout était dis-

posé pour ce voyage, il y a renoncé. — Ces irrésolutions continuelles, et la singularité de sa conduite, diminuent tous les jours le nombre de ses partisans, et quand on s'entretient de lui dans les sociétés de Pétersbourg, c'est pour plaindre l'aliénation d'esprit dans laquelle on croit qu'il est tombé. — L'ambassadeur de France en est tellement convaincu, qu'il s'étonne comment je puisse avoir la moindre inquiétude sur son séjour en Russie, et il prétend, que tant que la reine, son épouse, et ses enfants, n'y viennent point, il n'y a pas la moindre raison de s'en alarmer. — Il est aussi toujours du même avis que l'empereur ne pouvait pas lui refuser l'asile qu'il demandait.

Le prince Kourakin, revenu depuis quelques jours de sa mission de Paris, en a rapporté des nouvelles qui ont fait grand plaisir à l'empereur. Ce monarque se croit plus assuré que jamais de l'amitié de Napoléon, et la terreur que l'élection du prince de Ponte-Corvo avait imprimée, est entièrement effacée.

M. d'Alopeus est revenu. — Il est tombé en discrédit pour quelques insolences qu'il s'est permises à Vienne, mais comme il est fort adroit, il aura bientôt effacé ces impressions; et malgré

tout ce qu'il en dit, son projet est certainement de revenir en Suède, ce que je ne manquerai pas d'empêcher, conformément aux ordres de Sa Majesté. — On a célébré hier le 51e jour de naissance de l'Impératrice mère; il y avait grande parade le matin, où on a promené les clefs de Rutschuk, et 50 drapeaux que l'armée a pris; après cela, cercle à la cour, et le soir un très-beau spectacle à l'Hermitage, où tout le corps diplomatique fut invité par extraordinaire. — La journée fut terminée par un grand feu d'artifice sur la Neva et ses bords, mais qui ne réussit pas également bien.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 16 (28) octobre 1810.

SIRE,

Je viens de chez le chancelier de l'empire qui m'avait invité à une conférence pour aujourd'hui. Il m'a dit que l'empereur, fidèle à sa promesse d'informer Votre Majesté de tout ce qui concernait le ci-devant roi de Suède, pendant son séjour en Russie, me faisait savoir que ce prince venait de s'embarquer à Bolderau le 10 (22) au soir, sur le *Tartarus*, brick anglais de 27 canons, commandé par le capitaine Meanwearing. Ce bâtiment, qui était en station à Hogland, arriva à

Bolderau le 9 sous pavillon parlementaire. Le capitaine étant descendu à terre, déclara aux autorités qu'il était venu pour s'enquérir d'un bâtiment de guerre anglais, que l'amiral croyait être échoué sur cette côte. Ayant été conduit au comte de Wittgenstein, général commandant dans ces cantons, il lui avoua le véritable objet de sa venue, prétendant qu'il faisait cette équipée de son propre mouvement. Le comte lui ayant dit que ses ordres portaient de ne gêner le comte de Gottorp en rien, le capitaine demanda à le voir, et la suite de l'entretien fut que le ci-devant roi s'embarqua le lendemain. Le rapport en arriva ici le 14 (26) au soir, et l'empereur en fut instruit hier matin. L'ambassadeur de France ayant dîné hier chez S. M. impériale, elle lui en fit part; et quoique je ne l'aie pas vu depuis, je suis certain qu'il n'y a trouvé rien à redire. Le comte de Romanzoff me dit que l'empereur était persuadé que le capitaine Meanwearing, ou bien l'amiral Saumarez, n'ont pas agi en cela d'après les ordres de leur Cour, qu'ils n'auraient pas eu temps de recevoir depuis l'arrivée du comte de Gottorp à Polangen. Mais si d'après les rapports de l'amiral Krusenstjerna de Carlscrona, l'ami-

ral Saumarez a été instruit, dès le 20 septembre, du projet du ci-devant roi, de s'embarquer à Colberg pour l'Angleterre, il a très-bien pu recevoir les ordres en question depuis ce temps-là; et je viens d'apprendre tout à l'heure du baron du Blome, que le comte de Gottorp avait écrit à l'amiral Saumarez. Ce qui paraît décidé, c'est que l'empereur ne se doutait aucunement du prompt départ de son beau-frère. Le comte de Romanzoff disait, il n'y a pas quatre jours, que le comte de Gottorp commençait à se plaire à Riga, et qu'il y fréquentait les sociétés, et alors celui-ci était déjà embarqué. Le comte de Wittgenstein s'était occupé à lui trouver, pour l'hiver, une maison à Riga qui pût lui convenir, Gustave-Adolphe ayant déclaré qu'il ne voulait pas rester dans celle du gouverneur, qui était trop grande de beaucoup pour sa fortune. En partant, il a écrit trois lettres, une à l'empereur, en peu de lignes, dans laquelle il remercie Sa Majesté de l'accueil qu'il a reçu dans ses états, et lui dit qu'il ne cessera jamais de faire des vœux pour sa prospérité; l'autre à l'impératrice Élisabeth, et la troisième, celle que j'ai l'honneur de joindre ici, l'empereur l'envoya par un feldjâger, au comte,

pendant que j'étais chez lui, avec un billet contenant l'ordre de me la remettre. A ces communications le chancelier a ajouté qu'il enverrait un courrier au général Suchtelen, pour l'informer de ce qui venait d'arriver, n'ayant pas fait la moindre mention, jusqu'à présent, du comte de Gottorp, dans sa correspondance avec le général. Il m'a dit aussi que M. de Suchtelen se louait infiniment de M. d'Alquier, et qu'il en faisait un portrait fort avantageux.

Il n'y a aucun doute que l'empereur ne soit très-content du parti que le comte de Gottorp a pris de quitter la Russie ; et à tout examiner, je crois moins désavantageux pour nous qu'il soit en Angleterre qu'ici.

A S. EXC. M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 4 (16) novembre 1810.

Ma très-humble dépêche était écrite lorsque j'ai appris que Napoléon nous témoigne de l'humeur, et qu'il se plaint à l'empereur Alexandre que la Suède sert d'entrepôt aux marchandises de l'Angleterre, et que c'est par là qu'elle en verse une quantité dans le continent. Il faut que ce soit la lettre dont M. de Czernischeff a été porteur qui contiennent ces griefs, et quand je les combine avec ce que M. de Blom m'a dit, je commence à croire que de nouveau Napoléon veut nous forcer à suivre son système dans toute son étendue, et à nous déclarer ouvertement contre

l'Angleterre. Il ne ménage pas davantage son beau-père, et le froid qui existe entre eux ne vient que de ce que ce dernier ne suit pas exactement la marche que son gendre lui indique. La brûlure des marchandises et la condamnation des officiers originaires des provinces cédées à la France, qui servent dans l'armée autrichienne, sont les pierres d'achoppement. Il ne faut pas chercher d'autres raisons des caresses que Napoléon fait à la Russie en ce moment.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 20 novembre (2 décembre) 1810.

SIRE,

J'ai vu avec bien moins de surprise que de douleur les mesures que Votre Majesté a été forcée d'adopter contre l'Angleterre. On ne pouvait pas se flatter que Napoléon laisserait à la Suède une neutralité qui contrariait un système, dont il se promet à tort la paix, qui momentanément remplit ses coffres et que l'expérience seule de son inefficacité et de la misère qui en résultera sur tout le continent pourra lui faire abandonner.

Le vieux, le diligent Oestbom est arrivé diman-

che dernier à sept heures du matin, et je n'ai pas perdu un instant pour demander une conférence au comte de Romanzoff, craignant qu'il ne profitât de l'occasion pour nous faire une déclaration analogue à celle de M. d'Alquier, afin de s'en faire un mérite auprès de l'empereur des Français. Il m'a indiqué l'heure où je devais me rendre au spectacle de l'Hermitage, de manière que je ne pouvais rester chez lui que très-peu de temps, mais assez pour lui dire en gros de quoi il s'agissait et convenir d'une autre entrevue pour le lendemain. A la cour je vis l'ambassadeur de France, auquel j'en fis part également. Celui-ci était venu chez moi quelques jours avant pour me faire les mêmes doléances, les mêmes plaintes, qui sont contenues dans la lettre de M. d'Alquier du 13, à S. E. M. le baron d'Engestrom, à quoi il ajouta par manière de conversation que le général Suchtelen était traité à Stockholm avec très-peu d'égards. Il m'assura au reste qu'il n'était nullement chargé de me parler de ces objets, que le baron d'Alquier ne manquerait pas d'agir d'après ses instructions, et que ce qu'il m'en disait n'était que pour me prouver son désir que rien ne troublât notre union avec la France. Il écouta fort tran-

quillement les raisons que je lui opposais, et finit la discussion en disant qu'il n'avait d'autre règle en politique que de suivre exactement les ordres de son souverain.

M'étant rendu chez le chancelier lundi à l'heure désignée, je lui remis une copie de la circulaire du 13 novembre que M. le baron d'Engestrom m'a demandé de lui communiquer. Il ne revenait pas de son étonnement que Votre Majesté avait déclaré la guerre à l'Angleterre aussi promptement. Il prétendait que le dessein de l'empereur des Français n'avait été que de nous obliger à observer avec plus d'exactitude les restrictions mises à notre commerce avec l'Angleterre. Il ignorait que la constitution donnait le droit à Votre Majesté de faire la guerre et la paix sans le consentement des États, de manière qu'il s'était imaginé qu'une détermination pareille serait une affaire de longue haleine. Il me dit : « Que l'empereur Napoléon » avait parlé de nos affaires à M. de Czernischeff » à deux reprises, la première fois, à la fête du » 21, et la seconde lors de son départ pour Pé- » tersbourg, mais qu'il n'avait pas été question de » guerre. Ce n'est pas, dit-il, que cette résolution » de votre part ne convienne à la Russie, puisque

» nous agissons dans le même sens et d'après les » mêmes principes, mais elle doit avoir de grands » inconvénients pour vous, et nous ne désirons » que votre bien-être et votre tranquillité. Croyez-» moi, Monsieur, on n'a pas tiré parti en Suède » de nos dispositions à votre égard. Je vous fais » juge vous-même si nous n'avons pas évité soi-» gneusement de nous mêler en rien de nos affaires » intérieures; et depuis que nous sommes nantis » de la Finlande, il est impossible que nous dési-» rions jamais de nous agrandir à vos dépens. » Toutes les acquisitions que nous pourrions faire » de votre côté, deviendraient pour nous la che-» mise de Nessus; mais vous nous avez toujours » montré de la défiance, et vous vous êtes adressés » de l'autre côté. Vous voyez ce qui vous en ar-» rive. Si nous avions été bien unis, on ne nous » aurait pas brusqués ainsi. » Ce discours me donnait beau jeu de récapituler à M. le chancelier tout ce que nous avions souffert de la politique russe nombre d'années, et surtout dans les derniers temps, mais il prétendait que nous nous étions attiré nos malheurs nous-même, et qu'il eût été facile au roi Gustave-Adolphe d'éviter la dernière guerre. En continuant à me vanter les bonnes in-

tentions de sa cour pour la Suède, il cita parmi d'autres preuves, que toutes les fois qu'on avait voulu exciter l'empereur à se montrer plus imposant à notre égard et de ressentir certains faits, qui auraient pu l'indisposer, Sa Majesté n'avait jamais voulu y entendre. Ce propos, que je ne laissai pas sans réplique, me rappela ce que l'ambassadeur de France m'avait dit, il y avait quelques jours, du général Suchtelen. Dans cet entretien avec le chancelier, qui dura près de deux heures, il paraissait avoir oublié entièrement qu'il m'avait dit la veille, et je ne crus pas à propos de le lui rappeler, que l'empereur Napoléon avait désiré que la Russie nous fît une déclaration sur nos relations avec l'Angleterre, et qu'on allait la faire; mais que nous ne lui en avions pas laissé le temps, ce dont il parut fort aise, car, dit-il, nous sommes en règle avec lui et avec vous.

Dans le public notre rupture avec l'Angleterre a répandu beaucoup de mécontentement. On prévoit la gêne qui en résultera pour le commerce de la Russie qui n'allait pas mal cette année, puisqu'en outre des vaisseaux, qui sont déjà arrivés, on en attend encore 200 dans les ports de la

Courlande, de la Livonie et de l'Estonie, sans compter ses derniers envois, la Russie est approvisionnée de sucre pour trois ans, de café pour cinq et de poivre pour dix. On fait sonner fort haut la confiscation des marchandises, soit-disant venues de Teneriffe, et l'ambassadeur de France me l'a cité souvent comme une preuve de l'exactitude avec laquelle la Russie remplissait ses engagements; mais outre qu'on en a laissé détourner une grande partie, il n'est pas décidé encore si le produit de la vente ne sera pas mis en dépôt comme on l'a fait de ce qui a été saisi aux Anglais au commencement des hostilités, mais il n'est pas question de rien rendre aux propriétaires russes, qui sont toujours les derniers auxquels le gouvernement songe. Heureusement pour eux, ils ne sont pas gens à s'oublier, et à Riga, où la confiscation avait été estimée à dix millions, elle ne produira que trois millions et demi. Ici on a agi avec plus de rigueur, de manière qu'en totalité la confiscation rendra dix millions au lieu de vingt-cinq, à quoi elle était évaluée. La Russie est et restera amie de l'Angleterre, et notre guerre avec ce pays contrarie ici tout le monde.

M. de Czernischeff a été fait colonel pour les

bonnes nouvelles qu'il a apportées de Paris, où il doit retourner incessamment. Il n'y a sorte d'éloge que le comte de Romanzoff ne fasse de lui, et étant en même temps en faveur auprès de l'empereur Napoléon, je ne doute qu'il ne fasse promptement son chemin dans la carrière diplomatique, pour laquelle il me paraît avoir tout ce qu'il faut.

Le général Kamensky est venu ici de l'armée du Danube, où il doit régner la plus grande mésintelligence parmi les généraux. Les uns disent que l'on est si mécontent de lui à l'armée, qu'il a dû la quitter, d'autres qu'il est appelé pour commander une armée de 40,000 hommes, que l'on veut rassembler du côté de Kiow, où l'on s'occupe aussi de fortifier plusieurs points et d'établir une ligne de défense ainsi qu'on le fait sur le Dûna. Les Russes se battent encore du côté de Widdin ; mais du reste, ils ne sont occupés que de s'établir dans leurs quartiers d'hiver et de se préparer à une nouvelle campagne.

L'ambassadeur de France est venu me dire au sujet du général Suchtelen, tout le contraire de ce qu'il m'avait dit l'autre jour. Le général est traité à merveille par Votre Majesté, et s'en

loue extrêmement dans ses dernières dépêches, que le comte de Romanzoff a montrées à l'ambassadeur. Je lui ai demandé d'où il avait tiré la nouvelle que cela n'avait pas toujours été ainsi. Il m'a répondu que cela lui était revenu de tous côtés, mais jamais ni de la Suède, ni du comte de Romanzoff, qui avait toujours soutenu le contraire, de manière qu'il faut croire que la nouvelle était venue de Paris pour en faire usage ici contre nous, en cas que nous n'eussions pas cédé à la nécessité.

CURT V. STEDINCK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 18 (30) décembre 1810.

SIRE,

Mes derniers très-humbles rapports étaient du 20 novembre (2 décembre) par le lieutenant Oestbom. Lors de son départ je ne me doutais point du voyage de M. de Czernischeff en Suède. On m'en avait fait un secret, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est que l'on s'attendait que j'en ferais sentir l'inutilité. J'ai appris depuis que d'abord après l'arrivée de M. de Czernischeff de Paris, l'empereur s'était décidé de l'envoyer à Stockholm, en apparence pour prouver à l'em-

pereur Napoléon, que la cour de Pétersbourg était dans l'intention d'appuyer les démarches de celle de France auprès de Votre Majesté, mais dans le fait pour nous rassurer sous main sur les suites d'une résistance de notre part, que l'on regardait ici comme certaine et immanquable. En conséquence l'envoi de M. de Czernischeff avait été annoncé à Paris par le duc de Vicence et le prince Kourakin, avant que la nouvelle de la note du baron d'Alquier du 13 novembre, et la réponse que Votre Majesté lui avait fait donner, m'étaient parvenues. La promptitude mise à cette réponse, et la lenteur qui règne constamment dans ce cabinet-ci, a dérangé tous les calculs. Pour y remédier on voulut faire semblant d'ignorer que la déclaration de guerre contre l'Angleterre avait été publiée, quoique ce fût un courrier de M. le général Suchtelen qui me l'apporta, avec les dépêches de son excellence M. le baron d'Engestrom du 23 novembre, mais il n'y avait pas moyen, puisque je l'avais communiquée au comte de Romanzoff le même jour qu'elle m'était parvenue. Il fallait donc un nouveau prétexte à l'envoi de M. de Czernischeff, et on le trouva dans les bontés que notre prince royal a témoignées à

ce jeune homme pendant son séjour à l'armée française et à Paris, ainsi que dans la communication faite à l'empereur Napoléon par rapport à ce voyage. De cette manière on a espéré d'en cacher le véritable motif, celui de se procurer des renseignements sur les dispositions de notre cour et du public, dont on se plaint que le général Suchtelen ne fait jamais mention dans ses dépêches, de profiter de l'accès que M. de Czernischeff se flatte de trouver auprès du prince royal, pour connaître les sentiments de son Altesse Royale à l'égard de la France, ou plutôt de l'empereur Napoléon, contre lequel on la croit fortement prévenue, et cela sur des indices qui me paraissent très-douteuses. Il est chargé aussi de beaucoup de compliments et protestations d'amitié de la part de son souverain pour Votre Majesté et le prince royal, et il n'est pas sans espoir, s'il a du succès, d'être nommé à la mission de Suède, quand le général Suchtelen aura eu son rappel. On lui a donné un feldtjâger pour qu'il puisse instruire sa cour promptement de ce qu'il aura pu apprendre. L'empereur désire infiniment de nous rassurer, de nous rendre confiants et nous faire oublier les torts qu'il a avec nous.

Cela importe d'autant plus à Sa Majesté qu'elle se trouve de nouveau dans une situation assez critique avec l'empereur des Français. Il existe en ce moment des différends entre eux, dont on ne connaît pas bien la cause, l'ambassadeur de France et le comte de Romanzoff ayant le plus grand soin de s'en cacher, mais on ne peut ignorer que la méfiance régnera éternellement entre les deux souverains. Napoléon craint que cette Cour ne lui échappe, et ne s'y fie guère. Alexandre n'est point sans inquiétude sur les projets éventuels de son ami et allié. Il le soupçonne de mettre de l'empêchement à la paix avec les Turcs, dont ce pays-ci a un si grand besoin, et de vouloir favoriser la Suède et la Pologne. Il voudrait se mettre à l'abri des exigences de la France, et il y est sujet continuellement. En dernier lieu, le duc de Vicence a fait quelques démarches pour l'établissement du tarif sur les denrées coloniales qui, à la vérité, n'ont pas réussi, la proposition ayant été déclinée, comme elle l'a été en Suède, mais qui n'ont pas laissé d'embarrasser, et qui en font attendre d'autres de même nature. Il va paraître bientôt un nouveau sujet de mésintelligence, l'empereur étant dans l'intention de faire émaner,

au commencement de l'année prochaine, une ukase qui défendra l'importation dans son empire, de toutes les marchandises quelconques de fabrication étrangère. Les vins ne pourront entrer qu'en pièces, les sucres sans être raffinés. On voudrait obvier par là à la baisse continuelle du change, et quoique l'efficacité de cette mesure ne soit pas démontrée, et que la contrebande ira toujours son train, elle ne fera pas moins jeter les hauts cris en France, et parmi la foule des négociants français, des marchandes de modes, qui se trouvent ici. Pour se convaincre combien cette défense sera pernicieuse à la France, il suffit de savoir que, dans l'année 1808, il a été fait à Saint-Pétersbourg, des remises à Lyon pour 31 millions de livres tournois, quoique les déclarations à la douane n'indiquèrent des marchandises que pour 3 millions. Il est à croire qu'une entreprise pareille ne passera pas sans contradiction de la part de la France, et qu'elle augmentera les germes de division qui existent en grand nombre. Le duc de Vicence, par attachement pour l'empereur Alexandre et pour sa place, fait tout ce qu'il peut pour prévenir le mécontentement ou pour l'adoucir de part et d'autre, mais il n'y

réussit pas toujours, et le public, dès qu'il peut s'en apercevoir, s'en réjouit plus que de toutes les victoires remportées sur les Turcs. Dans cet état de choses, il est tout simple que l'empereur tourne ses regards d'abord sur ses voisins, et peut-être en dernière perspective sur l'Angleterre.

Au bal de la cour, le jour de naissance de l'empereur, Sa Majesté m'accosta pour me dire qu'elle avait reçu une lettre du prince royal; « mais, » a-t-il ajouté, « point de nouvelles encore de la com- » mission de M. de Czernischoff. » Il s'arrêta tout court, comme quelqu'un qui croit en avoir trop dit; et sans avoir l'air de m'en apercevoir, j'ai fait tomber la conversation sur des choses indifférentes. L'ambassadeur de France avait ce soir-là de longs entretiens avec l'empereur, qui, je crois, étaient moins indifférents. M. de Rumigny, second secrétaire d'ambassade, était revenu le même jour de Paris, où il avait été envoyé pour annoncer l'arrivée du comte de Gottorp en Russie. Il est arrivé aussi, depuis une couple de jours, un baron Hubsch, frère aîné de celui qui est ici depuis quelques mois, tous deux fils du chargé d'affaires de Danemark à Constantinople, qui est, comme Votre Majesté sait, un entre-

metteur entre la Porte et la Russie, et celui par lequel passent les fonds employés pour corrompre les alentours du Grand Seigneur. Le jeune Hubsch venait de Bucharest, où il s'était arrêté quelque temps; et d'après ce que m'a dit l'ambassadeur de France, qui a le baron de Blome dans ses poches, il y avait de fréquentes allées et venues de parlementaires entre le camp du grand vizir et le quartier général des Russes, mais sans que les Turcs témoignassent un grand désir de commencer les négociations de paix, ou qu'ils fussent disposés à accepter les dures conditions que les Russes veulent leur prescrire.

Cependant cette paix est d'un intérêt majeur pour les Russes, ainsi que la guerre de Napoléon en Espagne, à laquelle ils attribuent avec raison, je crois, leur sûreté et les grandes acquisitions territoriales qu'ils ont faites ces dernières années.

J'ai dit un mot au comte de Romanzoff, de l'envoi de M. de Czernischeff à Stockholm, sans m'en avoir prévenu. Il s'est excusé le mieux qu'il a pu, sur ce qu'il avait cru que M. de Czernischeff m'en aurait informé lui-même. Il m'a dit aussi que le règlement des limites étant fini heureusement, il

avait envoyé la ratification à S. M. Impériale à Torneâ; que les deux commissaires suédois, dont il louait beaucoup l'intégrité et le bon esprit, recevraient chacun une boîte avec le chiffre de l'empereur; que 2,000 ducats seraient envoyés pour la chancellerie, et que l'empereur s'étant rappelé que le baron de Boye, lorsqu'il fut chargé d'arrêter la légation russe à Stockholm, s'était acquitté de cette pénible commission avec beaucoup de politesse et tous les ménagements possibles, avait voulu lui donner une marque particulière de son contentement, en lui envoyant la décoration de l'ordre de Sainte-Anne, de la seconde classe, en diamants. C'est M. d'Alopeus qui a sollicité cette faveur pour le baron. C'est par lui que j'ai appris que l'on allait envoyer une boîte à portrait à S. E. M. le baron d'Engestrom, à l'occasion du traité des limites.

Le comte de Saint-Julien a eu ses audiences comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche, et on lui a conservé ses entrées aux spectacles de l'Ermitage, dont il jouissait, comme je le fais, avant sa nomination. Les autres ministres en sont un peu jaloux, et le comte de Saint-Julien, qui au reste

est un homme d'esprit, mais qui a une légère teinte de la vanité autrichienne, est enchanté de cette distinction, ainsi que des caresses que l'empereur et le ministère lui font pour le captiver et se rendre la cour de Vienne favorable en cas de besoin. Cependant il n'a pas obtenu encore de dîner chez l'empereur depuis qu'il est ministre, ce qui a fait que par contre-coup je n'ai pas joui non plus de cette faveur depuis longtemps, afin que tout reste égal entre nous.

Signé, CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 11 (22) février 1811.

SIRE,

Depuis ma dernière très-humble dépêche du 16 (28 janvier), 21 janvier (2 février) les affaires n'ont point changé de face ici. On paraît même être rassuré tant soit peu, par les dernières nouvelles arrivées de Paris par un courrier que le ministère a reçu. M. de Czernischeff mande que l'empereur Napoléon lui a parlé des bruits de guerre qui avaient cours en Allemagne, pour s'en moquer, en ajoutant qu'il faudrait, pour qu'il prît les armes contre l'empereur Alexandre, que celui-ci vînt le

relancer jusque dans ses États. Quoique l'on ne prenne pas cela à la lettre, on est bien aise cependant de recevoir des paroles amicales lorsque l'on s'attendait à en apprendre de fâcheuses. M. de Romanzoff a repris sa bonne humeur, et le duc de Vicence son assiette qu'il semblait avoir perdu pendant quelque temps, sans avoir discontinué pour cela ses bals et ses assemblées. On m'a dit que les dépêches du prince Kourakin avaient été moins satisfaisantes, et ses entretiens avec le duc de Cadore plus équivoques; mais depuis que l'on croit être sûr du côté de la Suède et de l'Autriche, que l'on espère de réduire les Turcs la campagne prochaine, et que l'on s'applique sans relâche à former une armée formidable en Pologne, on croit n'avoir rien à craindre, surtout pendant que l'Espagne occupe la majeure partie de l'armée française. Cette confiance pourrait être trompeuse, mais il est vrai que jamais l'armée russe n'a été sur un pied plus respectable, et qu'elle est bien tenue par les soins du ministre de la guerre, et du général comte Arachtschéyeff. Elle consiste à présent en 22 divisions de 15,500 hommes, dont 11 sont employées contre les Turcs, 2 contre la Perse, 3 en Finlande et du côté

d'Archangel, et le reste est répandu depuis Pétersbourg jusqu'à Kieuz. On parle d'une nouvelle recrue de 3 hommes sur 500, pareille à celle de l'année dernière, et cela me paraît assez probable, vu le déchet des armées en Perse et en Turquie, par des fièvres malignes.

Les finances de l'empereur devaient être en bon état à en juger par le manifeste qui vient de paraître et que j'ai l'honneur de joindre ici. Les revenus ordinaires de l'État, augmentés de 100 millions de roubles, paraissent une chose difficile à concevoir, mais ces tours de force peuvent s'expliquer par le pouvoir magique du despotisme, aussi bien que par les grandes ressources de cet empire et le genre de vie de ses habitants. Les paysans de la couronne, au nombre de 5 à 6 millions, payent à présent 10 roubles par tête, au lieu de 3 qu'ils payaient il y a quelques années. La ferme des eaux-de-vie est augmentée de 22 millions par le nouveau bail qui commence le printemps prochain...

DU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
A L'AMBASSADEUR.

19 février 1811.

MONSIEUR LE COMTE,

Le prince royal, Charles-Jean, ayant fait entendre à M. d'Alquier, que sa lettre, que Votre Excellence trouvera jointe à ma dépêche, devait me mettre dans le cas de faire réponse avec la vigueur que demandait une pareille attaque, il a jugé à propos de la reprendre. — Je suis encore dans l'attente de celle qui la remplacera. — Je suppose qu'elle sera plus honnête. — C'est maintenant la seconde fois qu'il a cette complaisance. — Sur

une représentation que je lui fis il y a quelques mois, il reprit une lettre absolument écrite de la même manière. — Le baron d'Alquier eut l'autre jour une audience du prince royal. — Il se plaignit alors de la haine qu'on portait en Suède aux Français. « Je traverse, dit-il, l'armée russe et anglaise pour pouvoir parvenir jusqu'à Votre Altesse. — Elle est même jusque dans son antichambre. » — « Vous n'y aurez pas trouvé la flotte anglaise, à ce que j'espère, » dit le prince. — M. Alquier sort rarement de chez lui, il ne voit que sa maîtresse et des alarmistes, à la tête desquels se trouve le général Tibell. — Il est bien loin de connaître la Suède et les Suédois.

L'alliance qu'il fait entre l'armée russe et l'armée anglaise est cependant mémorable. — Le prince de Kourakin a chargé le baron de Lagerbjelke d'une lettre pour le général Suchtelen, qu'il aurait bien pu envoyer lui-même, car il n'était pas question d'envoyer la lettre par un courrier extraordinaire. — Serait-ce pour faire parade d'une certaine intimité ? On a ici des nouvelles qui disent que l'empereur Napoléon donne à ses ministres, maréchaux, etc., des licences dont ils font trafic pour importer des denrées coloniales en

droiture de l'Angleterre. — La dernière lettre du baron de Lagerbjelke, arrivée dans ce moment, fait un tableau triste de l'état auquel la chute de Hambourg a réduit le commerce de Paris. — Il est impossible de trouver à vendre des lettres de change, à cause de l'incertitude où l'on se trouve. — La maison Biederman vient de faire banqueroute de 12 millions. — Le déficit doit être de 7. — Le prince de Kourakin doit se trouver dans le même embarras que le baron de Lagerbjelke.

Il paraît que M. de Czernischeff est moins bien à Paris après son retour.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 5 (17) avril 1811.

MONSEIGNEUR,

. . . . . .

. . . . . .

Il me reste de faire mon très-humble rapport à V. A. Royale de ce qui est parvenu à ma connaissance en fait de politique. Le comte de Romanzoff m'en a parlé très-peu et avec beaucoup de réserve. Je l'ai vu le même jour que la nouvelle de la naissance du roi de Rome était parvenue à l'ambassadeur par un courrier extraordinaire. C'était le 4 avril. Le comte s'était mis en

uniforme, le cordon bleu sur son habit, pour aller féliciter l'ambassadeur. L'empereur y avait envoyé le grand maréchal comte Follstog en uniforme de gala avec le cordon de la Légion d'honneur, pour le complimenter. Le comte de Romanzoff parut prendre beaucoup de part à ce joyeux événement; et lui ayant dit qu'il fallait espérer que la paternité rendrait Napoléon plus circonspect et plus facile, il répondit, qu'effectivement il s'attendait à voir les affaires prendre une tournure moins fâcheuse, avec la sagesse et la modération que l'on y mettait du côté de la Russie. En tout, son ton était radouci quand il parlait de la France, et comme il tient plus à sa place qu'à son sentiment particulier, on pourrait en enduire que l'opinion de son maître est moins prononcée en ce moment contre la France. Cependant les préparatifs de guerre continuent avec la même diligence, et les Russes de l'ancienne trempe et anti-Français se glorifient, disant que l'on voit à présent quelles sont les ressources de la Russie, puisque sans discontinuer la guerre contre les Turcs, sans dégarnir ses frontières du côté de la Suède, elle a rassemblé en Pologne une armée de 234,000 hommes (ce qui reviendrait à seize divisions au

complet). Il y a bien quelque chose à rabattre de ce calcul, mais le fait est que jamais la Russie n'a fait de plus grands efforts et n'a eu une attitude plus fière et plus menaçante, mais cela n'empêche pas qu'elle ne tirerait certainement le plus court dans une guerre avec la France, et c'est ce qui est senti par le petit nombre de gens éclairés et sages qui jugent sans préventions et qui ont quelque part aux affaires. C'est à eux qu'il faut attribuer la conduite mesurée et prudente du gouvernement en même temps qu'il déploie tous ses moyens. Tout cela me fait croire fermement que ce n'est pas à Pétersbourg, mais à Paris que se décidera la paix ou la guerre. Si Napoléon choisit la paix, il n'aura pas moins offensé grièvement l'empereur Alexandre, en s'emparant du duché d'Oldenbourg, malgré la protestation, formelle que ce souverain a faite contre cette prise de possession, et nonobstant la paix de Tilsit, qui garantit à la maison d'Oldenbourg la tranquille jouissance de son domaine. V. A. Royale aura appris probablement par le baron de Lagerbjelke la manière adroite avec laquelle le ministère français s'est débarrassé de cette protestation, en la renvoyant au prince Kourakin par un

commis du bureau qui l'a mise sur la table du prince, et disparut sans que celui-ci, qui avait la goutte, pût courir après. On a trouvé ici que le prince avait montré peu d'énergie dans toute cette affaire, et pour y remédier, M. de Czernischeff a été envoyé à Paris avec une lettre autographe de l'empereur, par laquelle il se plaint, mais avec beaucoup de réserve et de modération, des procédés de Napoléon, et insiste sur une réparation complète des torts faits à la maison d'Oldenbourg. La réponse à cette lettre n'est pas encore arrivée, et doit en grande partie décider la question. Le même jour que M. de Czernischeff partit pour Paris, vingt-quatre heures après le départ de l'empereur pour Tver, on expédia deux courriers russes d'ici, l'un pour Stockholm et Copenhague, l'autre pour Vienne. Ils étaient porteurs, à ce que l'on dit, d'une sommation à ces cours d'appuyer à Paris les démarches de l'empereur en faveur du duc d'Oldenbourg, la cour de Danemarck comme partie intéressée du premier ordre. Je n'ai pas pu savoir si la même démarche a été faite auprès de notre cour, qui a aussi un mot à dire dans cette affaire, mais je suppose que non. S'il faut en croire le baron de Blome, le comte de

Romanzoff compte un peu moins sur la Suède qu'auparavant, ayant reçu des avis que le nombre des partisans de la France allait en croissant à Stockholm, et qu'à cause de cela *il ne me disait rien*. Ce sont ses expressions. Effectivement M. de Romanzoff a été un peu plus silencieux avec moi qu'à l'ordinaire, mais il me semble que cela vaut mieux que d'être trop avant dans sa confidence. L'ambassadeur de France, fort aise de s'en aller avant que l'orage n'éclate, reçoit souvent des courriers, et a fréquemment des entretiens avec l'empereur, ce qui fait croire qu'il s'occupe de quelque moyen de conciliation, n'étant pas probable qu'ils se verraient si souvent, s'ils n'avaient que des choses désagréables à se dire; tandis que l'on est ici dans cette incertitude et que l'on flotte entre l'espoir et la crainte, Napoléon semble ne rien craindre et poursuit sa pointe. Le duc d'Oldenbourg, chassé de ses États, est arrivé ici samedi dernier. Son fils et la grande duchesse Catherine, ont été à sa rencontre. Il va, dit-on, dans quelques jours accompagner ses enfants à Tver pour s'y établir avec eux et se propose d'acheter des terres en Russie avec l'argent qu'il a pu sauver. L'ambassadeur de France, qui

a reçu l'ordre de donner une fête pour la naissance du roi de Rome, se trouve dans un grand embarras, tant à cause de la famille d'Oldenbourg, qui ne voudrait pas y venir peut-être, que parce qu'à la veille de son départ il avait déjà démonté sa maison depuis une quinzaine de jours.

CURT V. STEDINGK.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 14 (26 avril 1811.

MONSIEUR LE BARON,

Depuis mon dernier très-humble rapport, l'ambassadeur de France a reçu un courrier, qui, à ce que l'on m'a dit, apporte la nouvelle que le général Lauriston avait été obligé, par une indisposition, de retarder son départ de Paris, ce qui prolongera d'autant le séjour du duc de Vicence à Pétersbourg. L'empereur des Français ayant trouvé nécessaire de renforcer la garnison de Danzig de trois régiments, dont l'un bavarois et l'autre saxon, pour mettre cette place à l'abri d'un coup

de main des Anglais, qui paraissent avec de grandes forces dans la Baltique, il en fait prévenir cette cour, et ne néglige rien pour dissiper les bruits, répandus en Allemagne, d'une rupture prochaine entre la Russie et la France. Il est arrivé aussi un courrier du ministère de Russie à Berlin, dont les dépêches confirment, dit-on, les dispositions pacifiques de la France envers ce pays.

. . . . . .

. . . . . .

CURT V. STEDINGK.

A M. LE BARON D'ENGESTROM.

Saint-Pétersbourg, le 6 (18) mai 1811.

MONSIEUR LE BARON,

L'arrivée du comte de Lauriston a eu lieu mercredi le 3 de mai (n. st.), vers minuit. Il a été complimenté le lendemain par un adjudant général de S. M. impériale, et a fait sa visite chez le chancelier de l'empire. Ses audiences lui ont été accordées par l'empereur et toute la famille impériale le samedi suivant après que le même jour le duc de Vicence avait eu les siennes pour prendre congé. Tous les deux ont dîné ce jour-là chez l'empereur. Le duc de Vicence reçut à cette occa-

sion une riche décoration de l'Ordre de Saint-André en diamants. Il est parti hier regretté de l'empereur, des courtisans en faveur et surtout de M. le comte de Romanzoff. Il est certain qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour entretenir la bonne harmonie entre cette cour-ci et la sienne, et qu'il a rendu de grands services à la Russie, en même temps qu'il faisait beaucoup de frais pour amuser la société et les personnes qui lui montraient de l'attachement. Je n'ai vu encore le comte de Lauriston qu'une seule fois, à un grand dîner que le chancelier lui donna mardi dernier. Sa figure m'a paru répondre parfaitement à l'idée que l'empereur m'a donné de lui, celle d'un homme franc et d'un brave militaire. Il attend son épouse dans quelques mois d'ici, et il paraît, par l'accueil qu'il reçoit et par tout ce qui est parvenu à ma connaissance, qu'il est porteur d'explications favorables, et que les différends qui existent entre la France et la Russie seront terminés fort à l'amiable. Le public en est dans l'étonnement vu les grands préparatifs que l'on faisait et qui ne sont pas interrompus jusqu'à présent, mais une partie du conseil adhère à la paix, et l'empereur, qui n'a jamais voulu la guerre,

sera vraisemblablement du même avis. Depuis que j'ai eu l'honneur de recevoir par M. de Schenbom les dépêches de V. E. du 21 avril, avec la note que l'empereur a fait remettre à toutes les cours pour réserver les droits de la maison d'Oldenbourg, j'ai cru que l'intention de se départir de l'alliance de la France y est prononcée plus fortement que la réservation même, laquelle en soi-même n'est pas un acte de grande importance en diplomatie. Cette pièce, *in extenso*, n'était d'aucun ministre étranger ici, et le duc de Vicence même n'en avait pas connaissance.

Signé CURT V. STEDINGK.

Très-humble apostille.

Du 22 mai (3 juin) 1811.

Ma très-humble dépêche était écrite lorsque le courrier Cronland m'a apporté les ordres de V. A. Royale du 25 mai. Ceux qui concernent mon prochain retour en Suède m'ont fait le plus grand

plaisir ; j'en préviendrai M. le comte de Romanzoff incessamment. Les communications à lui faire seront faites. Quoique les dernières dépêches ne contiennent rien de la nomination de mon nouveau successeur, j'imagine que M. de Schenbom sera chargé d'affaires en attendant qu'elle ait lieu, et c'est en ces termes que j'en préviendrai M. de Romanzoff. Le bonheur de revoir la Suède et d'être réuni à ma famille ne pourra être égalé que par celui de me retrouver auprès d'un maître chéri, et de pouvoir témoigner en personne à V. A. Royale le respect et l'admiration dont je suis pénétré pour elle.

Signé CURT V. STEDINGK.

De retour en Suède, l'ambassadeur jouit du bonheur de pouvoir passer une année au sein de sa famille, et hors des affaires publiques. Il mit ce temps à profit pour bâtir à sa terre d'Elghan-

nuar, en Sudermanie, un beau château d'après le dessin que le fameux architecte de l'empereur Alexandre, Guarengué, lui avait fait.

L'année 1812, que M. de Stedingk passa à la campagne, fut une des plus remarquables du siècle, étant celle où le prestige des armes de Napoléon fut brisé par les désastres de la campagne de Russie.

Comme la Suède joua un rôle important dans les événements de cette année, tant par sa position géographique qui se trouvait en rapport avec le théâtre de la guerre, que par la *personne* de son prince royal, qui guidait alors le char de sa politique, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur la conduite de ce prince, pour voir s'il a vraiment agi dans les intérêts de sa nouvelle patrie en s'unissant à la Russie contre la France, ou s'il eût fait mieux de marcher de concert avec Napoléon pour envahir la Russie, du côté de la Finlande.

Pour porter un jugement sur cette grande question, qui influa sur le sort de toute l'Europe, et pour juger équitablement la conduite politique du prince royal, il faut commencer par suivre la marche des événements depuis son arrivée en

Suède (octobre 1810), et les rapports qui eurent lieu entre lui et Napoléon pendant cet espace de temps.

Charles Jean avait fait de constants efforts pour maintenir des relations amicales avec la France, quoique Napoléon n'eut aucunement favorisé son élection (*) et quoique la Suède eut été sacrifiée par lui, lorsque par son traité de *Tilsitt*, il abandonna la Finlande à la Russie.

Comme preuve de ces efforts, nous dirons que ce fut le prince royal qui engagea le roi, son père adoptif, à envoyer une ambassade à Paris, pour féliciter l'empereur sur la naissance du roi de Rome, que ce fut lui qui fit reconnaître le *système continental* en Suède malgré les pertes qui devaient en résulter pour ce pays, et que ce fut lui enfin

(*) *Mémorial de Sainte-Hélène.* « Le vrai roi de ma politique, celui du véritable intérêt de la France (disait Napoléon) c'était le roi de Danemark, parce que j'eusse alors gouverné la Suède par mon simple contact avec les provinces danoises. »

« Bernadotte affectant une grande dépendance vint me demander mon agrément. . . . . Je dis qu'il n'avait qu'à profiter de la bienveillance dont il était l'objet, que je ne *voulais être pour rien dans son élection, mais qu'elle avait mon assentiment et mes vœux.* »

qui, avec toute l'ardeur d'une sincère amitié, informa Napoléon d'une trame ourdie contre lui par les républicains français réfugiés en Angleterre.

Ces preuves d'amitié et ces sacrifices n'empêchèrent pas Napoléon de demander à la Suède, au terme insultant de trois jours, une déclaration de guerre contre l'*Angleterre*, puissance qui seule avait soutenu la Suède dans sa lutte récente contre la Russie. Charles XIII consentit à ce nouveau sacrifice quoique la position géographique de la Suède et son alliance avec l'Angleterre permît de braver les menaces de Napoléon ; les concessions, loin de suffire aux prétentions de ce monarque, ne firent que les augmenter, et on le vit de jour en jour demander de nouveaux sacrifices à la Suède.

Tantôt c'était 6,000 matelots, que ce pays devait envoyer à Brest pour équiper des vaisseaux français pendant qu'on lui avait imposé une *guerre maritime* avec l'Angleterre qui exigeait la présence de tous ses matelots, tantôt c'était des douaniers français qu'il voulait placer dans les ports de la Suède, et tantôt c'était des corsaires français donnant la chasse aux navires suédois dans les parages mêmes de la Suède.

Mais Napoléon mit le comble à ses offenses, lorsqu'en pleine paix il fit envahir la Poméranie suédoise par le maréchal Davoust, et ordonna que le peu de troupes qui s'y trouvaient fussent faites prisonnières. Ce résumé de la conduite de Napoléon envers la Suède prouvera, nous le pensons, que le prince royal avait tout fait pour maintenir ses bonnes relations avec la France et que Napoléon avait tout fait pour les rompre.

Ce monarque sentant cependant que la Suède pouvait lui être d'un grand secours dans sa guerre contre la Russie, envoya le duc de Bassano (M. Maret) chez la princesse royale de Suède alors à Paris, pour faire l'ouverture d'un rapprochement, dans l'espoir que cette princesse en rendrait compte au prince royal son époux. Trop prudente pour se charger d'une communication *verbale*, elle pria le duc de Bassano de lui donner une *note* sur ce qu'il venait dire de la part de l'empereur.

Voici le contenu de cette note.

« Si le prince royal entend bien ses intérêts, l'empereur (Napoléon) consent à lui offrir son alliance, et à lui garantir qu'il ne fera pas la paix sans que la Finlande ne soit restituée à la

Suède, il ne lui demande pour condition, que d'attaquer la Finlande avec 30,000 hommes et de se mettre en hostilité avec l'Angleterre, aussitôt que la guerre aura éclaté sur le continent. »

Cette note datée du 7 mars 1812 arriva à Stockholm le 22 mars; le prince royal y répondit (27 mars 1812) de la manière suivante:

« Des notes viennent de me parvenir et je m'empresse de m'en ouvrir à Votre Majesté impériale avec toute la franchise qui constitue mon caractère.

» Lorsque les vœux du peuple suédois m'appelèrent à succéder au trône, j'espérais en quittant la France pouvoir toujours allier mes affections personnelles aux intérêts de ma nouvelle patrie; mon cœur nourrissait l'espoir qu'il pourrait s'identifier avec le sentiment de ce peuple, tout en conservant le souvenir de ses premiers penchants et en ne perdant jamais de vue la gloire de la France, ni l'attachement fondé sur une confraternité d'armes que tant de hauts faits avaient illustrée.

» C'est avec cet espoir que je suis arrivé en Suède, j'y ai trouvé un peuple généralement attaché à la France, mais plus encore à sa liberté et

à ses lois; jalouse de votre amitié, sire, mais ne désirant jamais l'obtenir aux dépens de son honneur et de son indépendance.

» Le ministre de Votre Majesté a voulu heurter ce sentiment national et son arrogance a tout gâté. Ses communications ne portaient aucun caractère des égards que se doivent mutuellement des têtes couronnées; en remplissant au gré de ses passions les intentions de Votre Majesté, le baron Alquier parlait en proconsul romain sans se rappeler qu'il ne s'adressait point à des esclaves.

» Ce ministre a donc été la première cause de la méfiance que la Suède a commencé à montrer pour les intentions de Votre Majesté à son égard; des événements subséquents ont dû y ajouter un nouveau poids.

» Déjà, sire, j'avais eu l'honneur de faire connaître à Votre Majesté impériale par mes lettres du 19 novembre et 8 décembre 1810 la situation de la Suède et le désir qu'elle avait de trouver en Votre Majesté un protecteur; elle n'a pu voir dans le silence de Votre Majesté qu'une indifférence non méritée, et elle a dû se prémunir contre l'orage prêt à fondre sur le continent.

» Sire! l'humanité n'a déjà que trop souffert;

le sang des hommes inonde la terre depuis 20 ans, et il ne manque à la gloire de Votre Majesté que de l'empêcher de couler.

» Si Votre Majesté trouve bon que le roi fasse connaître à sa majesté l'empereur Alexandre la possibilité d'un rapprochement, j'augure assez bien de la magnanimité de ce monarque pour oser assurer qu'il se prêtera à des ouvertures également équitables pour votre empire et pour le nord; si un événement si inattendu et si universellement désiré pouvait avoir lieu, combien les peuples du continent ne béniraient-ils pas Votre Majesté! leur reconnaissance serait augmentée en raison de l'effroi que leur inspire le retour d'un fléau qui a tant pesé sur eux et dont les ravages ont laissé des traces si cruelles.

» Sire! un des moments les plus heureux que j'aie éprouvés depuis que j'ai quitté la France, est celui qui m'a procuré la certitude que Votre Majesté a bien jugé mon cœur; elle a reconnu combien il devait être tourmenté par la perspective douloureuse de voir les intérêts de la Suède à la veille d'être séparés de ceux de la France ou de sacrifier ceux de la patrie qui m'a adoptée avec une confiance sans bornes.

» Sire ! quoique suédois par honneur, par devoir et par religion je m'identifie encore par mes vœux à cette belle France qui m'a vu naître et que j'ai servie fidèlement depuis mon enfance.

» Chaque pas que je fais en Suède, les honneurs que j'y reçois réveillent dans mon âme ces beaux sentiments de gloire qui ont été la principale cause de mon élévation, et je ne me dissimule pas non plus que la Suède en me nommant a voulu payer ce tribut d'estime au peuple français. »

Nous voyons par la réponse du prince royal, combien ce prince désirait rester en paix avec Napoléon, quoique celui-ci n'eut fait qu'une démarche indirecte et tardive dans le but d'un rapprochement avec la Suède. C'est sur cette note du duc de Bassano que plusieurs auteurs français ont fondé leur opinion que le prince royal aurait dû s'allier avec Napoléon, et que si une rupture a eu lieu entre la Suède et la France la faute en est à ce prince et non à Napoléon. Examinons le plus ou le moins de justesse de ce raisonnement.

La note du duc de Bassano, datée comme nous l'avons vu plus haut, du 7 mars 1812, est

arrivée à Stockholm le 22 mars; une résolution aussi importante que celle d'une déclaration de guerre contre la *Russie* et l'*Angleterre* ne pouvait pas, nous le pensons, être prise par le gouvernement suédois sur une communication *verbale;* il fallait un *traité* pour en régler les conditions, mais l'échange de deux courriers seulement de part et d'autre, pour négocier et ratifier ce traité, conduisait jusqu'à la fin du *mois de juin*, savoir jusqu'à l'époque où Napoléon commença la guerre contre la Russie, en franchissant le *Niémen* (24 juin 1812). Ce n'est donc qu'alors que la Suède aurait pu commencer ses opérations contre la Russie.

Examinons maintenant les moyens dont la Suède disposait pour faire la guerre à la Russie, et comment elle aurait pu faire passer en Finlande les 30,000 hommes que Napoléon lui demandait comme *condition* de son alliance.

La Finlande est, comme nous le savons, séparée de la Suède par le golfe de Bothnie, dont la largeur à l'endroit le plus rapproché, est de 30 lieues de France, savoir quatre fois plus grande que le détroit de Calais. Ce golfe est entrecoupé il est vrai par les îles d'*Aland*, mais ces îles sont au pouvoir de la Russie.

Les deux pays se touchent, par la Laponie, mais ce pays est désert et incapable de fournir aux besoins d'une armée; les distances sont en outre si grandes qu'elles empêchent toutes opérations militaires de ce côté (il y a 600 lieues de France autour du golfe, de Stockholm à Abo, vis-à-vis l'un de l'autre); il fallait ainsi agir par mer; et faire débarquer en Finlande les 30,000 hommes que Napoléon avait demandés à la Suède comme condition de son alliance.

Des états de situation officiels portent la flotte suédoise capable alors d'être mise en mer, à huit vaisseaux de ligne (de 74 à 80 canons) et à cinq frégates (de 36 à 44 canons); il est vrai que la Suède possédait en outre une *flottille à rames*, mais les navires de cette flottille ne pouvaient tenter de passer le golfe de Finlande, surtout les îles d'Aland étant au pouvoir de la Russie, et celle-ci possédant une flottille égale à celle de la Suède.

En admettant, ce qui est fort douteux, que la Suède possédât un assez grand nombre de vaisseaux marchands, pour embarquer les 30,000 hommes qui devaient débarquer en Finlande, il est toujours certain qu'elle n'avait pour escorter

cette armada que les 8 vaisseaux de ligne et les 5 frégates dont nous avons fait mention plus haut.

Voyons maintenant les forces maritimes dont la Russie disposait alors contre la Suède.

L'escadre de Cronstadt commandée par l'amiral Tait (anglais de naissance) était forte de 10 vaisseaux de ligne (de 74 à 100 canons) et de 6 frégates.

L'escadre d'Archangel (commandée par l'amiral Krone), alors dans la Baltique, était forte de 8 vaisseaux de ligne et de deux frégates (total 18 vaisseaux de ligne et 8 frégates).

Mais la Russie pouvait, alliée à l'Angleterre, disposer encore de la flotte de l'amiral Saumarez, qui se trouvait dès le 3 mars 1812, sur les côtes de la Suède ; cette flotte se composait de 10 vaisseaux de ligne (dont 3 de 120 canons) et de 14 frégates.

L'ensemble des forces maritimes dont la Russie aurait pu disposer contre la Suède à cette époque, se composait ainsi de 28 vaisseaux de ligne et de 22 frégates, tandis que la Suède n'avait que 8 vaisseaux de ligne et 5 frégates à leur opposer. Or, nous le demandons, quelle chance y avait-il pour elle de faire débarquer les 30,000 hommes

en Finlande que Napoléon avait demandés? mais si par un miracle quelconque cette armée avait pu débarquer en Finlande, quelle eût été sa situation ?.... Elle aurait eu devant elle le corps d'armée du général Steinhill, de 25,000 hommes, que l'empereur Alexandre avait placé en Finlande dès le mois de mars 1812, corps qu'il aurait pu considérablement renforcer.

Le corps suédois aurait eu à soumettre toutes les forteresses de la Finlande, dont plusieurs (comme Sveaborg et Viborg) sont de première force, il aurait eu devant lui un pays de défilés, défendu par un ennemi de force au moins égale. Mais, si même tous ces obstacles eussent été surmontés, comment l'armée suédoise aurait-elle fait pour conserver ses communications avec la Suède, ayant derrière elle des forces maritimes, quatre fois plus grandes que les siennes?

Ce court exposé doit prouver qu'il eût été impossible pour l'armée suédoise de débarquer en Finlande, en 1812, et que si même le débarquement eût pu réussir, il lui était impossible de conserver sa ligne d'opération.

On dit que les habitants du pays étaient en faveur de la Suède, mais en admettant même cette

supposition, elle n'avançait en rien les opérations du *débarquement*, qui dépendait de la proportion des forces maritimes et non de la sympathie du peuple finlandais; la guerre de 1808 en Finlande n'a au reste que trop prouvé combien peu les sympathies de ce pays contribuèrent aux succès des armées suédoises.

Examinons une autre combinaison, celle de n'entreprendre le débarquement que lorsque la flotte anglaise aurait été obligée de quitter les parages de la Finlande par crainte des glaces de l'hiver, savoir vers le milieu du mois de novembre.

Napoléon où était-il alors avec son armée? à Smolensk en pleine retraite, et n'échappant lui-même qu'avec peine à la destruction de son armée.

Or, nous le demandons, eût-il été sage au prince royal de commencer la guerre contre la Russie quand celle-ci était déjà toute victorieuse? pouvait-on demander à la Suède de se battre pour Napoléon quand celui-ci n'avait fait que l'outrager? et ne valait-il pas mieux pour elle de réussir contre la Norwége que d'échouer contre la Finlande ?

Le prince royal jugea ainsi parfaitement bien les intérêts de la Suède, quand il s'allia à la Russie au lieu de suivre le drapeau baissant de Napoléon, l'histoire impartiale en jugera ainsi, malgré ce qu'en disent des auteurs qui ne connaissent ni les localités, ni les moyens, ni les intérêts de la Suède.

L'histoire jugera la politique de Charles-Jean d'après le résultat qu'elle a eu pour *la Suède*, et non d'après celui qu'elle aurait pu avoir pour *la France*, qui sous Napoléon était devenue son ennemie ? ce résultat fut l'union de la Norwége, que la nature même semble avoir formée, pour ne faire avec la Suède qu'un seul ensemble, tandis que la conquête de la Finlande n'offrait qu'une possession *ultramarine* aussi difficile à prendre que difficile à garder.

Le prince royal se serait sacrifié lui et sa nouvelle *patrie*, en prenant le parti de Napoléon sans même être utile à la France, car l'intérêt de ce beau pays n'est point sur le *Niémen* il est sur le *Rhin*, et cette frontière le prince royal a tâché de la conserver à la France.

Après avoir montré le peu de validité des reproches faits à Charles-Jean, sur la politique

qu'il a suivie en 1812 et 1813, nous croyons devoir examiner ce que *des auteurs suédois* ont reproché à ce prince, pour voir si leur raisonnement est mieux fondé que celui des auteurs français. Sans critiquer précisément l'alliance du prince royal avec la Russie à cette époque, ils disent qu'il aurait dû poser comme base et comme prix de cette alliance, *la restitution de la Finlande*, plutôt que celle de *l'acquisition de la Norwége*. Ils fondent ce raisonnement sur la supposition que l'empereur Alexandre, pressé par les circonstances aurait, pu, lors de son entrevue avec le prince royal à *Abo*, accorder cette restitution.

En admettant comme hypothèse que la restitution de la Finlande aurait été plus utile à la Suède que l'acquisition de la Norwége, y a-t-il, nous le demandons, la moindre probabilité que l'empereur Alexandre, qui avait fait la conquête de la Finlande, et y attachait le plus haut prix, aurait pu être engagé à la restitution volontaire de cette province qui, comme nous l'avons prouvé plus haut, ne pouvait être prise par force. Sans aller à des *conjectures*, il y a un *fait* qui prouve que l'empereur Alexandre n'y aurait jamais consenti; ce

fait est, qu'à la conférence d'Abo le prince royal a mis en avant la restitution des îles d'*Aland*, petite partie de la Finlande, et que l'empereur n'a pas même voulu donner son assentiment à cette demande, disant « que cela le déconsidérerait aux yeux de la nation russe. »

Or, nous le demandons, s'il a refusé la restitution de quelques misérables îles dont la population n'excède pas 15,000 hommes, comment croire qu'il aurait pu consentir à la restitution de la Finlande entière avec un million d'habitants, pays qui couvre la capitale de la Russie, donne de nombreux matelots, et forme un vrai bijou de sa couronne? Tout ce que le prince royal put obtenir d'Alexandre fut l'offre de lui remettre les îles d'*Oesel* et de *Dagö*, ainsi que *Riga*, *en dépôt;* mais seulement en *dépôt*, îles qu'il pouvait reprendre quand il voudrait.

Mais s'il est peu vraisemblable que l'empereur Alexandre se fut décidé à remettre la Finlande à la Suède, il est certain qu'il n'aurait pas pris cet engagement sur la *simple promesse* de coopérer avec la Russie; et que cette coopération aurait dû *être commencée* avant l'évacuation de la Finlande.

Mais ce commencement d'opération ne pouvait se faire que lors de l'ouverture de la navigation de 1813, comme la conférence d'Abo n'a eu lieu qu'au mois de septembre 1812, et que la saison était trop avancée alors pour préparer, et pour exécuter le débarquement d'une force aussi considérable que celle de 30,000 hommes sur le flanc de l'armée française en Pologne, ou sur ses derrières en Allemagne; or au printemps de 1813, l'état des choses avait entièrement changé de face. Napoléon, au lieu d'être en marche sur Moscow avait été refoulé jusqu'à l'Elbe, et son armée avait été détruite. Comment croire que la Russie se serait résignée alors à céder volontairement la Finlande à la Suède, elle qui n'a jamais rien cédé, et qui même après les défaites de Wagram et d'Eylau a su acquérir des provinces, au lieu d'en perdre. Alexandre se serait d'autant moins fié à une simple *promesse* du prince royal, qu'il se méfiait toujours de lui (ce que toutes les dépêches de ce temps confirment), et qu'il se plaignait constamment de la présence du chargé d'affaires de France à Stockholm (M. de Cabre ne partit de là que le 7 janvier 1813) et de la résidence de la princesse royale à Paris, qu'il consi-

dérait comme un agent secret du prince royal auprès de Napoléon.

Ce que nous venons d'émettre prouve jusqu'à l'évidence la fausseté du reproche qu'on a fait au prince royal, de ne pas avoir demandé la Finlande au lieu de la Norwége, à son entrevue à Abo : il était clair au reste que l'empereur Alexandre devait préférer gagner la coopération de la Suède, aux dépens d'un *autre*, qu'à ses propres dépens, et offrir plus tôt la Norwége que la Finlande à la Suède. Mais hâtons-nous de retourner aux mémoires du comte de Stedingk.

M. de Stedingk fut nommé feld-maréchal au mois de septembre 1811 ; le roi lui destina dès lors le commandement de l'armée, qui selon un traité conclu le 3 mars 1813, entre la Suède d'une part, et la Russie et la Grande-Bretagne de l'autre, devait se rendre en Allemagne aussi vite que possible, pour prendre part aux opérations de la guerre contre Napoléon ; ce traité était ainsi conçu :

1° La Suède s'engageait à employer dans une opération directe sur le continent un corps de 30,000 hommes (au moins) qui devait agir de concert avec les troupes russes, que l'empereur

avait promis de mettre sous les ordres du prince royal;

2°. L'Angleterre de son côté devait concourir à la réunion de la Norwége avec la Suède, par tous les moyens, soit par ses bons offices, soit par ses forces maritimes, agissant de concert avec celles de la Suède et de la Russie;

3° La Grande-Bretagne s'engageait à fournir un million de liv. sterl. par an, payable par douzième de mois en mois;

4° La Grande-Bretagne cédait à Sa Majesté, le roi de Suède, au prince royal et à sa dynastie, la possession de la Guadeloupe.

Le corps d'armée suédois de 30,000 hommes devait faire partie de la grande armée du nord de l'Allemagne sous les ordres du prince royal de Suède.

Cette armée se composait de 5 corps, savoir: deux prussiens formant un ensemble de 50,000 hommes sous les ordres des généraux Bulow et Tauenzien, un corps russe de 20,000 hommes sous les ordres du général Winzingerode, un corps composé de troupes Hanovriennes, Mecklembourgeoises et Hanséates de 15,000 hommes sous les ordres du général Walmoden, et un

corps suédois de 30,000 hommes sous les ordres du feld-maréchal comte de Stedingk.

Chef d'état-major, le lieutenant-général comte Adlercreutz, sous-chefs d'état-major les généraux Gustave de Löwenhjelm et de Tawast. Le corps d'armée suédois se composait de trois divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux Sandels, Döbeln et Posse et d'une division de cavalerie, sous les ordres du général Skœldebrand. Chef d'état-major de l'armée suédoise, le général comte de Björnstjerna.

Le maréchal fut investi du commandement par une patente du prince royal, dont voici le contenu :

Stralsund, 22 juillet 1812.

Mon cousin ! (*)

L'organisation de l'armée alliée du nord de l'Allemagne exigeant un commandant en chef, je me fais un plaisir de vous apprendre que je vous ai nommé pour commander l'armée suédoise.

(*) Les rois de Suède, ainsi que les princes de leur famille, donnent le titre de cousin aux nobles du pays qui portent le titre de seigneur du royaume, titre reconnu par la paix de Westphalie, et dont il n'y a maintenant que douze membres.

Vos talents militaires et votre amour de la patrie ont fixé mon choix.

Votre très-affectionné CHARLES-JEAN.

En outre de l'armée en Allemagne, la Suède maintenait alors deux autres armées, l'une sur les frontières de la Norwége, commandée par le feld-maréchal comte d'Essen, et l'autre en Scanie, sous les ordres du feld-maréchal baron de Toll, pour observer le Danemarck. Ces trois armées formèrent un ensemble de plus de 60,000 hommes sans compter les équipages de la grande et de la petite flotte, allant à 20,000 hommes.

L'armée suédoise se compose d'hommes dont le type robuste et vigoureux est presque éteint dans le reste de l'Europe, où les armées se forment maintenant de conscrits, dans un âge trop jeune pour bien résister aux fatigues de la guerre, et au poids de l'armement.

Les chevaux de la cavalerie suédoise sont de taille moyenne, sûrs de jambes, durables et actifs; leur type est celui des chevaux du Don, dont ils descendent probablement.

L'artillerie suédoise est bonne et se distingua

aux batailles de Gross-Beeren, de Dennewitz et de Leipsig.

L'officier suédois peut-être considéré comme un des meilleurs de l'Europe, il réunit la bravoure à l'instruction, la discipline à l'honneur.

Si l'armée suédoise n'a pas eu l'occasion de se distinguer pendant les campagnes de 1813 et 1814, la faute en était au prince royal qui considérait cette armée comme son *corps de réserve* (*), l'heureuse issue des batailles qu'il livra, fit que ce corps ne fut pas mis en action. Il eut cependant l'occasion de se distinguer dans plusieurs affaires, comme celles de Cossvig, Dessau, Bornhoft, Gluckstadt, Frédricsort, et même à la bataille de Leipsig, où les Suédois furent les premiers à forcer l'entrée de la ville.

Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de ces mémoires, de rendre compte des opérations militaires de la campagne de 1813, nous croyons cependant devoir offrir un tableau de la position des armées belligérentes, lorsque le corps suédois commença à prendre part aux opérations.

La stratégie de cette époque avait une grandeur d'échelle comme on ne l'avait pas vue encore dans

(*) La garde de Napoléon ne tira pas un coup de fusil pendant toute la campagne de Russie en 1812.

les annales du monde : ce n'était pas comme du temps de Louis XIV, ou de Frédéric le Grand, une province qui était le théâtre de la guerre; l'Europe entière retentissait d'armes, les soldats des rives du Tage se mesuraient avec ceux des rives du Don; ceux de Naples, avec ceux de Suède, et les plaines de l'Allemagne étaient devenues le rendez-vous de tous les guerriers de l'Europe.

La ligne d'opération s'étendait des bords de la Baltique jusqu'à ceux de l'Adriatique ; l'aile gauche de Napoléon s'appuyait sur deux places fortes : Hambourg, où le maréchal Davoust commandait avec 30,000 hommes, et Lübeck, où le prince Frédéric de Hesse commandait 10,000 Danois, et son aile droite s'appuyait sur Vérone et Venise, où le vice-roi d'Italie avait son armée; mais Napoléon menait, contre toutes les règles, une autre guerre de front, c'était celle d'*Espagne;* il occupait la ligne du Duero avec une avant-garde à Salamanque, et avait un corps d'armée dans le royaume de Valence, à l'une des extrémités de l'Europe, tandis qu'il maintenait, à l'autre, 30,000 hommes dans la forteresse de Dantzig.

La ligne stratégique du nord pouvait se diviser en trois sections : l'une de Hambourg jusqu'aux

montagnes de l'Erzgebirge ; l'autre, de ces montagnes jusqu'au Tyrol, et la troisième du Tyrol à l'Adriatique.

Sa grande armée était réunie dans la première de ces sections, et était forte de 250,000 hommes. Dans la seconde section, il y avait un corps de réserve à Würtzbourg et un corps bavarois sur l'Inn, ce qui portait le total de ses forces en Allemagne à 350,000 hommes.

Le vice-roi d'Italie avait 60,000 hommes sur le Tagliamento.

La ligne de l'Elbe, que Napoléon occupait dans le nord de l'Allemagne, était avantageuse, elle formait une courbe depuis Magdebourg jusqu'à Dresde, qui, de son centre (Leipzig), n'exigeait qu'une à deux marches, pour se porter en force sur le point de l'Elbe, où l'ennemi trouvait le passage, d'autant plus difficile, que les forteresses de Konigstein, Dresde, Torgau, Wittenberg et Magdebourg le défendaient. Mais Napoléon dédaigna une prudente défensive; il se porta en avant, fit des pointes : deux vers la Silésie, arrêtées par les batailles de Bautzen et de la Katzbach ; deux vers Berlin, arrêtées par la bataille de Gros-Beeren et de Dennewitz, et

deux autres dans les défilés de la Bohême, dont l'une fut arrêtée par la bataille de Kulm, et dont l'autre échoua d'elle-même. C'est ainsi que Napoléon perdit les avantages de sa position défensive, et le fruit de sa victoire de Lutzen.

Mais revenons à l'armée suédoise. Son avant-garde avait débarqué vers la fin du mois d'avril, le gros de l'armée suivait successivement, de manière que le total (30,000 hommes (*), bien comptés) devait débarquer avant la mi-mars.

Le prince royal ne débarqua lui-même que le 16 mai. La position de son armée était critique. Le corps de 27,000 Prussiens qui devait être mis sous ses ordres était encore en partie en Silésie, et en partie près de Berlin, pour couvrir cette capitale. Le corps russe qui devait être mis sous ses ordres, extrêmement réduit par les fatigues de la campagne de 1812, était encore en Pologne, de manière qu'il n'avait que le corps suédois avec quelques nouvelles levées mecklembourgeoises et hanovriennes de peu de force.

L'armée suédoise n'avait pour point d'appui

(*) L'armée se composait de 27,000 hommes d'infanterie, y compris les troupes poméraniennes : de 3,000 hommes de cavalerie et de près de 2,000 d'artillerie et de génie.

que la seule place de Stralsund, qui, entièrement démantelée par l'ennemi, l'exposait, en cas de malheur, à être jetée dans la mer.

Sa droite prêtait le flanc à deux forteresses de premier ordre (Hambourg et Magdebourg), d'où l'ennemi pouvait déboucher avec des forces considérables, et l'exposait, si elle avançait, à être coupée de la mer et de sa ligne d'opération.

Sa gauche était exposée aux mêmes dangers; Stettin et Kustrin sur l'Oder, étaient occupées par l'ennemi, qui rendait toute opération vers ce côté difficile ou impossible.

Elle avait en face une armée formidable, qui, par deux victoires (à Bautzen et à Lutzen), avait reconquis l'initiative et repoussé l'armée russe-prussienne jusqu'au fond de la Silésie, tandis que, pivotant sur les places du haut Elbe (Konigstein, Dresde, Torgau et Wittenberg), Napoléon conservait une ligne d'opération plus rapprochée de ses ressources que celle des alliés, dont les convois avaient à traverser un pays ruiné par la guerre, et qui ne s'alimentait que du fond de la Russie.

L'armée du prince royal se trouvait encadrée entre les places de l'Elbe; de l'Oder, la mer et

l'armée de Napoléon. Le danger de cette position s'accrut par les démonstrations que fit le Danemark; d'une part il joignait ses forces à celles du maréchal Davoust, pour tomber sur lui, de l'autre il menaçait les provinces suédoises, limitrophes de la Norwége.

Le prince royal apprit, peu de jours après son arrivée en Allemagne, que les souverains alliés avaient conclu un armistice avec Napoléon, (le 4 juin, à Gabersdorf), qui devait durer jusqu'au 10 août. Il profita de cet intervalle pour proposer une entrevue à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse, qui eut lieu, le 5 juillet, au château de Trachemberg, en Silésie.

C'est à cette entrevue que le prince royal traça le plan de campagne, dont les résultats furent la bataille de *Leipsig*, et l'évacuation de l'Allemagne par les armées françaises (*).

C'est à Trachemberg que le prince royal de Suède reçut de l'empereur d'Autriche une lettre qui s'exprime ainsi : « J'apprends que vous êtes

(*) Voyez le compte que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cathcart, rend de cette conférence, inséré dans les actes du parlement de cette époque, et dans lequel il dit que le plan a été dicté par le prince royal de Suède.

avec votre armée sur le continent et dans les rangs de la coalition; cette nouvelle m'a décidé à m'y joindre, si l'empereur Napoléon rejette la paix que je lui ai proposée. » Et c'est à Trachemberg que l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le prince royal de Suède signèrent le traité d'alliance qui amena la délivrance de l'Europe du joug de Napoléon.

Le maréchal Stedingk avait accompagné le prince royal à cette mémorable entrevue, et fut consulté, tant sous les rapports politiques que militaires.

La décision toute puissante de l'Autriche de joindre ses forces à celles des alliés peut être attribuée ainsi à trois circonstances : 1° à l'influence du prince royal de Suède et son arrivée en Allemagne; 2° à ce que Napoléon avait refusé les propositions que le prince de Metternich lui avait faites à Dresde; et 3° aux victoires du duc de Wellington sur l'Èbre (bataille de Vittoria), dont la nouvelle venait d'arriver au quartier général de l'empereur d'Autriche.

Le prince royal et le maréchal Stedingk quittèrent Trachemberg le 8 juillet, et furent obligés de faire un détour pour revenir en Poméranie,

afin de ne pas tomber entre les mains des Français.

Aussitôt de retour en Poméranie, l'armée suédoise fut mise en marche pour se porter sur Berlin et couvrir cette capitale contre les tentatives de l'ennemi, qui était maître de tous les débouchés de l'Elbe, Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hombourg. Les corps prussiens de Tauenzien et de Bulow vinrent se joindre à l'armée suédoise à Berlin, ainsi que le corps d'armée russe sous les ordres du général Winzingerode. Le général Hirschfeldt masquait Magdebourg, Boulon, Wittenberg, et Walmoden Hambourg. Les forteresses de l'Oder étaient masquées par d'autres corps prussiens.

Le corps d'armée suédois sous les ordres du maréchal, le corps d'armée prussien sous les ordres du général Bulow, et le corps d'armée russe sous les ordres du général Winzingerode (*), étaient réunis devant Berlin pour couvrir cette capitale.

La position de cette armée combinée était entre le Havel et la Sprée, à la hauteur de Pots-

(*) Le général comte de Woronzoff commandait ce corps en second.

dam et de Feltow. Elle occupait des hauteurs qui ont le village de Gros-Beeren sur leur front.

Les Russes formaient l'aile droite, les Suédois le centre, et les Prussiens l'aile gauche, la cavalerie en réserve ; l'artillerie de campagne couronnait la crête des hauteurs.

C'est dans cette position, assez forte, que le prince royal attendait l'ennemi après la fin de l'armistice.

Le maréchal Oudinot commandait l'armée française opposée à celle du prince royal, forte de 70,000 hommes. Il prit l'offensive et déboucha sur trois colonnes des places fortes de Torgau, Luckau et Wittemberg, les 24 et 25 août.

La marche de ses colonnes n'était pas bien combinée, elles n'arrivèrent pas en même temps à l'attaque comme cela arrive souvent. Celle du centre arrivée la première fut attaquée par le général Bülow et renversée par lui. Celle de gauche trouvant les Russes et les Suédois contre elle n'osa point risquer l'attaque, et celle de droite n'arriva qu'après l'affaire. C'est ainsi que fut gagnée cette bataille qui coûta beaucoup de monde à l'ennemi obligé de se retirer en hâte vers les mêmes forteresses dont il avait débouché peu de jours avant.

Luckau se rendit avec 1,000 hommes de garnison.

Le temps était affreux, il plut à verse pendant plusieurs jours, ce qui n'empêcha pas le maréchal Stedingk de bivouaquer à la tête de son armée, nonobstant son grand âge.

Napoléon, mécontent du maréchal Oudinot, donna le commandement de cette armée au maréchal Ney, le 4 septembre. Après avoir reçu des renforts qui portaient cette armée de nouveau à près de 80,000 hommes, ce maréchal se porta en avant, le 5 septembre, et marcha sur Juterbock. C'était en grande partie un mouvement de flanc. Le terrain était ouvert. Ney avait 12,000 hommes de cavalerie qu'il laissa en réserve, et qui devaient être peu utiles pendant la bataille. Le prince royal saisit ce mouvement de flanc avec habileté, et fit attaquer l'armée française par les corps de Bülow et de Tauenzien, soutenus par ceux de Stedingk et de Winzingerode. L'artillerie suédoise, partie en avant, eut beaucoup de part au gain de cette bataille qui porte le nom de Dennewitz, d'après un village dont les Prussiens s'étaient rendus maîtres.

Cette bataille sauva Berlin, où Ney avait dit

qu'il dînerait le lendemain ; elle lui coûta beaucoup de monde (18 à 20,000 hommes), et obligea les Français à se retirer au delà de l'Elbe. L'armée du prince royal se porta en avant sur ce fleuve, dont les places fortes furent investies.

L'armée suédoise occupait une position centrale près de Zerbot. Le maréchal avait, le premier, fait passer l'Elbe par un corps suédois à Worlitz qui se porta en avant jusqu'à Kemberg. Il fit jeter un pont de bateaux à Roslau, éleva une tête de pont pour sa défense, et fit une attaque contre Dessau, occupé par l'ennemi.

Les Suédois s'avancèrent jusque sous les murailles de cette ville, braquèrent du canon à vingt pas de ses portes, et firent preuve d'une valeur digne de celle des soldats de Charles XII.

Le prince royal opéra le passage de l'Elbe par les ponts de Roslau et de Aachen, en même temps que le général Blücher passait ce fleuve plus haut à Wartembourg (le 3 octobre). Une série de mouvements stratégiques eurent lieu alors, que nous ne sommes pas appelé à décrire. Pendant ces mouvements l'armée suédoise passa la Saale à Bernburg, mais fut rappelée pour se porter à

Halle, et de là à Leipzig, où le sort de cette campagne devait se décider. Le maréchal septuagénaire était toujours à cheval à la tête de son armée, et supportait les fatigues comme le plus jeune de ses officiers.

Les grands événements de la bataille de Leipzig sont trop connus pour que nous ayons besoin de les rappeler ici; nous croyons cependant devoir justifier le corps d'armée du maréchal Stedingk, et expliquer les raisons qui l'empêchèrent (à l'exception de l'artillerie qui prit une part glorieuse à la bataille dès le matin du 18) d'arriver sur le champ de bataille avant quatre heures de l'après-midi.

L'armée suédoise bivouaquait, la nuit du 17 au 18 à une bonne lieue d'Allemagne derrière les corps d'armée prussiens et russes formant leur réserve, sur le principe que le prince royal avait adopté pendant cette campagne, au grand regret des Suédois. Le maréchal n'eut l'ordre de se porter en avant qu'à dix heures du matin, tandis que la bataille avait commencé à six; il y avait deux milles d'Allemagne pour arriver au lieu désigné par le prince royal, les hauteurs de Plaussig.

Dans sa marche, il passa près de l'armée de

Blücher, aux prises avec le corps du maréchal Macdonald, au nord de Leipzig. Blücher, fortement pressé, envoya un aide de camp au maréchal Stedingk pour le prier de s'arrêter un moment pour le soutenir dans le cas où il serait forcé par l'ennemi. Le maréchal Stedingk ne crut pas devoir refuser cette demande. Aussitôt que l'ennemi fut rejeté sur Leipzig, le maréchal continua sa marche, traversa la Partha à un gué où il ne pouvait passer que trois hommes de front, et ne put ainsi, malgré la plus grande diligence, arriver sur le champ de bataille que vers quatre heures après-midi.

Le 19 au matin, l'armée suédoise s'était tout à fait rapprochée de la ville, et occupait un de ses faubourgs, Schonfeldt; son avant-garde fut même la première qui força le passage dans l'intérieur de la ville, et se porta sur le seul pont qui devait servir de retraite à l'armée française. C'est l'impétuosité de cette attaque, conduite par un aide de camp du maréchal, M. de Dobeln (tué près du pont), qui engagea l'officier français, placé pour la défense de ce pont, à le faire sauter, et fit perdre à l'ennemi plus de 20,000 hommes restés en arrière.

Le maréchal fut nommé chevalier de l'Aigle noir par le roi de Prusse, pour la part qu'il avait prise, lui et son armée, à la bataille de Leipzig. Ayant déjà le cordon de Saint-André de Russie et celui des Séraphins de Suède, il se trouva, chose fort rare, chevalier des trois premiers ordres du nord de l'Europe.

Il se montra digne chevalier des Séraphins, ordre hospitalier de sa nature, par les soins qu'il prodigua aux blessés restés à Leipzig. Il réunit dans son hôtel sept généraux français et une trentaine d'officiers de cette nation, pour les faire panser et soigner par des chirurgiens suédois.

Le surlendemain de la bataille, le maréchal eut ordre de se porter vers le nord de l'Allemagne, avec son armée. Le prince royal jugea qu'après avoir si bien fait les affaires de ses alliés, il était temps de penser aux siennes. L'armée suédoise devait se porter vers le Holstein pour forcer le roi de Danemark, qui venait de faire une déclaration formelle de guerre à la Suède, à lui céder la Norwége. Cette marche vers le Holstein avait au reste un but stratégique tout à fait dans l'intérêt des alliés. Le maréchal Davoust occupait encore Hambourg, avec un corps de 30,000

hommes, qui, joint aux Danois, aurait pu mettre une armée de 50,000 hommes sur les derrières des alliés, qui se portaient sur le Rhin et vers la Hollande. Or c'eût été le comble de l'imprudence; il fallait marcher contre Davoust et les Danois pour assurer les opérations des alliés contre la France. L'armée suédoise délivra dans sa marche le royaume de Hanovre de ce qui y restait de Français. Elle jeta un pont sur l'Elbe, à Boizenbourg, presque à la face du maréchal Davoust, et se porta de là à Lübeck, occupée par un corps danois masquant Hambourg sur son passage.

Le prince royal fit sommer Lübeck, où le prince Frédéric de Hesse se trouvait avec un corps de 10,000 Danois et un régiment de lanciers polonais. Il avait avec lui, comme chef d'état-major, le général français Lallemand, officier distingué et connu plus tard comme fondateur du champ d'asile au Texas. Cet officier dressa de concert avec le chef d'état-major de l'armée suédoise, le général Bjornstjerna, l'acte par lequel il s'engageait à évacuer la place, très-forte encore, que les Suédois occupèrent le soir même, après avoir fait des préparatifs pour monter à l'assaut

en cas de refus. L'armée danoise fut vivement poursuivie par la cavalerie suédoise, qui attaqua son arrière-garde à Bornhoft, culbuta dans sa charge impétueuse infanterie, cavalerie et artillerie, fit beaucoup de prisonniers et enleva six pièces de canon à l'ennemi.

De Lübeck, l'armée suédoise se porta en avant jusqu'à l'Eider et investit cette forteresse, ainsi que celles de Gluckstadt et de Frederiksort. Les deux dernières de ces forteresses furent prises par les Suédois qui envahirent le Schleswig et une partie du Jutland. Ils se portèrent vers la Fionie quand la paix fut conclue entre la Suède et le Danemark, le 14 janvier 1814, dans la ville de Kiel.

C'est par ce traité de paix que le Danemark céda la Norwége à la Suède, but principal de la politique du prince royal depuis son arrivée en Suède.

L'union de la Norwége à la Suède a eu, chose fort rare, des suites plus heureuses pour le pays conquis que pour le pays conquérant. La Norwége y gagna liberté, indépendance et prospérité. La Suède, il est vrai, ne pouvait pas gagner ces avantages qu'elle possédait déjà depuis long-

temps; elle gagna celui de ne plus avoir à craindre un ennemi derrière elle, dans le cas d'une guerre contre la Russie, ce qui anciennement avait toujours eu lieu.

Aussitôt que la paix de Kiel fut conclue, le maréchal reçut l'ordre de se porter avec l'armée suédoise sur le Rhin. Cette marche se fit sur deux colonnes, dont l'une passa le fleuve à Dusseldorf et l'autre à Cologne. Le prince royal arriva dans cette dernière ville le 12 février 1814, et adressa au peuple français la proclamation suivante :

« FRANÇAIS !

» J'ai pris les armes par ordre de mon roi, pour défendre les droits du peuple suédois. Après avoir vengé les affronts qu'ils avaient reçus, et concouru à la délivrance de l'Allemagne, j'ai passé le *Rhin*.

» En voyant les bords de ce fleuve où j'ai si souvent et si heureusement combattu pour vous, j'éprouve le besoin de vous faire connaître ma pensée.

» Votre gouvernement a constamment essayé de tout avilir pour avoir le droit de tout mé-

priser; il est temps que ce système change.

» Tous les hommes éclairés forment des vœux pour la conservation de la France; ils désirent seulement qu'elle ne soit plus le fléau de la terre.

» Les souverains ne se sont pas coalisés pour faire la guerre aux nations, mais pour forcer votre gouvernement à reconnaître l'indépendance des États; telles sont leurs intentions, et je suis auprès de vous garant de leur sincérité.

» Fils adoptif de Charles XIII, placé par l'élection d'un peuple libre sur les marches du trône des grands Gustaves, je ne puis désormais avoir d'autre ambition que celle de travailler à la prospérité de la presqu'île scandinave.

» Puissé-je, en remplissant ce devoir sacré envers ma nouvelle patrie, contribuer en même temps au bonheur de mes anciens compatriotes!

» Donné à mon quartier général de *Cologne*, le 12 février 1814.

» CHARLES-JEAN. »

Le maréchal reçut l'ordre de faire investir les forteresses de Maestricht et de Juliers par des troupes suédoises, et de se porter en avant sur la Meuse. Le quartier général fut établi à Liége, où

le prince royal avait aussi le sien. Les événements de la guerre se déclarèrent si vite, qu'en peu de jours on vit les batailles de Craone, de Laon, de Bar-sur-Aube et d'Arcis se succéder l'une à l'autre et conduire les alliés de plus en plus vers Paris, tandis que l'armée du duc de Wellington, après la victoire d'Orthès, avait porté une de ses colonnes (celle du maréchal Beresford) sur Bordeaux et l'autre sur Toulouse.

L'armée suédoise, il est vrai, ne prit que peu de part à ces événements; mais sa situation n'était pas la même que celle des alliés. L'intérêt de la Suède était bien de refouler la puissance de Napoléon au delà du Rhin et dans les limites des anciennes frontières de la France, mais non d'abattre entièrement cette puissance, qui longtemps avait été l'amie et le soutien de la Suède. Le prince royal crut ainsi remplir son devoir envers sa nouvelle patrie, ainsi que ses engagements envers les puissances alliées, en se bornant à investir des forteresses qui ne tenaient pas proprement à la France, et à respecter le sol qui l'avait vu naître. Le maréchal partageait d'autant plus cette manière de voir que ses anciens souvenirs l'attachaient à la France, et qu'en bon Suédois il considérait cette

manière d'agir comme celle qui répondait le plus à l'intérêt de sa patrie.

Le quartier général du maréchal fut transféré à Bruxelles. Il y reçut la nouvelle de l'abdication de Napoléon et de l'entrée des alliés à Paris.

Le prince royal, qui se rendit dans cette capitale pour avoir une entrevue avec les souverains alliés, engagea le maréchal à s'y rendre de même.

Quels changements depuis qu'il avait quitté la cour de Versailles en 1787!... C'était cependant le frère de son ancien maître qui venait renouer le fil rompu par tant de catastrophes.

Louis XVIII reçut l'amiral avec toute la bonté d'un ancien ami; ce fut lui qui le présenta à sa nouvelle cour et aux maréchaux de l'empire.

Le maréchal fut nommé ambassadeur de Suède à la cour de France, et chargé de prendre part aux négociations de paix qui devaient s'ouvrir à Paris. Le baron de Weterstedt lui fut adjoint dans cette négociation. Ces deux plénipotentiaires rencontrèrent beaucoup de difficultés dans l'accomplissement de cette mission, surtout pour ce qui concernait l'île de la Guadeloupe, que la Grande-

Bretagne s'était engagée à faire obtenir à la Suède, et que la France ne voulut pas céder.

Ces plénipotentiaires furent obligés d'y renoncer, moyennant une indemnité d'un million de livres sterlings payé par l'Angleterre, mais pris sur les contributions françaises.

L'ambassadeur écrivit alors au prince royal une dépêche que nous reproduisons, et qui donne quelques renseignements sur cette partie des négociations (1814) qui concerne plus particulièrement la Suède.

A S. A. R. Monseigneur le prince royal de Suède.

(Lettre particulière.)

« Monseigneur,

» On travaille ici nuit et jour à la paix, et cela avec une telle précipitation que l'ouvrage sera nécessairement imparfait, et donnera lieu à des discussions à venir qui ne se termineront point sans que la discorde s'en mêle. La paix entre la Suède et la France sera signée demain ou après-demain, en même temps que celle des autres puissances alliées. Elle n'est pas aussi avanta-

geuse qu'elle aurait dû l'être après les services signalés que Votre Altesse Royale a rendus à la cause commune ; mais c'est la meilleure que nous ayons pu obtenir, et nous nous sommes attachés surtout à maintenir, autant qu'il a été en nous, l'honneur et la dignité nationale, qui font nos seules richesses, et dont le fonds a été augmenté considérablement par Votre Altesse Royale. La cession de la Guadeloupe était d'une nécessité absolue ; mais, s'il faut en croire lord Castlereagh, ni la Suède ni Votre Altesse Royale ne perdront rien au change. D'après tous les renseignements que j'ai pu me procurer, Demerari, Esquebo et Berbice réunis valent mieux que la Guadeloupe, et dans tous les cas cette possession est plus assurée que l'autre, à laquelle la France attache un si haut prix, qu'à mon grand étonnement elle a donné Sainte-Lucie pour les *Saintes*.

» Le mal est que la négociation au sujet du dédommagement promis ne peut se terminer qu'à Londres, où lord Castlereagh va se rendre aux premiers jours.

» Quant à la Norwége, s'il faut, pour soumettre ce pays, l'assistance de l'Angleterre et de la Russie, je crois que le roi peut y compter. Pour

la Prusse, ses secours seraient peut-être moins désintéressés, et s'il fallait les acquérir par la cession de la Poméranie, que je regarde comme dévolue de nouveau à la Suède *par la perfidie du Danemark*, ce serait les acheter à trop haut prix. La France reconnaîtra nos droits sur la Norwége, mais ne les garantira pas, ne pouvant point, dit M. de Talleyrand, prendre des engagements tendant à remettre la France en état de guerre.

» C'est après-demain que la nouvelle constitution de France sera proposée au corps législatif. On en parle diversement. En ce moment le roi peut tout; mais quand le charme de la nouveauté sera passé, il n'y aura qu'une autorité prépondérante et active ou une constitution vigoureuse qui pourra réunir tous les partis et maintenir la tranquillité en France.

» Je suis avec le plus profond respect,

» Monseigneur... »

Le prince royal lui fit la réponse suivante :

« MON COUSIN !

» Le roi a été très-satisfait de la manière dont vous avez conduit les négociations que Sa Majesté vous avait confiées, et je sais apprécier le zèle éclairé avec lequel vous avez tâché de combattre toutes les difficultés qu'on a fait naître. La rétrocession de la Guadeloupe et le souvenir de tant d'obligations nous donnaient le droit de nous attendre à plus de complaisance de la part du gouvernement français; mais son oubli et sa froideur doivent être très-indifférents à la Suède. Un pays qui a lutté avec succès contre la puissance de Napoléon n'en peut craindre aucune autre.

» Le roi, dans les circonstances actuelles, voulant rapprocher de sa personne votre attachement et vos lumières, a donné l'ordre au comte d'Engestrom de vous communiquer son désir que vous retourniez en Suède. C'est avec un bien grand plaisir que je vous reverrais pour vous exprimer de nouveau les sentiments que je vous ai voués, et avec lesquels je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde, étant

» *Votre affectionné cousin*,

» CHARLES-JEAN. »

Stockholm, le 11 juillet 1814.

Le prince royal avait quitté Paris après un séjour très-court pour se rendre à Stockholm et de là aux frontières de la Norwége, où une armée devait être réunie pour faire effectuer le traité de *Kiel*, que le prince Christian héritier présomptif de la couronne de Danemark (son roi actuel), avait tâché d'éluder en se faisant élire roi de Norwége (17 mai 1814), ce qui était une manière de faire revivre ce royaume en Danemark lors de l'avénement du prince Christian au trône de ce pays.

L'armée suédoise qui avait combattu en Allemagne sous les ordres du prince royal, avait reçu l'ordre de se porter du Brabant, où elle était lors de l'entrée des alliés à Paris, vers les frontières de la Norwége; le maréchal devant rester à Paris pour veiller aux intérêts de la Suède, le commandement de cette armée fut confié *ad interim* au général Bjornstjerna, qui dirigea cette marche de plusieurs centaines de lieues. Aussitôt que cette armée fut réunie à celle du maréchal comte d'Essex, qui se trouvait là d'avance sur les frontières de la Norwége, formant un nombre de plus de 50,000 hommes sous les ordres du prince royal, le prince Christian fut sommé d'exécuter les stipulations du

traité de *Kiel*, d'après lesquelles le roi de Danemark avait cédé la Norwége à la Suède. Le prince refusa; c'est alors que quatre commissaires des puissances qui avaient garanti le traité de *Kiel* (Russie, Angleterre, Autriche et Prusse) se rendirent au quartier général du prince Christian qui refusa de nouveau; il fallait donc en revenir aux armes. L'armée suédoise passa la frontière sur plusieurs points pendant que la flotte suédoise, dont le vieux roi Charles XIII avait pris lui-même le commandement, attaqua la Norwége du côté de la mer.

La guerre ne fut point de longue durée; les Norwégiens, inférieurs en force, se retirèrent de tous côtés; les forteresses norwégiennes parmi lesquelles on compta d'abord Frédérikshall ou Charles XII avait péri, furent prises l'une après l'autre, et la campagne finit par une amnistie et une convention conclue à *Moss* par le général Bjornstjerna, d'une part, et quatre commissaires norwégiens, de l'autre. Le *stor thing* (diète) fut convoqué à Christiana, où les commissaires suédois se rendirent pour traiter définitivement de l'union des deux pays sur des bases libérales et généreuses.

Le prince Christian quitta la Norwége pour retourner en Danemark, après que le stor thing eut dûment enregistré la déclaration de son désistement des droits et des pouvoirs dont il avait été précédemment investi par le stor thing de Norwége, alors réuni dans la petite ville d'Eidswold.

C'est ainsi que se termina cette levée de boucliers que le prince Christian avait faite en Norwége ; l'armée suédoise retourna dans ses foyers, et le roi Charles XIII fut roi de Suède et de Norwége non-seulement *de jure*, mais aussi *de facto*. C'était à la politique saine et élevée du prince royal Charles-Jean que cet acte était principalement dû ; il annonça ce grand événement au maréchal par la lettre suivante :

« MON COUSIN !

» Je vous annonce que nous avons enfin recueilli le fruit de nos travaux : la grande affaire de la Norwége est heureusement terminée. Hier le stor thing a unanimement élu et proclamé Sa Majesté roi de Suède et de Norwége. J'ai voulu être le premier à vous faire part de cette heureuse nouvelle, et il m'est facile de juger du plaisir

qu'elle vous causera, car je connais votre attachement au roi et à la patrie, et les sentiments que vous m'avez voués personnellement.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde, étant

» *Votre bien affectionné cousin,*

» CHARLES-JEAN. »

A mon quartier général de Frederickshall, le 5 novembre 1814.

Le maréchal, de retour de son ambassade de Paris, ne s'occupa plus d'affaires politiques et resta au sein de sa famille pendant une dizaine d'années, puis fut de nouveau appelé par son roi sur le grand théâtre du monde.

Il fut nommé ambassadeur extraordinaire, pour assister au couronnement de l'empereur Nicolas troisième, empereur de Russie, qu'il avait vu couronner à Moscou ; il y trouva pour collègues tout ce que l'Europe avait de plus distingué ; c'étaient : le duc de Hesse-Hombourg de la part de l'Autriche, le duc de Devonshire de la part de la

Grande-Bretagne, le duc de Raguse de la part de la France, etc....

Nous joignons les dépêches qu'il écrivit à la cour pendant cette ambassade, dépêches qui ne manquent pas d'intérêt dans ces circonstances.

A S. EXC. M LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 22 mai (3 juin) 1826.

MONSIEUR LE COMTE!

Partis de Dahlaro (*) le 29 mai à deux heures après midi, nous avons mouillé à la rade de Cronstadt le 1^er^ juin à six heures du matin, après la navigation la plus heureuse. J'ai infiniment à me louer du commandeur Améen, ainsi que de tous les officiers de la frégate, et je suis convaincu que le roi a dans le premier un marin expert et habile, et dans le reste des officiers des sujets distingués.

(*) Près de Stockholm.

M. le baron de Palmstjerna (*) ayant reçu assez tard l'avis de mon arrivée, m'a envoyé M. de Tersmeden dès le soir, et il est arrivé lui-même hier matin de très-bonne heure, avec le consul général Sterky, sur un bateau à vapeur qui nous a amenés ici vers onze heures avant midi. A la rade de Cronstadt, nous avons trouvé une escadre de trois vaisseaux de ligne et de six frégates, prête à mettre à la voile. L'amiral Craeno, qui la commandait, est venu à notre bord pour me féliciter sur mon arrivée. Peu de temps après, la frégate s'étant approchée du pont, le vice-amiral Karapka a montré la même attention. Enfin me voilà bien établi dans la maison de M. le baron de Palmstjerna, qui me comble d'égards et de politesses. *Le commandant de Pétersbourg, le lieutenant général M. Baschautsky*, m'a envoyé un aide de camp pour m'offrir une garde d'un officier et vingt-cinq hommes que je n'ai pas acceptés; néanmoins deux sentinelles ont été placées à ma porte. Aujourd'hui M. le baron de Palmstjerna écrit à Son Excellence le comte de Nesselrode, pour s'informer quand elle voudra me recevoir; et

(*) Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Suède et de Norwége à la cour de Russie.

la poste partant avant midi, il ne me reste plus qu'à prier Votre Excellence de me mettre aux pieds du roi, et de présenter à Sa Majesté mes très-humbles remercîments d'avoir rendu mon voyage aussi facile et aussi agréable que possible.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus vive amitié et de la plus grande considération, etc., etc.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 26 mai (7 juin) 1826.

Ma dernière dépêche était du 3 juin. Je m'attendais à être bien reçu ici, ayant l'honneur de représenter un souverain connu par ses hauts faits et ses éminentes qualités; mais je n'osais espérer qu'après une si longue absence, je retrouverais chez mes connaissances et amis tant de bonté, de cordialité qu'ils me témoignent.

J'ai reçu le même accueil de Son Excellence M. le comte de Nesselrode qui m'a reçu avant-hier, et j'attends les ordres de l'empereur pour ma première audience. Sa Majesté Impériale fait son séjour alternativement à l'île de Télaguine, à Zarskoselo, et à Péterhoff, et ne vient en ville de

grand matin que pour voir manœuvrer les troupes. Il y a quatre jours que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer son aide de camp de service, pour s'informer de ma santé et me faire dire qu'elle me recevrait avec plaisir.

Le duc de Devonshire est arrivé hier.

Les cadets suédois et norwégiens, au nombre de cinquante, ont débarqué avant-hier avec leurs officiers pour voir ce qu'il y a de plus remarquable, et par les soins du consul général M. Sterky, dont je ne puis assez louer le zèle et l'intelligence, sont logés et nourris pour le prix modique de deux roubles par jour pour chaque cadet et de cinq pour chaque officier.

Rien ne transpire encore sur le temps précis du couronnement, mais on prévoit qu'il ne pourra avoir lieu qu'après les six semaines de grand deuil et vers le 19 (6) d'août. Si ces conjectures se réalisent, je pourrai être de retour ici au commencement du mois de septembre, et la frégate revenant vers le même temps, si Sa Majesté n'en dispose autrement, mon retour en Suède aurait lieu avant l'équinoxe, temps des orages. Cette manière de voyager serait infiniment plus commode et moins coûteuse que toute autre.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 4 (14) juin 1826.

Ma dernière dépêche était du 26 mai (7 juin) et celle de Votre Excellence du 28 mai.

L'empereur est revenu en ville et a couché, à ce que l'on dit, au palais Anitschkoff. Il y a apparence que j'aurai bientôt mes audiences, retardées par l'absence de Sa Majesté Impériale et par le travail immense auquel l'empereur se livre sans relâche, l'instruction concernant les auteurs de l'émeute du 26 décembre étant achevée.

Le moment est arrivé ou le jugement sera prononcé par une commission composée, à ce que l'on croit, du grand conseil, du sénat, et du synode.

L'impératrice mère va revenir de Moscou pour assister aux funérailles de S. M. l'impératrice Élisabeth. Le grand-duc Michel est revenu avant-hier, et le prince royal de Prusse, troisième fils du roi, est attendu un de ces jours.

La frégate qui m'a amenée ici, et la corvette, auront mis en mer pour leur croisière si le vent l'a permis. Une partie des officiers de l'équipage, et tous les cadets suédois et norwégiens qui ont passé sept jours à Pétersbourg, sont retournés à Cronstadt avant-hier. Le gouverneur de Pétersbourg, M. de Kutusoff, leur a facilité tous les moyens de voir ce qu'il y avait de plus remarquable, et quelques jours avant leur départ, il est arrivé un ordre de l'empereur au général Paul Suchtelen, nommé récemment quartier-maître général, de choisir un officier qui devait les accompagner, et leur montrer sans exception tout ce qu'ils désiraient voir.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 9 (21) juin 1826.

Ma dernière était du 5 (17) juin.

Mon audience, qui m'avait été annoncée pour dimanche, n'a eu lieu que lundi dernier, second jour de la Pentecôte (vieux style). C'est au palais de l'empereur dans l'île de Télaguine, en audience privée, que LL. MM. II. m'ont reçu. L'accueil que l'empereur m'a fait ne m'a laissé rien à désirer. Sa Majesté a gagné infiniment, pour la taille et la figure, depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Que Votre Excellence se figure un bel homme, dans la plénitude de la jeunesse et de la vigueur, avec

la conscience de ses grands moyens, et avec un air si franc, si ouvert, si loyal, qu'il inspire au premier abord une confiance illimitée, et elle aura le portrait de l'empereur. Avant d'avoir pu lui adresser la parole, Sa Majesté m'a embrassé avec la plus grande bonté. Lui ayant témoigné le prix que le roi attachait à son amitié et la part que Sa Majesté prenait à la nouvelle perte que la maison impériale venait de faire par la mort de l'impératrice Élisabeth, l'empereur a répondu dans les termes les plus amicaux, les plus expressifs, à tout ce qui concerne notre auguste souverain ; et quant au deuil dans lequel la Russie vient de nouveau d'être plongée, Sa Majesté Impériale a rappelé les différents sujets de douleur et d'inquiétude qui l'avaient affligée depuis sept ou huit mois. Lui ayant observé que ces malheurs avaient contribué à sa gloire personnelle, elle a répondu avec une modestie admirable qu'elle n'avait rien fait que tout autre qui portait l'uniforme (montrant son habit) n'aurait fait à sa place. Enfin, je ne finirais point si je voulais rapporter tout ce que cet entretien avait d'intéressant et d'aimable. Lui ayant demandé la permission de présenter les personnes de ma suite, l'empereur

est sorti avec moi et a adressé la parole à chacune d'elles. Après cela on m'a conduit chez l'impératrice, qui a répondu avec beaucoup de grâce à tout ce que je lui ai dit de la part du roi, et qui s'est informée particulièrement de ce qui concernait notre princesse royale, ses couches, ses relevailles. Ensuite elle a fait entrer ceux qui m'accompagnaient, que j'ai eu l'honneur de lui présenter, et auxquels elle a fait un accueil très-gracieux.

Le même jour l'ambassade d'Angleterre a eu ses audiences.

L'enquête qui regarde les détenus pour crime de trahison, qui sont au nombre de 120, étant finie, la commission chargée du jugement définitif a commencé ses séances. On a divisé les coupables en trois classes, d'après le plus ou le moins de leur culpabilité, et il n'est pas probable que le jugement définitif puisse avoir lieu avant trois ou quatre semaines. C'est aussi vers ce temps que l'on prévoit le départ de l'empereur pour Moscou, où le grand-duc Michel est allé avant-hier.

Les restes mortels de l'impératrice Élisabeth arriveront à Tschesmé samedi prochain, d'où

ils seront transportés lundi vers le soir à la sépulture impériale.

Le luxe est monté ici à un degré surprenant.

Les grands dîners se succèdent dans le corps diplomatique, et le baron Palmstjerna, qui a bien voulu se charger d'inviter en son nom les personnes que je suis dans le cas de voir, en donne souvent, ce qui me dispense de beaucoup d'embarras et diminue les frais nécessaires si j'avais monté ma maison ici.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, etc., etc.

A. S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 16 (28) juin 1826.

La dernière dépêche de Votre Grandeur était du 16 juin, et la mienne du 9 (21) juin. J'y avais fait mention que M. le duc de Devonshire avait eu ses audiences le même jour que moi, et il avait effectivement été reçu ce jour-là en audience privée chez S. M. l'impératrice; mais il avait eu l'honneur d'être admis chez l'empereur quelques jours avant, par suite de l'avantage d'être connu personnellement de Sa Majesté, et de l'avoir logée chez lui pendant le voyage qu'elle a fait en Angleterre. Il en résultait quelques doutes sur la préséance entre nous, objet qui ne gagnait

quelque importance que pour ne point déroger à l'article du congrès de Vienne qui en décide. En conséquence, j'étais convenu avec M. le baron de Palmstjerna, qu'il s'informerait auprès de S. E. le comte de Nesselrode, qui avait été un des membres du congrès, du sens véritable qu'il fallait attacher au contenu de cet article. Sa réponse est conforme à ce que nous pensions tous deux, le baron et moi, à savoir que la préséance des ambassadeurs est réglée d'après la date de la notification officielle de leur arrivée, et que par là, cette préséance m'était due, sans aucun doute. Désirant d'en convenir amicalement avec M. le duc de Devonshire, M. le baron de Palmstjerna en a parlé à M. Disbrowe, ministre d'Angleterre; mais quelques incidents ayant retardé cet entretien jusqu'au jour fixé pour la translation du corps de feu S. M. l'Impératrice Élisabeth, de Tschesmé à Pétersbourg, et la question n'ayant pu être décidée ce jour-là, j'ai cru prudent de ne pas paraître à cette cérémonie. Une indisposition qui m'avait retenu à la maison deux jours avant m'en a fourni le prétexte. Cela ne m'a pas empêché d'aller voir le matin M. le prince Charles de Prusse. Cette visite ne pouvait pas se différer, puisque S. A. Royale,

dès son arrivée, avait envoyé une carte de visite aux ambassadeurs, et fait annoncer par le ministre de Prusse qu'elle les recevrait lundi.

L'inhumation du corps de feu S. M. l'Impératrice Élisabeth se fera le 3 juillet (nouveau style), et il faut espérer que vers ce temps, la question de préséance entre l'ambassadeur d'Angleterre et moi sera décidée.

Nous aurons sous peu de jours une relation imprimée contenant les noms de tous ceux qui ont été impliqués dans l'émeute du 14 décembre, et des faits qui sont à leur charge.

Il paraît décidé que l'empereur arrivera à Moscou le 1er août (20 juillet), et que le couronnement se fera le 6 (18) août. D'après ce calcul, je pourrai être de retour ici vers le 8 ou le 9 septembre (nouveau style), et si le Roi ordonne que mon voyage se fasse sur la même frégate qui m'a amené, elle devrait être rendue à Cronstadt vers ce temps. J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, etc., etc.

A. S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 23 juin (5 juillet) 1826.

La dernière dépêche de Votre Excellence était du 23 juin, et la mienne du 16.

L'enterrement de feu S. M. l'impératrice Élisabeth a eu lieu avant-hier. Le corps diplomatique fut invité de se rendre à l'église à 7 heures du matin. Je n'entreprendrai pas de dépeindre tout ce que cette solennité avait d'imposant et de lugubre. Votre Excellence connaît le beau chant de l'Église grecque, la pompe de son service divin et de ses funérailles. Elle paraissait dans toute sa grandeur en cette occasion ; mais ce qui rendait surtout cette cérémonie touchante et auguste, était la tristesse profonde qui régnait dans toute l'as-

semblée, et qui faisait paraître l'amour que l'on portait à la défunte mieux que tous les panégyriques n'auraient pu le faire. Pendant la huitaine que le cercueil renfermant le corps de l'Impératrice avait été exposé, l'église ne désemplissait point. L'Empereur et l'Impératrice s'y rendaient tous les jours, vers le soir, pour assister au service funéraire. Le corps diplomatique y fut jeudi dernier, et c'est là que je pris pour la première fois la place qui m'appartenait, sans avoir eu à ce sujet la moindre discussion avec le duc de Devonshire.

Depuis qu'il paraît décidé que l'Empereur partira pour Moscou le 16 (28) juillet prochain, je compte partir d'ici le 7 ou 8 juillet (vieux style) pour m'y rendre. S. E. le comte de Nesselrode m'ayant transmis avec un envoi le rapport de la commission d'enquête pour le faire parvenir à ma cour, j'ai l'honneur de le joindre ici, et de réitérer à Votre Excellence l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis, etc., etc.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Saint-Pétersbourg, le 7 (19) juillet 1826.

Je profite du départ du courrier pour communiquer à Votre Excellence, quoique fort raccourci, quelques réflexions sur l'état actuel de cet empire, qui ne ressemble en rien à celui que nous avons connu autrefois. L'agrandissement prodigieux de la Russie, la conquête de plusieurs pays constitutionnels, le progrès des lumières, le contact des armées avec celles des étrangers, tout cela a produit un changement dans les idées et a relâché les liens qui attachent le peuple russe à son Souverain, à ses anciennes mœurs, peut-être a détruit même en partie l'orgueil national. Les finances ne sont pas en meilleur état que celles de

plusieurs autres pays, et ont été fort délabrées par les guerres et les dépenses énormes que l'Empereur défunt a faites en bâtisses immenses qui ornent cette ville, et beaucoup d'autres de l'empire. C'était son goût favori, et par lequel il paraît avoir voulu illustrer son règne.

Le personnel de l'Empereur actuel est digne des plus grands éloges. Il se propose beaucoup d'économie, et éloigne l'arbitraire de son administration autant que possible; mais je n'ose pas prononcer si ces vertus le feront chérir des grands qui, dans le fait, composent la force de l'État, lequel par sa nature est aristocratique, puisque le peuple n'est rien, et ne peut pas même posséder des terres ni des maisons sous son nom. Il est vrai que le plus grand seigneur et le mougik sont égaux devant l'empereur, quand il veut, mais cette égalité carbonarienne n'implique-t-elle pas contradiction avec la nature des choses? L'armée, qui est superbe, à en juger par 50 mille hommes de gardes, dont une partie est envoyée à Moscou, me paraît être le vrai Palladium, sinon le seul du trône. Mais je dois m'arrêter, et réserver pour des moments plus propices ce qu'il faudrait ajouter.

Dix jours en tout sont destinés pour le couron-

nement et les fêtes, après quoi l'empereur, à ce que l'on croit, part pour Varsovie. Ces dix jours, d'après le dire du comte Blom, sont distribués de la manière suivante : le jour du couronnement, une fête que la cour donne, une fête avec spectacle pour le peuple, une fête que donnera la noblesse, et trois fêtes par les ambassadeurs extraordinaires, qui ne sont qu'au nombre de trois.

Le prince de Hesse-Hombourg, envoyé par l'Empereur d'Autriche, ne déploie pas le caractère d'ambassadeur, et on ne sait pas encore en quelle qualité le marquis de Brignol Sale, qui vient d'arriver avec une nombreuse suite, aura été envoyé par S. M. Sarde.

Le maréchal duc de Raguse et le duc de Devonshire font une dépense enragée ici ; le dernier, depuis qu'il a pris une campagne à Ochta, paye 40,000 roubles de loyer ; tous deux me comblent de politesses. Le jugement des coupables qui ont suscité l'émeute du 14 décembre va être prononcé ces jours-ci. On dit qu'il y en aura sept ou huit condamnés à mort. J'imagine que le baron de Palmstjerna rendra un compte plus détaillé de ce qui concerne cette affaire.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Moscou, le 19 juillet (1er août) 1826.

Mon départ de Pétersbourg ayant eu lieu le 20 vers midi, je suis arrivé ici le 25 à minuit. — Le voyage a été fort pénible, à cause des grandes chaleurs, de la poussière et des mouches et insectes qui n'admettaient pas un instant de repos. — Il se trouve quelques grandes et belles auberges sur la route, que l'Empereur Alexandre a fait bâtir à l'usage de la famille impériale, et qui sont ouvertes aux voyageurs de distinction ; mais les distances ne coïncidaient point avec mon itinéraire, de manière que je n'ai pu en profiter qu'une seule nuit. — Aussi, la plupart de mes collègues, et presque tous les Russes, font-ils la

route sans s'arrêter, ce que mon âge ne m'a pas permis. — Un des grands et beaux ouvrages qui marquent le règne de l'Empereur Alexandre, est une superbe chaussée qui va presque en droite ligne entre Pétersbourg et Moscou, et dont plus de 25 lieues de Suède sont déjà achevées, et le reste va l'être dans quelques années. — Il y a de grandes difficultés à vaincre, le gravier manquant partout. — Il faut y suppléer par des pierres concassées à coups de marteau. — Les ponts sont magnifiques, et traversent quelquefois des ravins étendus. — La plupart des garde-fous sont en fer fondu aux armes de l'empire. — L'art des fontes est parvenu à Pétersbourg à un grand point de perfection : un Anglais nommé Baird est à la tête de ces ouvrages, et les prix sont fort au-dessous de ce qu'ils sont en tout autre pays. — En arrivant à Moscou, cette ville immense, qui a plus de 4 lieues de Suède (10 lieues de France) de tour, le voyageur est surpris de la voir sortie de sa cendre plus belle qu'elle n'a jamais été; les maisons de bois sont remplacées par des palais, et il ne reste pas une trace du malheur qu'elle a subi il n'y a pas encore 14 ans. — J'occupe une grande maison où nous trouvons place tous ensemble, ainsi

que le baron de Palmstjerna. — Il y a un jardin et un bel appartement dont l'ameublement est un peu usé, mais le jardin, les dehors de la maison et une partie de l'intérieur étaient si sales, si délabrés, que pour pouvoir l'habiter il a fallu faire des réparations qui augmenteront de quelques milliers de roubles un loyer de 21,500.

L'Empereur est attendu aujourd'hui ou demain pour la fête de l'Impératrice Mère, et dès avant-hier on a quitté le deuil. — Ayant témoigné le désir à M. le comte de Potocki, grand-maître des cérémonies, de faire ma cour à l'Impératrice douairière, qui fait sa résidence à deux lieues d'ici, dans une terre appartenant au prince Serge Galitzin, cette princesse, en ayant été avertie, a eu l'extrême bonté de me faire savoir qu'elle viendrait en cette ville le lendemain, et me recevrait avec ma suite au palais de Bayaumossky. — J'ai été introduit auprès de Sa Majesté avec tout l'appareil d'une grande audience, et je l'ai trouvée peu changée. — Elle conserve cet air de grandeur et de bonté qui la distingue. — Au compliment que je lui ai fait de la part du Roi, Sa Majesté a répondu avec beaucoup de politesse. — Ensuite la conversation a roulé sur les malheurs qu'elle avait

éprouvés, sur le temps passé et sur l'Empereur régnant, et quoique cet entretien ait duré près d'une demi-heure, il m'a paru bien court. — Les personnes de ma suite ayant été appelées, Sa Majesté les a accueillies avec beaucoup de bonté.

Je crois avoir fait mention dans mes précédentes que l'Empereur avait rassemblé 16 à 20 mille hommes de ses gardes à Krasno-Celo, pour y exécuter des manœuvres. — Le duc de Raguse, l'ambassadeur comte de la Ferronnays et le comte de Bloome, qui, d'ancienne date, ont la permission d'assister à tous les exercices, y furent.

La nuit qui précédait mon départ pour Moscou, j'ai reçu la lettre ci-jointe du comte Paul Suchtelen. — Tous nos équipages étant partis, il n'y avait pas moyen, pour plusieurs des officiers de ma suite, de profiter de l'invitation qu'elle contenait, mais le baron de Stjernerona, qui a une voiture à lui, accompagné de mon fils, se rendit au camp, et les manœuvres finies, ils m'ont rejoint en route en courant nuit et jour.

La sentence prononcée contre les personnes impliquées dans la conspiration a été exécutée mardi, le 25, de grand matin. — Votre Excellence en connaît les détails par le consul général Sterky,

M. le baron de Palmstjerna étant parti de Pétersbourg le même jour. — Le *Te Deum* en action de grâce d'avoir préservé l'Empereur du malheur qui le menaçait, a eu lieu à Pétersbourg le jour après, et a été célébré hier à Moscou.

Il paraît décidé que le couronnement n'aura lieu que le 28 août, à la fin du petit carême, et que, sans des accidents imprévus, je pourrai être de retour à Pétersbourg vers le 18 ou 19 septembre.

Le prince de Hesse-Hombourg, envoyé par l'Empereur d'Autriche pour complimenter l'Empereur, est arrivé. Il avait loué un hôtel 36,000 roubles, mais l'Empereur en avait fait préparer un pour lui, et il sera entretenu ici aux frais de la Cour. Cette faveur lui est accordée par suite de l'amitié que l'Empereur Alexandre avait pour lui.

A S. EXC. M. LE COMTE DE WETTERSTEDT.

Moscou, le 27 juillet (8 août) 1826.

La dernière dépêche de Votre Grandeur était du 25 juillet, et la mienne du 1er août. L'empereur a fait son entrée le 6 de ce mois. Cette solennité était belle et imposante, par l'affluence d'un peuple innombrable, par le grand nombre et la beauté des troupes qui formaient la haie sur trois rangs, et par l'ordre qui régnait dans la marche. Depuis le château de Pétroffski, à trois verstes de la ville, où la famille impériale était descendue, jusqu'au Kremlin, le chemin était bordé par 60,000 hommes. Les acclamations n'ont point cessé, depuis le départ de S. M. Impériale jusqu'à son arrivée au palais. Tout ce qui regarde cette solennité est dé-

taillé dans les feuilles ci-jointes du programme. Le lendemain il y a eu grande parade au Kremlin, où l'empereur m'a fait appeler par un aide de camp, ainsi que les officiers de ma suite, et où j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour. Demain il y aura revue du corps d'armée campé près de la ville.

A SA MAJESTÉ LA REINE.

Moscou, le 27 juillet (8 août) 1826.

MADAME,

M. le comte de Nesselrode vient de me faire avertir à l'instant que le comité diplomatique, à Paris, avait décidé que M. de Survilliers pourrait se rendre à Bruxelles pour revoir sa famille. Ce n'est pas ce que cela devrait être, et ce que j'ai désiré plus que personne, puisque Sa Majesté s'y intéresse, mais c'est un pas de fait vers le mieux. Votre Majesté en est informée sans doute, par le comte G. Löfvenhjelm; je ne suis pas assez heureux pour pouvoir me flatter d'y avoir contribué en rien; je dois cependant rendre la justice à M. le

comte de Nesselrode, d'y avoir mis beaucoup d'intérêt, aussi souvent que je lui en ai parlé, et je puis dire la même chose de quelques autres personnages diplomatiques auxquels je me suis adressé. Les sentiments dus à Votre Majesté et à une sœur qu'elle chérit à si juste titre, ont tout fait.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 7 (19) août 1826.

La dernière dépêche que j'ai eu l'honneur de recevoir était du 4 août, et mon dernier rapport du 8 de ce mois. Un mal d'yeux, auquel je n'avais jamais été sujet, m'a forcé de laisser passer deux jours de poste sans écrire. Heureusement il ne m'a pas empêché de me trouver à la grande parade au Kremlin, le lendemain de l'entrée de S. M. l'Empereur, ni à d'autres qui ont eu lieu les jours suivants au même endroit, ou (quand le temps est mauvais) dans une immense maison d'exercice. Les parades, au Kremlin, présentent le plus beau coup d'œil. Cette ancienne résidence des souverains de Russie, d'où l'on a une vue superbe sur

toute la ville, forme un assemblage d'édifices antiques et modernes, d'églises dans le style oriental, de tours de formes différentes et de promenades plantées d'arbres. Il s'y trouve une grande place qui peut contenir des milliers d'hommes. C'est là que l'on voit ce qu'il y a de plus beau en hommes de guerre, en chevaux, en armes, en tenue et en exercices militaires. Près de 60,000 hommes de toutes armes, avec 140 pièces de canon, sont rassemblés en ce moment à Moscou ou dans un camp aux portes de la ville. Cette armée fut passée en revue par l'Empereur, le 11 de ce mois. Invité à m'y rendre, et quatre chevaux de selle des écuries de Sa Majesté ayant été mis à ma disposition, je n'ai pas pu en profiter, M. Dôbeln m'ayant menacé d'une ophthalmie qui pourrait me retenir plusieurs semaines dans ma chambre, si je m'exposais à la poussière et à la fatigue inévitables en cette occasion. Cela n'a point empêché que le général Neidhardt, chef de l'état-major de la garde, ne soit venu le lendemain chez moi, pour me remettre un état de tout ce que, ce jour-là, il y avait sous les armes. Le général Stjernerona et les autres officiers qui me suivent y ont été.

Ma présentation et celle de ma suite à LL. AA.

RR. Mgr. le grand-duc Michel et son épouse, a eu lieu le 9 de ce mois. Tous deux nous ont fait l'accueil le plus gracieux. Mgr. le grand-duc, qui paraît entièrement adonné à ce qui concerne le militaire, déploie dans la conversation des connaissances sur toutes sortes de sujets, et M^me^ la grande-duchesse est, dans toute l'étendue du mot, une princesse des plus accomplies pour la figure, l'esprit et l'amabilité. Je dois observer que Mgr. le grand-duc avait mis, pendant mon audience, la plaque de Séraphin au-dessus de celle de Saint-André. Une cérémonie religieuse, la bénédiction des eaux, eut lieu dimanche dernier, après la parade. Elle se fait à Saint-Pétersbourg le jour des Rois, et ici, dans une saison plus convenable. Toute la famille impériale va en procession à la rivière, où les prières sont faites. Les ministres étrangers n'y assistent qu'en spectateurs, s'ils veulent. Le 16 du mois, l'Empereur fit manœuvrer la division des gardes venue de Pétersbourg. J'y fus invité par l'Empereur même, à la parade du jour précédent. Malheureusement j'ai dû m'abstenir d'y paraître, par la raison énoncée ci-dessus. Mon fils et les autres officiers de ma suite en ont profité, le général baron de Stjernerona

étant parti depuis deux jours pour Nischnéi-Novogorod, avec M. le baron de Palmstjerna. Dans ces occasions l'Empereur commande lui-même la manœuvre, sans que rien soit arrangé d'avance, et de vieux officiers étrangers m'ont assuré qu'il s'en acquitte d'une manière qui annonce un talent décidé et un coup d'œil qui me paraît être la pierre de touche d'un bon militaire.

Le jour du couronnement n'est pas encore fixé; on suppose que ce pourrait être le 3 septembre (nouveau style). Le marquis de Brignole-Sale, ambassadeur de Sardaigne, qui me paraît être un homme de grand mérite, a eu ses audiences la semaine dernière, et l'ambassadeur extraordinaire du saint-siége est arrivé ces jours derniers, mais n'a pas été visible jusqu'à présent.

La maison que j'occupe ne me permettant pas de donner une fête, sans faire construire une salle de bal à grands frais, comme fait le duc de Raguse, le roi me pardonnera de n'y pas songer. Quand on a l'honneur de représenter un souverain comme le nôtre, ce n'est pas par des fêtes que l'on peut illustrer son nom et ajouter à sa renommée. Elle se trouve fondée sur des bases plus solides, et n'a plus rien à acquérir.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 17 (29) août 1826.

La dernière dépêche que j'ai eu l'honneur de recevoir était du 4 août, et mes derniers rapports sont du (7) 19.

Aujourd'hui je n'aurais pu mentionner que le cours ordinaire de bals, de spectacles et de soupers qui se succèdent continuellement, sans un événement imprévu qui a fait beaucoup de sensation et répandu une grande allégresse. M. le grand-duc Constantin arriva ici samedi dernier, le 26 du mois, avant midi; il était si peu attendu, que lorsqu'on annonça le grand-duc à l'Empereur, Sa Majesté crut que c'était S. A. S. le grand-duc

Michel, et étant en affaire, dit qu'on le priât d'attendre un instant. A peine le mot de Césarewitsch fut prononcé que l'Empereur se précipita au devant de lui et le reçut avec toutes les marques de la plus grande tendresse, même de la plus vive reconnaissance.

Peu d'heures suffirent pour en répandre la nouvelle dans toute la ville, et le lendemain, dimanche, une foule innombrable de monde s'était rassemblée au Kremlin à l'heure de la parade pour jouir du spectacle si touchant et si rare de deux frères qui, rivalisant en grandeur d'âme et désintéressement, avaient résisté à tout ce que l'amour-propre et l'ambition ont de plus séduisant, sans que leur union et leur amitié en fussent altérées. La contenance et toutes les actions de ces deux augustes personnages, sur lesquels tous les yeux étaient fixés, furent admirables, et n'ont pu qu'augmenter l'attachement et le respect qu'on leur porte. Le peuple faisait éclater sa joie par des hourras répétés, et ce jour était une véritable fête pour tout Moscou.

Le grand-duc Constantin est venu m'accoster à la parade, et m'a traité avec infiniment de bonté. Lui ayant demandé la permission de lui faire ma

cour, il m'a répondu que je serais bienvenu à toute heure. J'en ai profité dans la même matinée, et j'ai été charmé de l'entretien que j'ai eu avec lui. Il n'est pas décidé qu'il puisse assister au couronnement qui, à ce que l'on croit, aura lieu dimanche prochain, ne pouvant s'absenter que peu de jours de Varsovie.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 21 août (2 septembre) 1826.

La dernière dépêche que j'ai eu l'honneur de vous adresser était du (17) 29 août, et celle que j'ai reçue, du 4 août.

Le couronnement aura lieu demain dimanche, (3 septembre) 22 août. La première proclamation en a été faite jeudi dernier et continue pendant trois jours. Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe dans les différentes parties de la ville. Des hérauts d'armes à cheval, des maîtres de cérémonies sont précédés et suivis par un fort détachement des gardes à cheval commandés par un général en chef, et des annonces imprimées

sont distribuées en grande quantité parmi le peuple.

On dit qu'après le couronnement il y aura trois ou quatre fêtes de cour, et quatre fêtes données par le duc de Raguse, le duc de Devonshire, la comtesse Orloff et le prince Youssoupoff. Toutes ces réjouissances doivent avoir lieu dans le court espace de trois semaines, l'Empereur étant décidé, à ce que l'on prétend, à partir pour Pétersbourg le (15) 27 septembre.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 24 août (5 septembre) 1826.

Mon dernier rapport était du 21 août (2 septembre), et le même jour j'ai eu l'honneur de recevoir la dépêche de 22 août.

Le couronnement et le sacre de S. M. l'Empereur, ainsi que le couronnement de l'Impératrice, ont eu lieu avant-hier, 3 septembre. Cet acte solennel, si imposant par lui-même, a été accompagné de plusieurs circonstances qui le rendaient fort remarquable, je dirai même fort touchant. Tel était entre autres l'instant où l'Empereur fut revêtu du manteau impérial, que Mgr. le grand-duc Constantin aida un des premiers à développer et à attacher; celui où l'Impératrice mère

quitta son siége pour s'approcher de l'Empereur et de l'Impératrice, qui venaient de communier, et les embrassa et bénit, fondant en larmes. En se rendant au sanctuaire pour communier, l'Empereur remit son épée au grand-duc Constantin, qui, après cet acte religieux, se mit à genoux pour la rendre à Sa Majesté. Je pourrai citer encore l'attendrissement de l'Empereur en posant la couronne sur la tête de son épouse, qu'il chérit tendrement, et le transport extraordinaire des spectateurs pour lesquels était bâti un amphithéâtre de cinq à six mille personnes. Cet amphithéâtre, qui bordait une cour et une terrasse que LL. MM. Impériales devaient passer pour se rendre de l'église à leur appartement, était occupé par des personnes de rang; l'église ne pouvait contenir que la Cour et les individus des trois premières classes. Le terre-plein était rempli par le peuple. L'ensemble formait un spectacle ravissant, et on pourrait dire une fête de famille. Au banquet qui est d'usage dans ces occasions, l'Empereur dîna avec les deux Impératrices sur une estrade élevée sous un dais magnifique. A quelque distance de ce trône étaient dressées les tables pour les personnes invitées au festin. Le corps diplomatique n'y as-

sista que peu d'instants, jusqu'à ce que l'Empereur demandât à boire, et tout le banquet même n'a duré, à ce que l'on m'a dit, que trente-cinq minutes. Il serait trop long d'entrer dans tous les détails de cette grande journée, lesquels vous trouverez dans les feuilles imprimées à ce sujet; mais ce que je dois observer, c'est que toute la cérémonie était digne de la grandeur de cet empire, et qu'elle surpasse de beaucoup, en ordre et en magnificence, celle où j'ai assisté sous le règne de Paul Ier. Le soir, la ville était illuminée, et le Kremlin offrait un coup d'œil vraiment magique par la quantité de ses tours antiques, ses murs crénelés, les jardins qui les entourent, et par son étendue, qui, à elle seule, forme une ville entière. Ces illuminations dureront trois jours. La liste ci-jointe indique l'emploi des journées que nous aurons à passer à Moscou, étant décidé, à ce que l'on prétend, que l'Empereur partira le (27) 15 pour retourner à Pétersbourg.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 28 août (9 septembre) 1826.

La dernière dépêche que j'ai reçue était du 22, et celle que j'ai eu l'honneur de vous adresser, du 24 août.

Ce fut le même jour que l'Empereur et les deux Impératrices ont reçu les félicitations du corps diplomatique. Il avait été convenu, d'après un ancien usage, que l'ambassadeur du saint-siége aurait porté la parole pour tous les ambassadeurs et ministres étrangers, après s'être concerté avec eux sur ce qu'il y avait à dire; mais M. de Bernetti, étant attaqué de la goutte, et n'étant pas fâché peut-être d'avoir un prétexte de ne point assister à une cérémonie religieuse du rit grec, n'a paru à la cour qu'à son audience, et ne s'est pas

montré dans le public, de manière que je ne l'ai pas encore vu. C'eût été M. le comte de la Ferronnays qui aurait dû le remplacer en cette occasion; mais l'Empereur, ennemi de tout compliment, avait fait prévenir cet ambassadeur qu'il l'exemptait de tout discours, et lui avait dit, en plaisantant, que s'il lui adressait une parole, il s'en irait. Il en résulte que le corps diplomatique, M. de la Ferronnays à la tête, fut introduit en grande cérémonie dans la salle d'audience où l'Empereur et l'Impératrice Alexandra étaient debout en avant d'un dais sous lequel deux fauteuils étaient placés. Les ambassadeurs et ministres s'approchèrent à la file de LL. MM., baisant la main à l'Impératrice, et après avoir fait leur révérence les uns après les autres, furent reconduits par la cérémonie dans une salle extérieure. Cela n'empêcha point que LL. MM. n'adressassent la parole à chacun d'eux. L'Empereur me dit, à moi, qu'il me priait d'assurer le roi qu'il mettait un grand prix à son amitié, et qu'il s'empresserait toujours de la cultiver. Il y ajouta, ainsi que l'Impératrice, des choses obligeantes pour moi.

Le corps diplomatique, avec sa suite, était composé de plus de cent personnes.

A cette audience se trouvaient aussi un khan des Kirguises, avec les grands officiers de sa Cour; il est traité d'Altesse, ainsi que sa femme que l'on dit être jolie et bien élevée. Sa horde qui s'est soumise à la Russie est composée de près de cent mille âmes.

Après que cette longue file d'étrangers eut salué LL. MM., elles se sont retirées, et la même cérémonie s'est répétée dans la même salle pour l'Impératrice mère.

Les couronnes et autres ornements impériaux étaient placés sur une table à gauche du trône, et la salle d'audience était bordée d'un côté par les grandes charges de la Cour et les ministres, et de l'autre par les officiers de la cérémonie.

Le bal paré d'hier fut très-brillant; il eut lieu dans la même salle où fut servi le banquet impérial le jour du couronnement; il commença à sept heures et demie du soir, et ne dura qu'une heure. L'Empereur y dansa avec madame la grande-duchesse Hélène, la princesse de Wirtemberg, l'ambassadrice de France, les dames du palais et de l'ordre de Sainte-Catherine et toutes les femmes des ministres étrangers. Les ambassadeurs eurent l'honneur de danser, chacun à leur tour, avec

S. M. l'Impératrice, dont la santé s'est améliorée, et avec madame la grande-duchesse. L'Impératrice mère ne parut point à ce bal pour ne point interrompre son deuil.

Le temps ne me permet point d'être plus long, mais je dois ajouter que je me propose de partir d'ici le (16) 28 de septembre au plus tard, et d'être à Abo vers le 14 ou 15 du mois d'octobre (nouveau style).

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, etc., etc.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 4 (16) septembre 1826.

La dernière dépêche que j'ai eu l'honneur de recevoir était du 22 août, et mon dernier rapport du 9 septembre.

Après trois jours de repos, dont le 10, jour d'Alexandre, fut consacré au deuil, et le 11 à célébrer la fête du grand-duc héritier, il y a eu le 13 un bal masqué au nouveau grand théâtre.

On s'y rendit à sept heures après midi ; cinq mille billets avaient été distribués, et quoique la salle, qui contient cinq rangs de loges, soit aussi grande que l'ancienne salle de l'Opéra, à Paris, il y avait foule. L'éclairage et toutes les décorations étaient

magnifiques et du meilleur goût. La cour y arriva d'abord après sept heures. L'Impératrice, Mme la grande-duchesse, la princesse de Wirtemberg, toutes les dames de la cour et celles des premières classes de la société, hormis quelques dames âgées, étaient mises en costume russe, qui embellissait les jolies et enlaidissait celles qui ne l'étaient pas. L'Impératrice et la grande-duchesse Hélène étaient à merveille et couvertes de diamants. On ne dansait que des polonaises ; les ambassadeurs et plusieurs personnes de marque ont eu l'honneur de danser avec Sa Majesté. Vers les dix heures on fit disparaître, comme par un coup de baguette, une riche décoration qui cachait un superbe salon, élevé de plusieurs degrés, où le souper pour la famille impériale était servi, et d'où on avait la vue sur toute la salle. L'Empereur et Mgr. le grand-duc Michel ne se mirent point à table. Il n'y eut que le prince Charles de Prusse, les ambassadeurs et les dames du palais, qui eurent l'honneur d'y souper. Pendant ce temps, le bal continua toujours. Les ministres étrangers et quantité de personnes des premières classes soupèrent en d'autres salles. Leurs Majestés dansèrent encore après le souper, pendant une demi-heure, et se retirèrent à onze

heures sonnées. L'Impératrice mère n'assista point au bal.

Jeudi il y a eu parade comme à l'ordinaire, et hier matin l'Empereur a passé en revue les troupes qui ont été rassemblées aux environs de Moscou. A mon très-grand regret, mon mal d'yeux m'a empêché d'assister à cette revue comme à la première, M. Döbeln me l'ayant interdit positivement. Cette privation m'a affligé, étant impossible de voir de plus belles troupes. L'Empereur se mit à leur tête et défila devant les Impératrices, qui donnèrent ensuite un déjeuner au château de Petrofski, d'où l'Empereur partit sans en avertir qui que ce soit, et alla aux deux camps, où les troupes venaient de rentrer et avaient déjà mis leurs sarreaux. Ayant ordonné que les soldats vinssent le voir comme ils étaient, ils accoururent à la hâte et l'entourèrent. Il leur dit qu'il avait voulu les voir et les remercier encore une fois avant qu'ils le quittassent. Vous sentez, monsieur, quel enthousiasme ces paroles occasionnèrent; on n'entendit que des cris de joie; les bonnets de police furent jetés en l'air, ce qui est défendu; l'Empereur fut comblé de bénédictions, et cette scène attendrit tous ceux qui en furent témoins.

Le même jour, le dîner militaire que le corps des négociants eut la permission de donner à l'Empereur, a eu lieu au grand manége. Cet édifice avait été transformé en deux jardins, avec un beau gazon, des fleurs et des arbres portant des fruits de toute espèce. Le milieu formait une salle, où huit cents personnes dînèrent. La description de tout ce qui rendait ce dîner remarquable demanderait une longue relation, que le départ de la poste ne me permet point de faire ; mais je ne puis passer sous silence que plusieurs bas officiers et soldats y étaient invités, et que leur table fut servie comme celle de l'Empereur. Tout le corps diplomatique et tous les militaires du rang de colonel, dînèrent à la table de Sa Majesté, et le reste à d'autres tables dressées dans la même salle. A moins d'accidents imprévus, je compte demander mes audiences de congé, de sorte que je pourrai partir d'ici le 16 (28) septembre, temps vers lequel toutes les fêtes de cour seront passées.

A M. DE SCHULZENHEIM, CHANCELIER DE LA COUR.

Moscou, le 14 (26) septembre 1826.

Depuis mon dernier rapport du 4 (16) septembre, j'ai assisté à trois fêtes magnifiques, la première donnée par la noblesse de Moscou, et les deux autres par M. le duc de Raguse et M. le duc de Devonshire. Plus de deux mille personnes étaient rassemblées à la fête de la noblesse, dans un local unique dans son genre, par sa grandeur et le beau style qui règne dans son architecture. Les deux ambassadeurs ont été obligés, pour suppléer au défaut d'emplacement, de faire construire des salles, qui étaient décorées dans le meilleur genre. A la fête du duc de Raguse, l'assemblée était plus

nombreuse, au delà de neuf cents personnes étant invitées. Le souper se donna dans une salle où trois cents dames étaient assises à vingt-sept tables, sans compter celle de l'Impératrice. Chez le duc de Devonshire il y avait moins de monde, mais il y régnait plus de magnificence, surtout en vaisselle d'argent et de vermeille, qui était immense et d'une rare beauté.

Hier au soir, le prince de Yousaupaff a donné un spectacle, bal et souper, où je n'ai pas pu aller, mes yeux, qui sont encore en mauvais état, ayant tellement souffert par les veilles des jours précédents, qu'il m'a été impossible de sortir; mais d'après tout ce que j'ai entendu dire, cette fête a été plus brillante que celles qui l'ont précédée. A tous ces bals l'Impératrice a été fort gaie et a dansé beaucoup, sa santé s'étant améliorée visiblement depuis son séjour à Moscou. On ne peut rien ajouter à la bonté et à la politesse que dans ces occasions LL. MM. II., ainsi que M^me^ la grande-duchesse Hélène, témoignent à tout le monde, et j'ai à m'en louer particulièrement. Avant-hier le prince Charles de Prusse, qui ne dîne autre part que chez l'Empereur et les Impératrices, m'a fait l'honneur d'accepter un déjeuner-dînatoire chez

moi, où, d'après le désir de S. A. R., il n'y avait d'invités que les Prussiens qui se trouvent ici, le prince de Hesse et le maréchal comte de Sacken.

Les dernières années du maréchal se passèrent alternativement à Stockholm, où il exerça jusqu'à la fin de sa vie les fonctions de chancelier de l'Académie militaire..., ou à sa belle campagne d'Elghammar, en Sudermanie, sur les bords du lac de Lockwatten.

C'est là surtout qu'en vrai patriarche il se reposait, au milieu de sa nombreuse famille, des travaux de sa longue et illustre carrière.

Mais l'activité de son âme s'y exerçait encore, soit en œuvres de bienfaisance, soit en utiles améliorations rurales.

Il eut la satisfaction d'habiter seize années la maison charmante qu'il avait bâtie lui-même d'après un modèle italien donné par un architecte célèbre de la cour de Catherine.

On le voyait journellement parcourir ses do-

maines, franchir les haies avec l'agilité de la jeunesse, et faire sans se fatiguer deux lieues de France à pied. Il lisait beaucoup, surtout les auteurs classiques, et déchiffrait l'écriture la plus fine sans se servir de lunettes, tant sa vue était parfaite.

Il aimait à rassembler autour de lui la jeunesse, il souriait aux jeux des enfants sur la pelouse ou dans la belle galerie dont les portes vitrées donnaient sur le parc et laissaient apercevoir les bords riants du lac. Il accordait l'hospitalité la plus cordiale et la plus aimable à tous ceux qui visitaient sa demeure, et chacun aimait à la visiter.

Durant les longues soirées d'automne, il contait au coin du feu, et chacun était avide d'écouter les récits d'une vie si fertile en événements qui prenaient un nouvel intérêt par la manière dont ils étaient dépeints. Nul n'avait plus de charme dans ses narrations, plus de précision et de naturel à la fois.

Sa physionomie, remplie de finesse et de bonté, s'animait au souvenir des hauts faits auxquels il avait pris part, des actions généreuses ou des mots heureux qui se retraçaient à son esprit, et sa belle chevelure blanche, pareille à une auréole argentée, rehaussait encore l'expression de sa figure vénérable.

L'amour, le saint respect de sa famille, l'estime, la confiance de son souverain, les bénédictions des pauvres embellirent ses vieux jours..... Que ne purent-ils, hélas! les prolonger encore!...

La santé du maréchal, qui avait été rarement altérée par des maladies graves, ne donna des craintes à ses nombreux amis que l'année avant sa mort, où il fut atteint d'une forte pleurésie. Pourtant il ne tarda pas à s'en remettre complétement, et jamais il n'avait eu l'air mieux portant qu'à l'anniversaire de sa quatre-vingt-dixième année, où l'on vint de bien loin pour le féliciter, et où les officiers du régiment de la province se réunirent en corps pour lui rendre leurs devoirs.

Après une soirée des plus gaies on le porta en triomphe dans ses appartements.

C'était, hélas! le chant du cygne... Cette fête si chère à tous ne devait plus se renouveler... Le maréchal expira le 7 janvier 1837, dans son hôtel, à Stockholm.

Le comte de Stedingk n'était pas seulement une des grandes illustrations militaires et politiques de son pays, il portait dans sa vie privée toutes les qualités du cœur et de l'esprit, délicatesse, désintéressement, simplicité, amabilité; son nom res-

tera dans les annales de la Suède, comme un de ceux qui réunirent au plus haut degré les talents de l'homme de guerre à ceux de l'homme d'État, et aux qualités de l'homme de bien.

Puisse la patrie retrouver encore des hommes tels que lui!...

APPENDICE.

Avant de quitter ces Mémoires, nous ferons part au lecteur de quelques pièces intéressantes retrouvées dans les archives du maréchal *après* l'impression des deux premiers volumes, dans lesquels elles auraient dû être inscrites par ordre de date. La première est une lettre de lui, datée des environs de Bruxelles, 1784, et qui se rapporte à la grande question d'alors, la navigation de l'Escaut, qui manqua de faire éclater une guerre en Europe. La seconde est une dépêche de Saint-Pétersbourg, qui retrace le tableau d'une fête donnée par l'impératrice Catherine de Russie, et nous montre cette princesse sous un point de vue bien différent que celui sous lequel on la représente ordinairement. Enfin, ce sont trois dépêches adressées au roi Gustave IV, sur l'issue de la bataille d'Austerlitz, l'une datée de Troppau le surlendemain de la bataille, et les deux autres datées de Ratibor le 8 et le 11 décembre 1805.

Nous y joindrons une lettre peu connue de M. de Talleyrand à M. de Hauterive, écrite à cette époque, et qui se rapporte aux événements racontés dans ces lettres de M. de Stedingk.

Lettre du baron de Stedingk au roi Gustave III.

A l'Hermitage, château de madame la duchesse de Croy, en Belgique, 6 novembre 1784.

SIRE,

Il m'est impossible de résister plus longtemps au désir de me mettre aux pieds de Votre Majesté, et de lui présenter l'hommage de mon respect et de ma vive reconnaissance. Je suis depuis quelques jours dans un lieu qui me rappelle la Suède, par l'attachement qu'on y porte à Votre Majesté. Cela seul suffirait pour me le rendre bien agréable, mais tout s'y réunit pour en faire une habitation charmante. Le château est situé au milieu d'une belle forêt, sur une esplanade immense, entourée de bosquets qui forment autant de jardins et de promenades pour toutes les saisons. Il y a un théâtre, le plus beau que j'aie vu chez un particulier ; le fond s'ouvre et découvre la forêt, qui fait partie du théâtre.

Je me suis arrêté ici au retour d'un voyage que j'ai fait à Bruxelles et Anvers pour voir le prince de Ligne, qui y commande, et pour me mettre au fait de la querelle

des Hollandais avec l'empereur. Je ne suis pas étonné qu'il cherche à s'affranchir d'un joug aussi humiliant que celui de ne pas pouvoir se servir d'une rivière dont les deux bords lui appartiennent presque en entier. J'ai beaucoup vu les plénipotentiaires hollandais, et par tout ce que j'ai pu comprendre, ils céderont quoique avec beauconp de peine. L'affaire n'est pas d'une importance assez grande pour rallumer la guerre en Europe. Si Anvers est relevée, le commerce de la Flandre autrichienne en souffrira plus que celui de la Hollande; le commerce va toujours où il trouve le plus d'argent et de liberté. Les villes d'Ostende, de Bruges et de Gand ont donné un mémoire contre la liberté de l'Escaut; mais si les Hollandais sont résolus à défendre leurs droits, ils font une grande faute de perdre leur temps en négociations au lieu d'agir. Il n'y a que 10,000 hommes d'Autrichiens en Flandre, étendus depuis Gand et Ostende jusqu'à Malines; rien ne serait plus facile que de détruire ces troupes avant l'arrivée des secours, qui consisteront en six régiments d'infanterie, trois de cavalerie, quelques régiments de Croates, un de chasseurs du Tyrol et une brigade d'artillerie, le tout formant un corps de 36,000 hommes, sous les ordres, à ce que l'on dit, du général Alton; ce qui, joint aux régiments vallons mis sur pied de guerre, fera un total de 56,000 hommes. J'ai vu M. de Belgioso, bien content de se voir si bien soutenu dans son entreprise; il était dans de grandes transes avant le retour du courrier. On dit qu'il avait été plus vite dans cette affaire que ses instructions ne le portaient, et l'archiduchesse n'aurait pas été de son sentiment; LL. AA. RR. paraissent craindre autant une rupture que M. de Belgioso paraît la désirer.

. . . . . .

C. DE STEDINCK.

Lettre du baron de Stedingk au roi Gustave III.

Saint-Pétersbourg, le 1 (12) novembre 1790.

SIRE,

. . . . . .

Ce matin il y eut cercle chez l'impératrice (*); Sa Majesté m'accueillit bien comme à l'ordinaire. Elle me dit que M. de Soltikoff lui avait dit que j'étais malade et que j'avais renvoyé mon billet d'invitation; je protestais contre l'un et l'autre, mais je ne savais pas encore ce que cela voulait dire. Le bal commença par un joli quadrille où mademoiselle de Soltikoff, fille du général, et mademoiselle *** chantèrent des couplets à la louange de l'impératrice. Sa Majesté, après avoir regardé la danse un petit moment, se mit à jouer dans l'intérieur des appartements; M. de Subow, les comtes de Stroganoff et de Schuwaloff firent sa partie. L'impératrice fut de très-bonne humeur. Elle s'entretint longtemps avec moi pendant le jeu, me parla avec intérêt de Votre Majesté,

(*) Catherine II.

mais peu, ce que j'ai déjà remarqué plusieurs fois ; la raison m'en paraît être qu'elle craint de se donner un démenti trop prompt, sans compter que l'on ne passe pas dans un jour de la haine à l'amour. En me parlant de la France, je saisis cette occasion pour épancher ma douleur sur le sort de la reine et celui de ce malheureux pays; ce qui était affreux surtout, c'était de n'y point voir de remède. L'impératrice répondit : « Il n'y en a pas encore. » Le lieu n'était pas propre pour pousser cette conversation, et pour ne point me rendre importun je m'en allai et je fus me promener au bal.

Cependant l'impératrice, qui soupe de bonne heure, s'était mise à table ; on lui avait dit que je m'étais en allé. Enfin, le comte de Soltikoff et plusieurs chambellans firent tant qu'ils me trouvèrent. La chose n'était pas difficile, j'étais assis en ce moment tranquillement auprès d'une table de jeu à quelques pas de l'appartement où l'impératrice soupa. La table n'était pas grande, je fus placé sur les genoux de madame de Soltikoff et du comte Ostermann ; l'impératrice me plaignit beaucoup d'être si mal, si serré, elle fit faire place. Elle me fit la grâce de me servir quelques plats qui étaient devant elle, et railla impitoyablement madame de Soltikoff, qui s'était mise tout de travers pour me mettre au large, et qui était déjà assez fatiguée de la soirée sans avoir besoin de cet agrément de plus. Il y avait à ce souper, en hommes, les trois grands-ducs, les deux Nariskin, le grand écuyer et le grand échanson, le grand chambellan, les comtes d'Ostermann et de Besborodko, M. de Subow, l'ambassadeur, le comte Staremberg et moi ; en femmes, la grande-duchesse, la princesse d'Arshow, madame de Soltikoff et mademoiselle de Protasoff. Jeudi dernier, je fus invité à l'ermitage ; la société s'assembla à six heures du soir, elle était de quarante personnes environ. L'im-

pératrice parut à six heures et demie et fut vraiment très-aimable, faisant les honneurs comme une simple particulière, s'occupant de tout le monde et paraissant s'amuser beaucoup. On dansait, on jouait aux petits jeux, à la toilette, au jeu du ruban ; on fit trotter l'impératrice beaucoup, chacun voulut l'avoir auprès de soi, je cherchais toujours d'avoir affaire à elle. Le jeu voulait qu'on se donnât de petites tapes sur les mains : les mains impériales ne furent pas épargnées par moi. Au milieu de tout ce badinage, je ne pus m'empêcher d'être étonné de me trouver là; il n'y avait que quatre mois qu'on n'osait pas prononcer le nom d'un Suédois devant l'impératrice. On soupa à neuf heures; l'impératrice m'envoya deux plats qui étaient devant elle, c'était du *retweg* et du *las welling* (*) ; ce dernier mets était presque méconnaissable, personne ne savait le faire, mais l'impératrice avait voulu en avoir à toute force. Après souper, un violon se fit entendre à côté de la salle où l'on avait soupé; on le suivit à la course par beaucoup d'appartements jusqu'à la salle de spectacle où l'on donna *Scapin Duègne*, du comte de Ségur ; la fille d'Ofreme, jeune et jolie chanteuse, chanta deux airs qui terminèrent cette soirée vers minuit. Il est bien rare que l'impératrice fasse de si longues veillées. Le grand-duc assiste à toutes ces fêtes, mais ne paraît pas y prendre beaucoup de plaisir. Il me traite avec beaucoup de distinction, sur le pied d'une ancienne connaissance qui date depuis la France. Ses conversations avec moi sont si longues qu'elles m'embarrassent quelquefois; il prend souvent avec moi un ton gémissant. Sa campagne de 1788 lui a laissé de vives impressions, il est charmé de

(*) Deux mets suédois que l'Impératrice avait fait préparer pour le comte de Stedingk.

quelques coups de fusil qu'on lui a tirés (à Hogfors, je crois). Au reste, il parle de Votre Majesté, de la valeur de son armée, de la discipline qui y règne avec enthousiasme; mais comme je crois ce prince un peu faible, qu'on le dit faux, ce qui est très-vraisemblable vu la position où il se trouve, que de plus on ne peut guère lui parler sans qu'il y ait toujours quelqu'un à l'écouter, la conversation ne peut jamais devenir fort intéressante. Il est certain qu'il est extrêmement aimé du peuple et de la bourgeoisie; j'ai eu l'occasion de m'en convaincre à ces fêtes publiques que l'on a données pour la paix. Partout où il portait ses pas il était toujours suivi de la foule; peut-être ne doit-il cet intérêt qu'à sa position, peut-être aussi est-il inspiré par la vue d'une famille nombreuse et remarquable par la beauté et le bon air des enfants. Le prince Alexandre est vraiment beau et l'impératrice paraît l'affectionner beaucoup; le prince Constantin ressemble un peu à son père, mais est d'une vivacité extraordinaire, qui va bien à son âge. Les princesses sont toutes jolies et bien élevées; la grande-duchesse ne paraît être occupée que de l'éducation de ces enfants, c'est lui faire plaisir que de lui en parler. Elle m'a beaucoup questionné sur le prince royal, dont elle a toute la bonne opinion qu'il mérite. Elle est toujours aux petits soins avec le grand-duc, qui paraît la traiter avec assez de froideur.

Dépêche de M. de Stedingk au roi Gustave IV.

Troppau, le 4 décembre 1805.

Au Roi très-humblement.

J'ai malheureusement de mauvaises nouvelles à apprendre à Votre Majesté. Il s'est donné avant-hier une bataille à deux lieues en avant de Brunn, en tirant vers la gauche, dans laquelle Bonaparte a commandé lui-même contre les deux empereurs, et où les armées combinées ont éprouvé un échec considérable. Le plus fort du combat est tombé sur les Russes, qui ont souffert beaucoup. Le centre de leur ligne a été percé, et malgré les actes de la plus grande valeur, il a été impossible de rétablir l'ordre de bataille. Le grand-duc Constantin a donné avec la réserve, composée des beaux régiments des gardes à pied et à cheval. Ces corps ont été écrasés. On a été dans les plus grandes inquiétudes pour l'empereur Alexandre, qui s'est trouvé au plus fort de la mêlée. On a eu beaucoup de peine à

l'engager de se retirer. A mon départ d'Olmutz, vingt heures après la bataille, personne ne savait ce qu'il était devenu. J'ai appris en arrivant ici qu'il doit être sain et sauf au quartier général de Kutusoff.

L'armée était composée d'environ 75,000 hommes, parmi lesquels il y avait 20,000 Autrichiens, y compris quelques bataillons de réserve. On dit que tous ont bien fait. L'empereur François a écrit d'Osteritz du champ de bataille, à l'impératrice, que les affaires allaient mal, quoiqu'à l'aile gauche, où il se trouvait avec les Autrichiens, le combat se soutenait encore; que l'ennemi avait percé le centre de l'armée, et il prie l'impératrice de se retirer à Jeuher. Les mesures pour son départ furent prises sur-le-champ, et les ordres donnés de mettre Olmutz en état de siége. Le gouvernement envoya avertir les membres du corps diplomatique, et tout ce qui ne devait pas rester nécessairement à Olmutz, de quitter la ville dans la journée. La presse des fuyards devint si grande, que dans un quart d'heure il n'y avait plus de chevaux à louer, tous ceux de la poste, et plusieurs centaines d'autres, ayant été arrêtés pour le service du gouvernement. La peur, qui grossit toujours les événements, faisait dire que les Français étaient aux portes. Le champ de bataille est situé cependant à plus de dix lieues de la ville, et s'il est vrai que l'on ait vu des Français entre la ville et Prosnitz, qui en est à deux lieues, cela ne pouvait être que quelques patrouilles à la poursuite des fuyards.

Le quartier général de l'empereur Alexandre fut transféré le 1er décembre quatre lieues en avant, et l'armée avançait toujours dans le but de s'approcher de la Taya, à la gauche de Brunn, de passer cette rivière, et en tournant l'aile droite des ennemis, de se mettre entre eux et la ville de Vienne, ce qui les mettait

dans la nécessité d'abandonner Vienne et de se replier au plus vite ou d'accepter le combat.

Les Russes désiraient vivement d'en venir aux mains pour gagner du terrain, et faciliter les subsistances qui commençaient à manquer, mais on était convaincu que Bonaparte éviterait un engagement général, et on était confirmé dans cette idée par de petits avantages remportés les jours précédents, les Français s'étant repliés en perdant du monde. Le prince de Bagration était si assuré du succès, qu'il mandait à sa femme, qui était à Olmutz avec plusieurs autres dames russes, qu'il était certain d'être à Brunn dans vingt-quatre heures. Il y fut effectivement, mais pour bien peu de temps. Il paraît, en général, que l'on a manqué de précautions et que l'on n'était pas suffisamment informé de la position ni des forces de l'ennemi, tandis que Bonaparte avait certainement de meilleurs renseignements. Malgré la nonchalance des Autrichiens, ils avaient arrêté plusieurs espions français à Olmutz et dans le camp, et je suis certain qu'ils en avaient beaucoup au milieu d'eux dont ils ne se doutaient pas. Une autre faute était celle de s'être approché d'un ennemi aussi actif et vigilant sans une avant-garde assez forte pour arrêter ses efforts jusqu'à ce qu'on aurait eu le temps de changer l'ordre de marche en celui de bataille. Nous n'avons aucuns détails circonstanciés de l'affaire, et ce n'est qu'en rapprochant les différents rapports, que l'on voit que la surprise a causé une partie du désordre. Les Russes marchaient au centre sur une ou plusieurs colonnes, lorsqu'ils trouvèrent tout d'un coup devant eux l'armée de Bonaparte en bataille. La charge des Français commença avec leur rapidité accoutumée, et la bataille était perdue. Il aurait été plus prudent, à ce qu'il me semble, de différer à donner jusqu'à ce que la division du général Essen fût

arrivée, et que les troupes russes eussent pu se remettre un peu de la fatigue de la marche longue et pénible qu'elles venaient de faire. La division du grand-duc Constantin avait fait sept à huit lieues par jour. Je me suis trouvé avec elle pendant deux semaines, et elle allait plus vite que je ne pouvais faire avec les mauvais chevaux de poste que je trouvais partout. Des gens bien instruits m'ont assuré qu'en grande partie les fautes que je viens de citer n'étaient pas celles du général Kutusoff, mais qu'elles venaient d'une trop grande confiance de l'empereur dans le conseil de plusieurs jeunes gens, généraux et adjudants, qui, pour se faire valoir, ne cessaient de contrarier le général commandant, et d'entretenir Sa Majesté de projets brillants, mais dont l'exécution était trop hasardeuse. L'ardeur bouillante du grand-duc Constantin peut aussi avoir contribué au non-succès. Les fuyards et blessés que j'ai rencontrés hier et aujourd'hui sur ma route, m'ont dit qu'il s'était trop exposé avec le corps qu'il commandait.

J'ai appris à mon arrivée ici ce matin que le général Kutusoff avait réparé en quelque sorte le désastre de cette malheureuse journée, en rassemblant les différents corps et en se retirant en bon ordre.

Ce qui ne me paraît pas douteux, c'est que l'on ne songe pas à défendre vigoureusement ni la Moravie, ni le reste des provinces autrichiennes en Allemagne, et que l'on finira par se retirer en Hongrie. Olmutz ne tiendra pas longtemps si les Français attaquent cette place; elle me paraît cependant très-susceptible de défense, mais rien n'y est préparé pour cet effet. Elle n'est ni approvisionnée, ni palissadée, et très-peu de canons sont montés en batterie; ce qu'il y en a l'a été par les soins et à la demande expresse de l'empereur Alexandre, mais les Autrichiens sont si nonchalants

et, à ce qu'il m'a paru, si indifférents pour la chose publique, que ce travail est fort peu avancé, et les 10,000 Autrichiens, recrues et autres, que l'on y a mis en garnison, sous les ordres du général Frolich, seront faits prisonniers si l'on n'évacue pas la place. La monarchie autrichienne, si puissante autrefois, et qui le serait encore par ses ressources intérieures si elle était bien gouvernée, penche vers sa ruine, moins encore par le succès des Français que par l'apathie et par le défaut d'esprit public que l'on aperçoit chez tous les employés, et dans toutes les classes de citoyens.

La nouvelle de la bataille perdue est venue à Olmutz de grand matin, au moment où j'allais monter en voiture pour me rendre à l'armée. L'ambassadeur d'Angleterre, qui était parti la veille pour aller à Wischau, et qui en était revenu dans la nuit, m'envoya un valet de chambre pour me dire de ne point partir, que les affaires allaient très-mal, et que lord Gower me dirait le reste. Je fus tout de suite chez le comte de Cobenzl pour m'informer de ce qui s'était passé. Il me raconta tout ce qu'il savait, mais avec la même tranquillité qu'il aurait parlé d'une chose indifférente. Je lui représentai la nécessité d'employer tous les bras pour mettre Olmutz en état de défense, mais il n'en espérait rien, et tout le monde ne songeait qu'à se mettre en sûreté et à sauver ce qu'il avait de plus précieux. Cette fuite n'était pas facile à effectuer par le manque de chevaux. Je fus assez heureux pour m'en procurer huit, en payant quatre cents florins pour faire neuf milles; d'autres les ont payés plus que le double. Maintenant nous ne savons pas où aller; tout ce que nous sommes ici du corps diplomatique et lord Gower (*), qui voudrait se rapprocher de l'empe-

(*) Ambassadeur d'Angleterre auprès de l'empereur Alexandre.

reur, ainsi que moi, nous sommes à cet égard dans le plus grand embarras. Teschen est une très-petite ville et tellement remplie de fuyards qu'il n'y a ni logement ni vivres à avoir à aucun prix. L'impératrice ne pourra pas s'y arrêter. Depuis la retraite de l'armée, les Français pourront facilement occuper cet endroit ainsi que Troppau, et ils n'y manqueront pas, d'autant plus que tous les équipages de la division de Buxhofden s'y trouvent sans la moindre escorte, et qu'il ne serait pas indifférent pour eux d'enlever le corps diplomatique pour fouiller les papiers.

Nous recevons des avis de tous côtés que les Français approchent, et qu'il ne sont plus qu'à deux milles d'ici; il faut songer à se retirer. La route à Teschen doit être interceptée, en ce cas-là il ne nous reste pas d'autre chemin que de passer par la Silésie prussienne; je dirigerai ma route de manière à rejoindre l'empereur et l'armée le plus tôt possible. La grande difficulté est d'avoir des chevaux, qu'il faut payer au prix de l'or. J'espère avoir bientôt de meilleures nouvelles à mander à Votre Majesté. En ce moment-ci l'horizon est bien obscur, mais je me fie à la Providence, qui saura mettre un terme à l'usurpation et à l'injustice.

Je supplie Votre Majesté d'excuser la brièveté de cette dépêche en faveur des circonstances; j'aurai l'honneur de lui faire mon très-humble rapport aussitôt que les affaires auront pris une assiette tant soit peu plus tranquille.

Je suis, etc.

Dépêche de M. de Stedingk au roi Gustave IV.

Ratibor, le 8 décembre 1805.

Au Roi, très-humblement.

Je suis arrivé ici, de Troppau, hier à midi, avec l'ambassadeur d'Angleterre, le comte Düben et plusieurs autres personnes qui ont pris cette route pour ne pas courir le risque d'être enlevées par les hussards français sur celle de Teschen. L'armée s'étant repliée après la bataille du 2, vers les frontières de Hongrie, toute la Moravie, à l'exception d'Olmutz, est abandonnée aux Français, et le corps du général d'Essen, ainsi que l'armée de Beningsen, ne peuvent faire leur jonction avec la grande armée qu'en suivant la frontière de la Silésie et de la Moravie. Depuis trois jours nous n'avons reçu aucune nouvelle de l'armée, et nous ne savons pas même où est le quartier général. Le courrier Gagneur a passé avant-hier à Teschen. Il s'y trouvait douze feld-jæger chargés de lettres pour l'empereur qui n'avaient pas pu joindre Sa Majesté.

Des lettres particulières et peu authentiques nous ont appris, cet après-dîner, que le quartier général était à Goding, mais une nouvelle de la plus grande importance, et qui paraît certaine, vient d'être transmise à l'ambassade d'Angleterre par le général Ramsay, qui est envoyé à l'armée autrichienne par le gouvernement anglais, pour la correspondance militaire, et qui se trouve dans le même cas que moi de n'avoir pas pu se rendre encore à sa destination. Il mande de Troppau que la princesse Jean de Lichtenstein vient d'être informée par une lettre du comte de Chigi, ministre des finances, qu'il venait d'être conclu un armistice. Cette fin de campagne comblerait les succès de Bonaparte, mais après tout ce qui vient de se passer on ne peut être surpris de rien.

Je suis, etc.

Dépêche de M. de Stedingk au roi Gustave IV.

Ratibor, le 11 décembre 1805.

Au Roi, très-humblement.

La nouvelle de l'armistice, que j'ai eu l'honneur de donner à Votre Majesté, par ma très-humble dépêche du 8 décembre, n'est malheureusement que trop vraie. Je viens d'en apprendre une autre qui n'est pas moins importante, celle que l'empereur Alexandre retourne à Pétersbourg. Un courrier que j'avais à Teschen a vu les chevaux commandés pour Sa Majesté, en cet endroit où elle devait passer le 9 après dîner. Hier un courrier de milord Gower, venant aussi de Teschen, lui a apporté une lettre de M. Paget, ambassadeur d'Angleterre, portant que l'armistice est conclu pour un temps *illimité*; qu'il a été stipulé que les Russes se retireraient dans leur pays, et les Français au delà du Danube. L'empereur Alexandre s'était conduit à merveille dans cette occasion, ne s'opposant point ouvertement à des conditions que la Cour de Vienne s'était crue dans la nécessité d'ac-

corder, mais ne les approuvant aucunement, et voyant que son allié l'abandonnait et s'abandonnait lui-même, il avait pris le parti de retourner promptement dans sa capitale.

M. de Cobenzl était allé au quartier général de Bonaparte pour terminer les négociations, mais c'était proprement le prince Jean de Lichtenstein qui a été envoyé, une heure après la bataille, à l'armée française pour parlementer. Bonaparte lui avait accordé un entretien de deux heures dans lequel tout avait été réglé. L'empereur d'Autriche se met à la merci de son vainqueur en demandant la paix à mains jointes. Nous ne savons pas quel rôle le comte de Haugwitz va jouer dans ces négociations, mais il ne paraît pas que ni lui, ni le comte de Stadion, qui étaient à Vienne chez M. de Talleyrand, aient rien obtenu.

Le jour de la bataille les chevaliers-gardes, entre autres, n'avaient pas encore joint l'armée, et ils firent deux lieues au trot pour s'y rendre avant d'entrer en action. Cette fougue des Russes d'un côté et la nonchalance des Autrichiens de l'autre ont causé une antipathie entre les deux armées qui éclate en toute occasion. On prétend qu'à la bataille les Russes ont tiré sur trois bataillons autrichiens qui fuyaient en jetant leurs armes. Pour les habitants, ils craignent et haïssent les Russes plus que les Français, ayant souffert beaucoup par les livraisons et les transports dont ils ont été accablés, à quoi il faut ajouter un peu de désordre et de pillage, surtout de la part des cosaques et des valets de l'armée. Sans ces accidents, le mal serait bien moins considérable et pourrait se réparer facilement. Les Russes n'avouent que 11,000 hommes de perte dans la bataille, et 8,000 dans leur retraite depuis l'Inn. Il y a des versions qui portent la perte, dans la bataille, à 30,000 avec

90 pièces de canon, et celle de la retraite à 15,000; mais quand cela serait, il n'y avait pas de quoi perdre courage, d'autant plus que le corps du général d'Essen, de 15 mille hommes, et l'armée du général Beningsen de 40,000 étaient en pleine marche et pouvaient faire leur jonction en peu de jours, mais on a manqué de persévérance, et ce malheureux armistice a mis le comble à toutes les fautes de la Cour de Vienne, et achèvera sa ruine. Lord Gower a été extrêmement surpris d'en apprendre les conditions. Il m'a dit que dans la dernière convention entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, il avait été réglé que s'il fallait avoir recours à un armistice, une des conditions dont on ne se désisterait point serait que les Français se retirassent derrière l'Inn. Il a été étonné aussi que l'empereur eût quitté si brusquement son armée, et s'en soit retourné chez lui sans s'être abouché de nouveau avec le roi de Prusse pour concerter ensemble les mesures que les circonstances actuelles exigeraient. Le prince de Czartorysky lui avait dit que c'était le projet de l'empereur, et que, s'il arrivait quelque malheur à l'armée, les deux empereurs se rendraient à Breslau, où le roi de Prusse viendrait aussi, pour resserrer leur union encore davantage. C'est ce qui nous avait fait prendre le parti de nous rendre en cet endroit qui se trouve sur la route de Breslau; mais rien de tout ce qui devait arriver n'a eu lieu, et il est à croire que l'empereur, dégoûté de tant de revers et de contradictions, s'est hâté d'en sortir au plus tôt.

Il y a une chose de la plus grande importance, et qui m'intéresse maintenant plus que tout au monde, savoir: si l'armistice *regarde aussi le nord de l'Allemagne.* Si, comme je le crains, il n'en était pas ainsi, Bonaparte, se trouvant dégagé de toute autre affaire, enverra certainement des forces si considérables contre Votre Majesté

qu'il sera impossible de leur résister. Je demande très-humblement pardon à Votre Majesté de lui communiquer mes craintes, à elle qui ne craint rien, mais, Sire, l'âge m'a appris à distinguer la *témérité* du *courage*, si l'un est vertu des héros, l'autre n'est que mérite d'un soldat, et perd les États aussi bien que la timidité. Quand même Votre Majesté ne serait pas pour moi, ce qu'elle est en effet, l'objet de tous mes vœux et de mes soins les plus empressés, l'amour de la patrie et l'orgueil national me feraient désirer en ce moment qu'elle ne s'exposât pas aux risques d'ajouter un nouveau laurier à la couronne de Bonaparte. Je voudrais, en un mot, que Votre Majesté ne fût pas vaincue ; que seule, entre les souverains, elle se réservât pour une meilleure occasion. A présent que tous les plans sont dérangés pour le nord de l'Allemagne, et que les succès deviennent moins probables à chaque instant, il me paraît que toutes les raisons politiques et militaires coïncident pour engager Votre Majesté de ne pas trop avancer. S'il est vrai que les Français rassemblent 100,000 hommes, et si la Prusse continue de rester dans l'inaction, il n'y a pas de doute que leurs forces ne se dirigent contre l'armée suédoise. Ce qui pourrait arriver de plus heureux en ce cas, serait de pouvoir se replier sans perte derrière l'Elbe, et en dernier lieu en Poméranie, mais si c'était là tout ce que l'on pourrait gagner, il vaudrait mieux, à ce qu'il me semble, de s'arrêter en attendant les événements. On n'aurait point alors de marches rétrogrades à faire, et l'idée de la retraite étant toujours accompagnée de celle de l'infériorité, je suis certain qu'elle répugne à Votre Majesté autant qu'elle afflige tous les gens de bien qui souhaitent à Votre Majesté un rôle brillant, le seul qui soit digne d'elle. Celui que la Prusse joue en ce moment n'est pas encore bien décidé, mais ce qui n'est pas douteux, c'est

que depuis que le midi de l'Europe est soumis, la Prusse est l'unique barrière qui reste à renverser à Bonaparte pour être maître de l'Allemagne. Si cette perspective n'est pas fort rassurante, elle doit engager cependant à ménager cette puissance, malgré tous ses torts, et à la soutenir. Si elle tombait, sa chute entraînerait celle du reste de l'Europe. L'Angleterre et la Russie paraissent sentir cette vérité, et c'est ce qui les rend si attentives à cultiver, de toutes les manières, les bonnes dispositions que le cabinet de Berlin a fait paraître, quoiqu'il soit bien lent à se décider.

Il faut espérer que la mésintelligence entre Votre Majesté et le roi de Prusse cédera enfin aux grands intérêts qui les unissent, d'autant plus qu'elle me paraît décidée à employer tous les moyens de conciliation qui pourront s'allier avec sa dignité.

Je suis, etc.

Nous avons retrouvé une pièce curieuse et peu connue qui caractérise l'époque dont nous nous occupons, et la légèreté avec laquelle s'opéra alors la division et la distribution des États; c'est une lettre du prince Talleyrand à M. de Hauterive (sous-secrétaire d'État des affaires étrangères), datée de Munich, 27 octobre.

Lettre du prince Talleyrand à M. de Hauterive.

Nous travaillons tous les jours à des plans de pacification. En voici un nouveau que je vous laisse faire; envoyez-m'en le tracé (Frägheit und Abneigung). Plus d'empereur d'Allemagne! Trois empereurs en Allemagne: France, Autriche et Prusse.

Tout le Tyrol italien serait réuni au royaume d'Italie, ainsi que Venise et toute la côte Adriatique. Les réunions sont *décidées contre mon avis.*

Un traité d'alliance avec l'Autriche, en lui donnant la Valachie et la Moldavie, ainsi que la Bessarabie et la Bulgarie, a été *rejeté malgré dix mille bonnes raisons.* On préfère un traité avec la Russie, après avoir affaibli l'Autriche. *Ce n'est pas là mon opinion, mais la mienne, à cet égard, est rejetée* (par Napoléon)

Voyez ce que vous pouvez faire sur ce plan indiqué. Il n'y a point, ou presque point de discours à faire pour le développement. Deux pages qui annoncent le plan des chiffres pour estimer les lots. Un titre bien choisi pour chacun, une chaîne féodale bien établie avec l'empire français.

C'est en tout notre noblesse immédiate!...

Les titres de prince, de chevalier n'effrayent personne. Je n'ai pas le temps de relire parce que le courrier part. Les trois quarts de ceci est dicté par l'empereur. Cette lettre est pour vous seul. Und später die merkwürdigen Worte, mit einiger, vielleicht zu französischer Titelkeit.

Je suis à Vienne depuis hier, apprenant dans ce moment encore des nouvelles des armes de l'empereur contre les Russes. Nous les battons, nous les tuons, nous les prenons, et cela n'empêche pas que ce ne soit une mauvaise guerre dont le soldat français se fatiguera bientôt parce qu'il faut trop tuer.

Im. november.

On trouve que l'empereur va bien loin; il est à près de quarante lieues de Vienne. Il me semble qu'il faudrait finir. M. de Haugwitz arrive ici sous peu de jours. C'est un très-bon voyage. Avec du temps tout ira bien dans nos relations avec la Prusse, qui ne se fâche contre nous que parce qu'elle a peur d'un autre. Ce genre de fâcheries se termine par de gros mots, ce que j'ai toujours vu.

M. de Haugwitz n'arrive pas (27 novembre). Peut-être ce délai fait partie de sa mission; c'est une manière très-commode de s'expliquer que de se réserver de prendre son texte dans les circonstances du moment.

Les dépêches de l'ambassadeur que nous avons données dans le courant de cet ouvrage, prouvent la loyauté des sentiments de M. de Stedingk, la péné-

tration de son jugement et de l'élégance classique de son style officiel; nous croyons maintenant devoir donner quelques-unes de ses lettres de famille, pour montrer l'aménité de son caractère, la bonté de son cœur, et l'éloquence de son style épistolaire.

Au comte de Björnstjerna.

Elghammar, ce 5 janvier 1817.

MON CHER MAGNUS,

Le repos est sans doute ce qui convient le mieux à mon âge et à ma position, mais je suis bien éloigné de vouloir me soustraire à mes devoirs, et un mot du roi ou du prince royal suffirait pour me faire entreprendre l'impossible (*). J'arriverai donc en ville le 16 ou 17 de ce mois, pour avoir le temps de me mettre au courant, et je vous prie, mon bon ami, de faire chauffer ma maison tout de suite, pour que nous ne soyons pas morfondus en arrivant.

Ce qui m'embarrasse le plus dans la commission que l'on veut me donner, est que je ne sais ni écrire ni haranguer, et sans haranguer il n'y a pas de salut en

(*) Le roi avait fait sonder, par l'entremise du général Björnstjerna, le maréchal pour savoir s'il voudrait se charger de la présidence des députés de l'armée, convoqués pour régler la caisse des pensions militaires.

Suède. Quant à la difficulté d'écrire, vous la connaissez. Elle augmente journellement, au point que bientôt je ne pourrai pas écrire mon nom.

Une considération encore qui n'est pas à négliger, est la dépense que ma besogne exigera; je me souviens de ce que me disait mon cuisinier à Pétersbourg; sans cuisine, comment aurait été l'ambassade? Réfléchissez à tout cela et décidez ce qu'il faut faire, je vous laisse carte blanche à ce sujet.

C. Stedingk.

Au comte de Björnstjerna.

Elghammar, ce 24 août 1828.

MON BON AMI,

Nous sommes tous bien portants, et je voudrais bien que vous pussiez jouir, quelque peu de temps du moins, de la tranquillité qui est notre partage. Vous devez en avoir grand besoin; mais il n'y faut pas penser, tant que la diète dure, et puis une autre diète changera tout ce que vous aurez fait. Quel contre-sens ! et quelle représentation! Comment avec une constitution pareille, l'État pourra-t-il fleurir jamais et même se soutenir? Ce n'est que par la grâce de Dieu et le rare bonheur d'avoir eu de temps en temps de grands rois, que nous existons. Dieu nous conserve celui qu'il nous a donné et tout ira bien; mais une machine bien montée doit aller de son propre mouvement quand le premier ouvrier ne serait qu'un imbécile. Mais trêve de politique. Cela me mène-

rait trop loin, et il faut aller dîner. Adieu donc, mon bon ami, je vous embrasse bien tendrement et ma bonne Lizinka dont je viens de recevoir une lettre, et vos jolis enfants.

C. Stedingk.

Au comte de Björnstjerna.

Elghammar, ce 29 octobre 1825.

MON BON AMI,

Si quelque chose pouvait me réconcilier avec mes 80 ans, et me rendre ce jour de naissance agréable, ce seraient, mon cher Magnus, les vœux que vous et mes autres enfants faites, à cette occasion pour ma conservation. Ces vœux sont si purs, si désintéressés, ne pouvant malheureusement vous être bon à rien, qu'ils ne peuvent que me toucher vivement. Il est si doux d'être aimé de ce que l'on aime, que ce bonheur surpasse tous les autres, et qu'il remédie à toutes les peines qui sont le partage de la pauvre humanité, surtout lorsque l'on est destiné à vider le calice de la vie jusqu'à la lie. Enfin, la volonté de Dieu soit faite. Je n'ai qu'à le louer, à le remercier, et parmi tant de bienfaits dont il m'a comblé, le plus grand sans doute est de m'avoir donné

des amis comme vous, et un cœur pour en sentir le prix.

Ce que vous dites si bien sur l'affaire des vaisseaux est conforme à ce que j'en pense, et me fait souvenir du dicton : que l'argent fait faire bien des faux pas. Rien de plus fâcheux que la nécessité de reculer vis-à-vis de forces supérieures, et quand on y est réduit, il faut être bien habile pour s'en tirer avec honneur. On ferait mal d'assembler les états sous de pareils auspices, et je partage vos regrets du retard qui en résultera pour votre projet d'améliorer le sort des officiers de l'armée. Il est vrai que cela ne vous fera rien perdre de leur attachement qui est basé sur des fondements solides, l'estime, et la certitude que vous vous occupez de leur bien-être.

C. STEDINGK.

Au comte de Björnstjerna.

Elghammar, ce 3 octobre 1827.

MON BON AMI,

Je vous dois une réponse à votre lettre du 25 septembre. Elle traite d'un sujet bien intéressant pour notre patrie, et je ne saurais vous exprimer combien tout ce que vous en dites me paraît sage et marqué au bon coin. Un roi sans *veto* est un non-sens, une monarchie *sans noblesse héréditaire* en est un autre; elle peut seule lui donner la consistance qu'elle doit avoir pour remplir son objet (*). Par ces raisons et d'autres de moindre importance, la constitution de Norwége me semble fort défectueuse, et l'acquisition de ce pays n'avoir valu à la Suède, jusqu'à présent, qu'un avantage négatif. Pour

(*) Cela se rapporte à la Norwége, où la diète nationale (le stor Thing) a aboli la noblesse en dépit du roi, qui, n'ayant qu'un *veto suspensif*, n'a pas pu empêcher la résolution prise trois fois de suite par l'assemblée parlementaire.

changer cet ordre de choses, il ne se trouve selon moi que deux moyens, la force ou la persuasion. La force est expéditive, mais elle fait des blessures difficiles à guérir, et je crains fort que la persuasion ne soit perdue avec des gens qui, nouvellement sortis d'un régime despotique, se croient appelés à régner. Il est vrai qu'ils viennent de donner prise sur eux, en dépassant les limites de leur pouvoir constitutionnel. Cette témérité ou maladresse de leur part autorise, il me semble, à insister sur des garanties contre de pareils abus, et où en trouver, sinon dans le droit de refuser sa sanction à des mesures contraires au bien de l'État; ce qui n'est autre chose que le *veto*. L'utilité, la nécessité même d'unir les deux royaumes sous les mêmes lois, la même constitution ne peut être méconnue de personne. Cette entreprise présente de grandes difficultés. Laissée au temps, elle demande des siècles; exécutée par force ou par adresse, elle est digne du roi, de sa sagacité, de son courage; elle mettrait le comble à sa gloire. L'opposition serait nulle au dehors. Les souverains approuveraient ce changement, et l'esprit du siècle est moins favorable à la démagogie que l'on ne pense communément. Ses résultats sont en trop fraîche mémoire pour qu'elle trouve des adhérents parmi les gens sensés. D'ailleurs les constitutions de Suède et de Norwége n'interdisent point les amendements par des voies légales, qui sont à préférer s'il y a moyen. Ne pourrait-on pas, sous quelque prétexte, opérer une réunion de cinq à six Norwégiens avec autant de Suédois, tous gens considérés pour leur sagesse et leur patriotisme, et concerter avec eux les moyens de parvenir au but désiré? On aurait par ce moyen un point central, qui, par ses rayons, agirait sur une vaste périphérie. La constitution de Suède, avec tous ses défauts, est plus favorable à la

monarchie que celle de Norwége, mais elle a des apparences démocratiques, et en la prenant pour règle, avec quelques modifications, elle passerait peut-être en Norwége plutôt que le moindre changement en Suède, à cause de notre vanité et la quantité de nos raisonneurs. Il s'entend que pour faire aller la besogne, il faudrait pour gouverneur en Norwége un homme de tête et de cœur, et qu'il eût des moyens pécuniers, l'argent étant devenu malheureusement un des premiers mobiles. Enfin les difficultés sont grandes, mais elles ne sont pas invincibles. Avec une ferme volonté et un plan toujours suivi, on vient à bout de tout. Un des grands moyens de nécessité, et que le roi possède au suprême degré, est de se faire aimer, et quand on a le cœur, on a bientôt le reste. Voilà, mon bon ami, quelques réflexions que votre lettre m'a fait faire; elles me paraissent d'accord avec les vôtres. Je n'y ajouterai qu'une sentence que feu mon père avait prise pour sa devise : Wer nur nicht nachläßt. *Persistez.*

Adieu, mon cher Magnus; je suis chargé par toute la famille de mille tendresses pour vous, pour Lisinka, et pour vos garçons. En cela, je me réserve de droit le pas sur tous les autres.

C. Stedink.

Au comte de Björnstjerna.

Elghammar, ce 22 octobre 1829.

MON BON AMI,

Je prévois avec douleur que vous allez nous quitter de nouveau. La carrière ou vous êtes entré (*) a ses agréments, mais elle ne mène pas à la fortune, tout au contraire, lorsqu'on a femme et enfants, et le cœur noble et généreux comme vous l'avez. La place de gouverneur de Stockholm eût été, selon moi, plus désirable (**), mais nous sommes conduits, on ne sait comment, à ce que le ciel nous destine, et s'il faut en croire le docteur Pangloss, qui n'était pas un sot, tout est pour le mieux dans ce monde.

Je vous prie de ne pas m'adresser des félicitations, ni vous, ni les vôtres, pour mon jour de naissance; ce

(*) M. de Björnstjerna venait d'être nommé ministre en Angleterre.

(**) Elle avait été offerte *alternativement* à M. le comte de B.

sont autant de réponses à faire, et le sujet n'est pas gai. Quoi qu'on en dise, l'approche du tombeau est sombre quand il faut quitter des enfants et des amis tels que le ciel m'en a donnés dans sa clémence.

Adieu, mon cher Magnus, mille tendresses à Élise et vos enfants; que le ciel vous bénisse tous ensemble. Ce vœu part du cœur de votre ami.

C. DE STEDINCK.

A la comtesse de Björnstjerna.

Elghammar, ce 16 juillet 1819.

Il y a longtemps, ma chère Lisinka, que j'aurais dû répondre à une lettre si tendre, si conforme à mes vœux que la vôtre du 6 juin, mais vous connaissez mes empêchements, et vous connaîtrez un jour, s'il plaît à Dieu, combien la vieillesse est lente; heureusement elle ne détruit point la sensibilité, tout au contraire. J'en fais l'épreuve quand je pense à vous, et cette pensée me suit partout et fait mon bonheur. Mais pour qu'il soit complet, ma chère amie, je vous prie instamment de soigner mieux votre santé que vous ne faites. Grands dîners, courses à cheval dans une saison brûlante, bals et veilles, passage subit du chaud au froid, voilà de quoi altérer une santé bien plus forte que la vôtre, et tout cela au sortir d'une couche accompagnée de plusieurs maux. A votre âge, ma chère Lisinka, les plaisirs exercent leur empire; ils vont leur train sans regarder en

nt ni en arrière, et il faut toute la raison dont vous
s capable pour les contenir en de justes bornes. Cela
, ils embellissent la vie, et qui plus que vous est faite
ır en faire sentir tous les charmes ?

A la comtesse de Björnstjerna.

Elghammar, ce 7 octobre 1823.

MA BIEN BONNE AMIE,

Vous m'avez donné de si bonnes nouvelles que je m'empresse de vous en remercier. Assurément rien ne pouvait m'être plus agréable que le rétablissement de votre santé, et j'imagine que pour le bien de l'humanité, vous ferez publier le régime qui a produit un si heureux effet. Pour moi, je l'ai marqué sur mes tablettes, et je ne l'oublierai pas : la douche d'eau de pluie la nuit, abondance de parler de très-grand matin, et des bains froids de la mer pendant le jour. Après cela il est clair que l'on doit se porter comme un poisson dans l'eau, et il est étonnant qu'une chose aussi simple ait pu échapper aux plus grands médecins de l'antiquité et du temps présent, et que la découverte en soit due à une jeune femme, jolie et modeste, qui ne s'est jamais mêlée de

guérisons, pas même de maux qu'elle a pu causer sans le vouloir. Enfin, ma chère amie, je vous en félicite, et je me réjouis d'avance d'en être bientôt témoin oculaire, car il a été arrêté par l'autorité suprême, dont il n'y a pas d'appel, que, bon gré mal gré, j'irai à Stockholm.

A la comtesse de Björnstjerna.

Elgharnmar, ce 24 octobre 1824.

MA BONNE AMIE,

Si j'écrivais avec la moitié autant de facilité que vous, vous auriez un tas de lettres de moi. Il est si doux d'exprimer ce que l'on sent, et vous connaissez combien je prends part à tout ce qui vous concerne. Votre bien-être, votre santé, vos peines, vos plaisirs sont pour moi des objets du plus vif intérêt, et des jours de poste dépend en grande partie ma tranquillité ou mon inquiétude. Je ne suis pas content du genre de vie que vous êtes forcée de mener. La cour est un séjour où l'on n'est pas à soi, et qui par conséquent fatigue. Le grand monde a le même inconvénient, et vous avez besoin de repos pour reprendre des forces et cet embonpoint qui vous allait si bien. Avec une âme de feu et un cœur aimant et trop sensible, il faut carguer les voiles pour arriver à bon port. Je vous parle d'expérience. Que de peines dont je

suis consolé! que de maux qui n'existent plus! dont je sens tous les jours l'atteinte physiquement! Je ne conçois pas même comment j'ai pu parvenir à un âge aussi avancé, ayant tant souffert. Ce sont, je crois, vos prières et celles de mes autres enfants qui m'ont conservé. A propos de mon âge, je voudrais bien ne pas recevoir de félicitations dans deux jours d'ici, où j'accomplirais 78 ans. Je voudrais pouvoir éloigner la pensée de quitter sous peu vous et quelques autres objets de ma tendresse; à cela près, je ne regretterai pas la vie; elle est dépouillée maintenant de bien de ses charmes et de toutes ses illusions, qui trop souvent en tiennent lieu.

Mais quittons un sujet qui pourrait vous attrister, et parlons d'autres choses. Croiriez-vous que, malgré mon éloignement de la cour et de toutes les affaires, je suis accablé de sollicitations en tout genre? On me croit en crédit, je ne sais pourquoi, mais c'est surtout à vous, qui m'avez donné un gendre tout-puissant, que je dois cette importunité (*)? Ne voilà-t-il pas trois lettres qui m'arrivent presque en même temps de trois personnes, qui demandent le même emploi et qui ont même droit à mes soins et à ma recommandation? Je pense que Magnus en connaît au moins deux, et il m'est égal lequel des sollicitants il voudra favoriser, quoique le lieutenant-colonel A..., toutes choses égales, me paraît mériter le plus de considération. Je joins ici les trois épîtres que vous lirez à Magnus quand il ne sera pas trop occupé, et dans un bon moment qu'il dépend de vous de faire naître. Je vous demande pardon à tous deux de vous donner cette peine. Ce ne sont pas des lettres dans le style de M^me^ de Sévigné, ni de J.-J. Rousseau, mais

(*) Le comte de Björnstjerna était alors chargé du portefeuille de la guerre.

elles sont bien autrement importantes, et j'aurai sauvé ma conscience. Lecture faite, vous me les renverrez pour y répondre.

Louis me mande que Magnus et lui sont d'avis que j'écrive au nouveau roi de France pour r'avoir ma pension, mais cette démarche serait trop précoce; ma lettre serait noyée dans l'océan de celles qu'il a à lire, et il faut donner le temps à Sa Majesté de respirer. Le papier est près de finir, ma chère Lisinka, et il n'y a que vous qui avez pu me faire écrire une si longue lettre. Il me reste cependant à vous faire part d'une chose inouïe et toute nouvelle, c'est que je vous aime de l'amour le plus tendre, et que cet amour va en croissant. Embrassez Magnus et vos jolis enfants de la part de votre adorateur.

C. DE STEDINGK.

A la comtesse de Björnstjerna.

Elghammar, ce 25 juillet 1828.

Depuis, ma chérissime, que vous nous avez quittés cruellement, j'ai reçu de vous trois lettres qui ont fait mes délices et mon admiration. Comment se fait-il qu'au milieu des voyages, des courses de toute espèce, et, ce qui est plus étonnant, des plus grandes capitales, entourée et fêtée de tout ce qui s'y trouve de brillant en fait de société, vous trouviez le moment, non-seulement de penser à vos amis absents, mais aussi de les en assurer par écrit de la manière la plus aimable? Comment ne point vous chérir à la folie, ma chère Lisinka, vous qui rendez au double tout ce que l'on peut vous donner de soins et de tendresse? Ce que vous m'avez mandé de mes anciennes connaissances et amis m'a fait grand plaisir. Il est doux d'être aimé, et à mon âge il reste si peu de personnes avec lesquelles on a été lié d'amitié, que d'en retrouver quelqu'une est une vraie jouissance. Mais je ne m'abuse pas, et suis convaincu que ce que

vous avez reçu de soins et de politesse pendant votre voyage est dû à votre seul mérite sans aucune cause étrangère. Enfin, et j'en suis ravi, vous voilà au bout de votre course; c'est autant de gagné sur l'ennemi, sur le temps de notre séparation. Je n'ai jamais cru qu'il serait aussi court que vous l'aviez projeté à Stockholm, et Maman a été du même avis. Puisqu'il faut être séparés pour longtemps, j'aurais mieux aimé vous savoir à Paris qu'à Londres. La première de ces villes conserve ses attraits dans mon souvenir; j'y ai passé d'heureux jours, et je ne connais pas d'endroit qui soit meilleur à user. J'ai été charmé de l'accueil que madame la dauphine vous a fait, et j'aurais désiré que vous eussiez vu le roi de France, pour lui dire combien je lui suis attaché. J'imagine que notre bon Magnus lui aura été présenté et qu'il en aura été bien reçu; il le sera partout, et il réussira aussi bien dans le nouveau métier qu'il a entrepris qu'en celui qu'il a fait avec tant d'honneur, qu'il n'y a qu'une voix sur son compte, et que l'armée ne cesse de s'en louer et de le regretter. Embrassez-le bien tendrement de ma part.

Toutes les nouvelles que nous recevons du petit Roger sont excellentes; ce petit garçon a pour nous tous un grand mérite, celui de nous garantir votre retour le plus tôt que faire se pourra.

Adieu, ma bien chère amie, que le ciel vous protége et vous comble de ses dons.

C. DE STEDINGK.

A la comtesse de Björnstjerna.

Elghammar, ce 20 octobre 1828.

Vous ne pourriez pas, ma chère Lisinka, me donner une plus grande marque de tendresse qu'en vous occupant de moi comme vous faites, au milieu du grand monde et du tourbillon dans lequel vous vivez; c'est ce qui ajoute un nouveau charme à vos lettres, d'ailleurs si intéressantes par leur contenu. La dernière que j'ai reçue était du 25 août, mais il n'en arrive pas dans la famille où je n'aie ma bonne part. Le mémorandum que vous m'avez fait tenir par Marie m'a intéressé vivement (*); j'en fais mes remercîments à mon bon ami Magnus et le félicite d'en être l'auteur. C'est un composé de raisonnements solides et d'insinuations adroites qui ne laissent rien à désirer. Ses premiers pas dans la car-

(*) Ce mémorandum était un mémoire sur la réclamation que le prince de Vasa avait adressé à toutes les Cours de l'Europe, pour porter le titre de prince royal de Suède, et pour prendre plus tard celui de roi de Suède lorsque son père, Gustave IV, serait mort.

rière politique ne sont pas moins fermes et distingués que ceux qui marquent sa carrière militaire. Il pourra choisir laquelle des deux il voudra sans se méprendre; il n'y aura d'autre différence que de n'avoir en Suède aucun égal dans la dernière.

Un autre envoi, dont j'ai à vous remercier, est la description du tunnel. Quel ouvrage! quelle entreprise! elle est digne d'une grande nation qui par son industrie met à contribution tout l'univers, et où l'intérêt public et particulier sont une et même chose. Je ne verrai pas ces merveilles, mais je suis bien aise que vous les ayez vues, pourvu qu'elles ne vous séduisent point à prolonger votre séjour hors de la patrie. Ce que je désirerais beaucoup de revoir, ce sont quelques personnes qui m'ont honorées de leur amitié et qui se trouvent en Angleterre: lord *Saint-Helens*, lord *Gower* (maintenant lord Granville), le comte de *Münster*, mais surtout mon bon ami lord *Normanton*, que vous voyez souvent, si vous pensez encore comme vous vous faisiez à l'âge de huit ans. Si vous lui dites que je l'aime comme mon fils, vous ne direz rien de trop et vous m'aurez ravi en m'apprenant qu'il est heureux et content.

Vos lettres arrivées en dernier lieu nous ont tranquillisés sur l'état de votre santé, mais souvenez-vous, ma bonne amie, qu'il faut la ménager, ce qui vous sera plus facile à Londres qu'à Stockholm, où vous êtes tenue à plus de devoirs et où la cour et la ville se disputent le plaisir de vous voir. Il est vrai pourtant qu'il faut encore beaucoup de fermeté pour ne point se laisser entraîner par le torrent des dissipations et plaisirs qu'offre une ville comme Londres. Raisonnable en tout, vous préférez de revenir dans vos foyers et de vous occuper du bonheur de vos vieux parents et de votre famille. Jugez combien je dois en être ravi, moi, pauvre octogénaire,

qui n'ai point de temps à perdre, pour qui les jours sont ce que sont les mois pour d'autres. Revenez donc embellir mes vieux jours. Quelle joie ! que de bras tendus pour vous recevoir ! et que de vœux remplis par votre retour et celui de Magnus ! Embrassez-le de ma part, ainsi que vos petits compagnons de voyage. Bien des amitiés au prince de Liewen, et mes hommages à madame la princesse.

Adieu, ma bien-aimée, mille adieux.

C. DE STEDINGK.

A la comtesse de Björnstjerna (*).

Stockholm, ce 21 mars 1834.

Votre petit billet du 7 mars, ma bien-aimée, écrit au sortir du champ de bataille, m'a fait verser des larmes de joie, et j'ai adressé des vœux ardents au ciel pour vous, qui ne m'avez jamais donné que des sujets de contentement et de bonheur, pour la petite qui vient de naître et pour mon bon ami Magnus, que j'aime et estime de cœur et d'âme. J'ai de grands torts avec lui, n'ayant pas répondu à une excellente lettre qu'il m'a écrite, mais hélas! mes quatre-vingt-huit ans me rendent, non pas insensible (j'en atteste tout ce que je sens pour vous), mais lent, paresseux, incapable de tout. Ajoutez à cela une attaque de goutte qui m'a retenu chez moi pendant six semaines, m'a privé d'air, de tout mouvement, et m'a vieilli de quelques années; maintenant j'ai l'espoir d'être rétabli incessamment. Le beau

(*) Réponse à une lettre de madame de Björnstjerna écrite peu d'heures après la naissance de sa fille.

temps, et, plus que cela, le plaisir de vous voir hors de tout danger, heureuse mère, heureuse épouse, fera cet effet. Ce qui mettra le comble à mon bonheur est de vous revoir l'été prochain à Elghammar. Vous connaissez mon ancienne antipathie pour Stockholm, elle augmente avec les années, et ma surdité qui augmente de même y met le comble. Je pourrais mettre en ligne de compte la diète, qui, selon moi, prend une mauvaise tournure, et qui aurait besoin de la présence de Magnus pour aller mieux; tout cela n'empêche pas les bals et les réunions (que je ne regrette pas) d'aller grand train. Vos sœurs vous en rendront compte; elles m'ont dit que l'ennui y préside souvent.

J'aurais encore mille choses à vous dire, mais il faut finir. L'attitude à laquelle la goutte m'oblige ajoute encore à la difficulté et à la lenteur ordinaire de mon écriture. Cependant, je ne puis omettre de dire mille tendresses à mon bon ami Magnus, d'embrasser vos enfants, sans oublier la jeune demoiselle qui vient de faire son entrée dans le monde, de remercier particulièrement mon ami Roger (*) de sa lettre qui m'a fait grand plaisir; elle a couru la ville et a fait beaucoup d'effet. Dieu merci, vos enfants vous rendront tout le bien que vous m'avez fait.

Ainsi soit-il!!!

C. DE STEDINCK.

(*) Fils cadet de madame de Björnstjerna.

A la baronne de Platen.

Elghammar, ce 26 juillet 1823.

Votre lettre du 18, ma bonne Nathalie, m'a fait grand plaisir en me prouvant combien vous m'aimez et regrettez d'être de nouveau séparée de moi. Ces regrets, je les partage vivement dans ma retraite, où j'espérais vous recevoir et jouir de votre société plus que je n'ai pu le faire à Stockholm, où l'on est livré au grand monde plus qu'à ses amis. A la campagne, rien ne vous distrait de vos peines et de vos plaisirs, et certainement on s'y aime plus qu'à la ville. Quoique absents, nous sommes bien occupés de vous et de ma bien chère Thérèse (*), à laquelle je vous prie de faire mille tendresses de ma part. Vous arriverez, je pense, aujourd'hui à Uddevalla (**); tâchez, mes chers enfants, de bien mettre à profit le temps que vous y passerez. Je prie Neptune de vous combler de ses faveurs et de vous ren-

(*) *Thérèse*, comtesse Ugglas, fille aînée du maréchal.
(**) Uddevalla, bains de mer.

voyer promptement lavées de tous vos péchés et défauts (physiques s'entend, ne vous en connaissant pas d'autres).

Je me figure déjà comment Thérèse, à son retour, bravera tous les coups de canon et de fusil imaginables. Je la vois, à mon arrivée à Jaummank, couverte et noircie de poudre et de fumée, servir elle-même le canon tiré en mon honneur et se montrer la digne fille d'un vieux militaire. Du reste, ce qui doit me rassurer sur sa bravoure est que Don Quichotte, le plus courageux des chevaliers errants, que je viens de relire, tournait le dos aussi souvent qu'on lui tirait des coups d'arquebuse, ne se battant jamais qu'à armes blanches.

C. DE STEDINGK.

A la baronne de Platen.

Saint-Pétersbourg, 9 juillet 1826.

Vous n'aurez qu'un mot, ma bien-aimée Nathalie (*), mais que ce mot contiendrait de choses s'il pouvait exprimer tout ce que je sens pour vous et ce que j'ai à vous dire ! Plaignez-moi d'être si loin de vous, quand mes pensées ne vous quittent point, et admirez la bizarrerie de mon sort, qui, dans un âge où pour l'ordinaire on ne quitte pas sa chambre, me fait courir la mer par monts et par vaux, et me rejette dans une carrière qui demande de la vigueur et de la tête, qui me manquent depuis bien des années (**).

Enfin, la volonté de Dieu soit faite. Il faut tâcher de s'en tirer le mieux que l'on peut, et surtout ne pas perdre courage.

Dans six jours je serai à Moscou, s'il plaît à Dieu. Je

(*) Baronne de *Platen*, troisième fille du maréchal.

(**) M. de Stedingk venait d'être nommé ambassadeur extraordinaire au couronnement de l'empereur Nicolas.

me réjouis de quitter Pétersbourg, qui n'est pas tenable par la chaleur qu'il fait. Je suis fondu de moitié, et je maigris d'un pouce chaque jour; mais je ne suis pas malade comme plusieurs de mes jeunes compagnons de voyage. Il n'y a que les yeux dont je souffre.

J'embrasse mon bon ami Platen et votre gentille petite, et son gros frère; et pour vous, mon ange, que le Ciel vous protége et vous bénisse. Ainsi soit-il.

C. STEDINGK.

Avant de finir ces mémoires nous donnerons copie de quelques lettres intéressantes adressées au feu Maréchal par l'empereur Alexandre, le roi Louis XVIII, le prince royal Charles-Jean et quelques autres personnes marquantes.

Lettre de l'empereur Alexandre à M. de Stedingk.

Saint-Pétersbourg, ce 31 décembre 1811.

Monsieur le maréchal comte de Stedingk, en accordant au comte d'Ugglas ce qu'il désirait de moi, j'ignorais que contractant une alliance avec lui son intérêt devenait le vôtre ; mais je l'apprends avec plaisir, et cela double la satisfaction que j'éprouve de l'avoir obligé.

Je vous remercie, monsieur le Maréchal, de m'avoir donné l'occasion de vous réitérer l'expression des sentiments distingués que vous me connaissez pour vous, et qui sont inaltérables. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

ALEXANDRE.

Lettre du roi Louis XVIII à M. de Stedingk.

A Mittau, ce 29 juin (11 juillet) 1806.

Je profite, monsieur, de l'occasion du comte d'Avaray, qui va, pour sa santé, consulter à Pétersbourg le docteur Frank, et que je recommanderais à votre amitié s'il ne vous était pas bien connu, pour vous prier de faire passer la lettre ci-jointe au roi votre maître. Je ne sais quelle sera l'issue de la crise où il se trouve, mais je sais qu'elle ne peut que le couvrir de gloire, et je ne puis me refuser à vous en féliciter. Vos malheureuses discussions avaient, pendant cinquante ans, comme endormi la Suède; Gustave III l'a réveillée, et le Javalex et la Poméranie attesteront que l'âme de Gustave-Adolphe et de ses généraux revit dans leurs successeurs.

Vous connaissez, monsieur le baron, ma parfaite estime et tous mes sentiments pour vous.

Louis.

Lettre du prince royal de Suède à M. de Stedingk.

A mon quartier-général de Frédrikshall, le 26 octobre 1814.

Mon Cousin,

J'ai reçu vos lettres. J'ai vu avec plaisir que malgré les fatigues d'un long voyage, votre santé était toujours bonne. Le vif intérêt que vous prenez aux affaires de Norvége, et votre opinion sur cette campagne, me sont d'un très-grand prix. Je me rappelerai toujours avec attendrissement, et vos services en Allemagne, et les marques d'attachement que vous m'y avez données. Dans les moments les plus difficiles je vous trouvai toujours Suédois, capitaine et soldat. La patrie n'a plus rien à vous offrir. Dignités, estime, considération, il n'est plus possible d'ajouter à celles dont vous jouissez. Nos descendants acquitteront la dette de vos contemporains. Quant à moi, je me regarderai comme très-heureux, si, par mes soins pour votre fils, je puis prouver à la nation toute mon amitié pour vous.

J'ai appris avec bien de la peine que madame la com-

tesse était indisposée. J'espère que quand vous recevrez ma lettre sa santé sera parfaitement rétablie. Je vous prie de lui faire agréer mes civilités. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, dans sa sainte et digne garde, étant

Votre très-affectionné cousin,

CHARLES JEAN.

P. S. Je me suis empressé de conférer au capitaine comte de Rieuth, l'ordre de l'Épée que vous m'aviez demandé pour lui.

Lettre du comte de Fersen (Axel) à M. de Stedingk.

Prague, ce 1er septembre 1791.

MON CHER AMI,

Le roi t'aura déjà mandé ce dont je suis chargé ici de sa part, mais il est essentiel pour le succès de toute cette opération que l'impératrice se montre d'une manière prononcée; l'intérêt qu'elle y mettra sera d'un grand poids, et il serait intéressant, pour assurer les succès des opérations, qu'elle voulût envoyer des troupes et des vaisseaux avec ceux que le roi destine pour cet objet. Je ne te recommande pas les intérêts de cette malheureuse famille, tu leur es aussi attaché que moi, mais j'ai eu de plus l'horreur d'être témoin de tout ce qu'ils ont souffert, et je sens plus vivement la position affreuse où ils sont. Tu as déjà vu sans doute le comte d'Esterhazy, concerte-toi avec lui, et appuye ses négociations; mais représente bien, combien il sera essentiel dans tout ce qu'on fera de s'occuper de la sûreté

personnelle du roi et de sa famille; il faudrait faire avancer les troupes sans perdre de temps, rappeler les ambassadeurs, refuser de reconnaître le pavillon national, mais n'agir avec force qu'après avoir demandé au roi de se rendre dans un endroit indiqué sur la frontière, et déclarer en même temps que s'il en était empêché, on prendrait sur-le-champ tous les moyens de force pour le délivrer de sa prison. Il serait essentiel alors que les flottes suédoises et russes pussent menacer les côtes de Normandie et de Bretagne, et même y débarquer des troupes s'il en était besoin pour ôter aux factieux toute retraite de ce côté. Voilà mon ami en peu de mots ce que je crois le plus utile pour cette cause, qui est celle de tous les souverains, et l'âme de l'impératrice est trop belle, elle soutient avec trop d'éclat la majesté du trône qu'elle occupe, pour ne pas sentir la nécessité de venir au secours du roi de France. Adieu, mon ami, je ne te dis rien de mes chagrins, tu les sens; je voudrais pouvoir mourir pour eux. Compte toujours sur ma tendre, ancienne et inviolable amitié:

AXEL FERSEN.

(*) Comte Axel *Fersen*, grand maréchal de Suède, connu à la cour de France sous le nom du beau Fersen.

Lettre du comte de Fersen (Axel) à M. de Stedingk.

Bruxelles, ce 21 octobre 1793.

MON CHER AMI,

La certitude que tu partageras ma douleur peut seule m'engager à t'écrire dans un moment aussi affligeant, et la certitude de ton attachement pour une princesse infortunée, à laquelle nous n'avons plus que des regrets à donner, me fait un devoir de l'annoncer sa mort et de la pleurer avec toi ; c'est le 16 de ce mois que la reine a été mise à mort par des monstres plus barbares que les sauvages. Son jugement et son exécution ont été l'affaire de deux jours, nous n'avons encore aucun détail ; mais son âme forte et le courage qu'elle a montré pendant quatre ans de malheurs, est un garant de celui qu'elle aura déployé dans les derniers instants d'une si belle vie. Ton cœur sensible partage ma douleur et peut seul la concevoir, elle est au-dessus de toutes les expressions.

AXEL FERSEN.

Lettre du duc de Blacas à M. de Stedingk.

Saint-Pétersbourg, ce 25 mars (6 avril) 1808.

MONSIEUR L'AMBASSADEUR,

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer les regrets que nous a laissés votre départ ; tous vos amis, toutes vos connaissances, en ont été pénétrés, et si jamais regrets furent plus justes, jamais ils ne furent plus vivement partagés. Je n'ose, monsieur l'ambassadeur, distinguer tous ceux que j'éprouve ; mais je vous prie de vouloir bien croire que le souvenir des marques d'amitié, d'intérêt, dont vous n'avez cessé de me combler, sera toujours gravé dans ma mémoire et dans mon cœur.

D'après vos intentions, monsieur l'ambassadeur, je me suis empressé de demander à M. le comte de Romanzoff, des nouvelles de la lettre que vous l'aviez chargé de faire passer en Suède. La réponse a été qu'il n'en avait pas eu de M. de Buxhôwden sur cet objet, mais qu'il était certain qu'elle a été transmise, et voici com-

ment : le général commandant les troupes de S. M. suédoise en Finlande, ayant eu occasion d'écrire à M. de Buxhôwden, l'a prévenu, que la manière dont cette guerre avait commencé, et l'ignorance ou était le roi, sur la conduite qu'on avait tenue ici à votre égard, obligeraient S. M. à prendre des mesures de la plus grande rigueur vis-à-vis M. d'Alapëus; la réponse du général comte de Buxhôwden portait, que vous seriez certainement toujours traité avec les égards dus à votre caractère et à votre personne, et que la lettre qu'il lui faisait passer de votre part, ne pouvait laisser de doute à ce sujet. M. de Romanzoff ne sait que par ce rapport du général russe, qu'elle a été remise; mais il paraît ne devoir laisser aucun doute. Le ministre m'a dit ensuite, que le courrier porteur des dernières propositions faites par S. M. impériale à S. M. suédoise, avait été arrêté, que ses dépêches lui avaient été enlevées, mais qu'il pouvait affirmer, sans cependant se rappeler positivement leur contenu, qu'on n'y aurait rien trouvé qui pût compromettre, ni le ministre, ni le ministère impérial.

J'aurais voulu reprendre et suivre une conversation, que j'avais entamée à ma précédente conférence, et dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte; mais j'ai été arrêté par le comte de Romanzoff qui m'a dit : *tout est maintenant inutile*, nous savons par le Danemarck, a-t-il ajouté, que S. M. suédoise a déclaré qu'elle perdrait la couronne plutôt que de renoncer à son alliance avec l'Angleterre. J'en suis resté là pour le moment, monsieur l'ambassadeur; mais les circonstances changent, je ne perds pas l'espérance de pouvoir vous offrir encore mes faibles services, et je vous supplie de vouloir bien vous rappeler, que je serai à vos ordres dans tous les temps et sous tous les rapports.

On parle beaucoup ici d'une flotte anglaise, arrivée à Elsinborg, ce qui ne laisserait plus la moindre crainte sur le passage des Français en Scanie. Au reste, on ne le sait pas encore en Zélande.

Je prends de nouveau la liberté, monsieur l'ambassadeur, de recommander à votre obligeance les lettres ci-jointes, et je saisirai toujours, avec bien de l'empressement, l'occasion de me rappeler à votre souvenir, à vos bontés, et de vous offrir un nouvel hommage d'inviolable attachement, et du tendre respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur l'ambassadeur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BLACAS D'AULPY.

Lettre du duc de Blacas à M. de Stedingk.

Mittau 18 (30) juin 1808.

MONSIEUR L'AMBASSADEUR,

J'avais espéré passer en Suède, sur la frégate où vous êtes embarqué; mais c'est madame (*) elle-même qui va se rendre à votre bord, et qui me charge de vous témoigner tous les regrets qu'elle éprouve de vous y faire attendre aussi longtemps son arrivée. L'espoir que vous pourriez venir à Riga, et une infinité de circonstances que l'on ne pouvait pas prévoir, ont retardé sa marche; et S. A. royale vous dira combien elle en est peinée depuis qu'elle vous sait dans la rade de Libau. Privé de vous voir, monsieur l'ambassadeur, je ne veux du moins pas laisser échapper l'occasion de me rappeler à votre souvenir, et vous savez combien il m'est précieux. Vous voilà enfin au moment d'arriver chez vous, je vous en félicite de tout mon cœur, et je ne dé-

(*) Duchesse d'Angoulême.

sespère pas de vous voir à Carlscrona, où je ne tarderai pas à me rendre à la suite de la reine. Combien j'ai été peiné de vous savoir aussi longtemps dans l'attente du bâtiment, que vous aviez demandé à votre auguste maître ; combien j'ai souffert de vous savoir presque témoin de tous les malheureux événements de Finlande, et croyez qu'ils ne m'ont pas affligés moins sensiblement que vous. J'avais prévu la reddition de Swéaborg ; j'avais même cherché à vous en faire prévenir. Maintenant vos troupes ont eu de l'avantage ; elles se sont extrêmement rapprochées de Wilmanstrind, et je ne doute pas que si elles fussent conduites par *le général*, qui dans la dernière guerre eut tant de succès dans le Javalax, elles ne donnassent comme alors de l'inquiétude à Pétersbourg.

Vous savez, monsieur l'ambassadeur, que la guerre actuelle est contraire aux vœux de la Russie, que les avantages que les Russes remportent sur les Suédois sont regardés dans tout l'empire comme des revers. Que l'on profite de ces bonnes dispositions, que l'on menace Cronstadt et Pétersbourg par mer, dans le temps que vos troupes de terre s'approcheront de la capitale, et en prenant une position sur le Lodaga, intercepteront les denrées qui y arrivent de l'intérieur. Vous connaissez le mécontentement général, quelques bombes le porteraient au comble; le cabinet, le conseil, n'ont pas assez de caractère pour y tenir tête, et la paix serait signée à bord d'un vaisseau suédois ou anglais, avec autant de facilité qu'elle fut conclue à Tilsit l'année dernière. Les moyens sont aisés à pressentir, et personne ne pourrait mieux que vous les faire adopter. Cette paix, suivie d'une alliance qui en est inséparable, pourrait encore sauver l'Europe, surtout dans le moment où Buonaparte est occupé en Espagne bien plus sérieusement qu'il ne

l'avait imaginé. Au nom de Dieu, monsieur l'ambassadeur, que l'on tente quelque chose contre Cronstadt, que les canons suédois se fassent entendre à Pétersbourg ; et, j'ai l'honneur de vous le répéter, si quelques bombes peuvent en approcher, la Russie demandera la paix, et acceptera celle que l'on voudra lui dicter.

Pardon de mon long verbiage, mais vous m'avez accoutumé depuis longtemps à vous parler de toutes mes idées, et on ne peut mieux faire que de les soumettre à votre sagesse et à votre esprit. J'ai été bien touché de la bonté qu'a eue madame la Baronne, de me donner de ses nouvelles, et je me flatte qu'elle aura reçu ma réponse. Veuillez bien lui présenter mes hommages, et ne pas me laisser oublier par vos aimables enfants.

Agréez avec votre obligance ordinaire, je vous prie, monsieur l'ambassadeur, un nouvel hommage de ma reconnaissance, de mon attachement, et du tendre respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur l'ambassadeur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

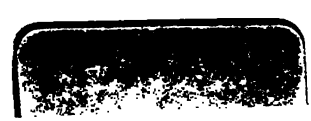
BLACAS D'AULPS.

Lettre du comte Ed. Dillon à M. de Stedingk.

15 mars 1814.

MON CHER MARÉCHAL,

J'ai appris avec plaisir et sensibilité, que ni le temps, ni la distance, ne vous font oublier vos anciens amis; M. de Bouillé (*) qui vous remettra celle-ci m'a dit que vous lui aviez parlé de moi, avec les expressions d'intérêt et d'attachement que vous m'avez toujours témoigné; rendez-moi la justice de croire que tout ce qui me rappelle notre ancienne liaison, et les jours heureux que nous avons passés ensemble a sur moi des droits que rien ne peut effacer; fasse le ciel qu'en suivant les hautes destinées de votre prince, de votre brillante étoile du nord, je vous serre encore la main dans Paris.

(*) M. de Bouillé fut envoyé au quartier général du prince royal de Suède, dans l'intérêt de Louis XVIII et de la branche aînée des Bourbons.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00842 3306